This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

ST. GILES, OXFORD OXIBNA

Vet. Fr. III B.3710

LA

SECONDE VIE

Vet. Fr. III 2. 37:0

OUVRAGES DE M. X.-B. SAINTINE

PUBLIÉS A LA MÊME LIBRAIRIE.

LE CHEMIN DES ÉCOLIERS; magnifique édition, illustrée de 450 vignettes par Gustave Doré, Forster, etc. 1 vol. grand in-8. Broché. 20 fr.

Le même ouvrage, format in-18 jésus. Broché. 3 fr. 50 c.

LA MYTHOLOGIE DU RHIN. 1 volume grand in-8, illustré par Gustave Doré. Broché. 10 fr.

Le même ouvrage, format in-18 jésus. Broché. 3 fr. 50 c.

LA MÈRE GIGOGNE ET SES TROIS FILLES, grand in-8, illustré par Foulquier, Faguet, etc. 10 fr.

PICCIOLA, 38e édition. 1 volume in-18 jésus. Broché. 3 fr. 50 c.

SEUL! 3e édition. 1 vol. in-18 jésus. Broché. 3 fr. 50 c.

ANTOINE, L'AMI DE ROBESPIERRE, 3e édition. 1 vol. in-18. Broché. 2 fr.

CHRISNA, 2e édition. 1 vol. in-18. Broché. 2 fr.

LA BELLE CORDIÈRE ET SES TROIS AMOUREUX. 1 vol. in-18. Broché. 2 fr.

CONTES DE TOUTES LES COULEURS. 1 vol. in-8. Broché. 2 fr.

LE MUTILÉ. 1 vol. in-18. Broché. 1 fr.

LES MÉTAMORPHOSES DE LA FEMME, 4e édition. 1 vol. in-18. Broché. 2 fr.

LES TROIS REINES, 2e édition. 1 vol. in-18. Broché. 2 fr.

UN ROSSIGNOL PRIS AU TRÉBUCHET. — LE CHATEAU DE GÉNAPPE. — LE ROI DES CANARIES., 3e édition. 1 vol. in-18. Broché. 2 fr.

UNE MAÎTRESSE DE LOUIS XIII, 3e édition. 1 vol. in-18. Broché. 2 fr.

Paris. — Imprimerie de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9.

LA
SECONDE VIE

PAR

X. B. SAINTINE

RÊVES ET RÊVERIES
VISIONS ET CAUCHEMARS

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1864

Droit de traduction réservé

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 6 JUN 1978
OF OXFORD
LIBRARY

LA

SECONDE VIE.

RÊVES ET RÊVERIES. — VISIONS ET CAUCHEMARS.

Rêver, c'est encore vivre.

Erreur et vérité, comment vous reconnaître?
En tout vous contrastez aujourd'hui, mais, demain,
Je vous rencontrerai peut-être,
Avec les mêmes traits, sur un même chemin.
Passant, comme deux sœurs, en vous donnant la main.

Les choses de la vie et les choses du rêve
Vont, tour à tour, nous égarant
Au milieu des remous de leur double courant;
Quel est, durant nos nuits, ce soleil qui se lève?

A qui pour te fixer aurai-je enfin recours,
Vérité, que chacun et poursuit et redoute?
Nos sages, dont l'étude a rempli les longs jours,

Que nous ont-ils laissé pour éclairer la route?
Des systèmes, des mots, un que sais-je? le doute!
Tant d'objets ont frappé notre âme et nos regards
Et dont la mémoire s'efface!
Tant d'autres souvenirs ont occupé leur place,
Et qui, peut-être, éclos au milieu des brouillards
D'un songe, sont restés! On retrouve leur trace,
On les mêle à sa vie, et, près de l'amitié,
Tête à tête, on se le rappelle,
Dans tel événement elle était de moitié;
On en parle, on s'étonne, on s'irrite contre elle
De la voir oublieuse, incrédule, et, soudain,
Le doute vous saisit : N'est-ce qu'un songe vain?

Erreur et vérité, comment vous reconnaître?
En tout vous contrastez aujourd'hui, mais demain
Je vous rencontrerai peut-être,
Avec les mêmes traits, sur un même chemin,
Marchant, comme deux sœurs, en vous donnant la main.

L'homme croit tout savoir, et lui-même s'ignore,
La science le trompe, et l'amour mieux encore!
Cerclant notre horizon de ses fanaux trompeurs,
Chacun d'eux, à travers les ombres, les vapeurs,
Au gré des vents, des flots, nous pousse, nous entraîne
Sur un double Océan, dans une double arène;
La femme qu'on aima, le jour qui nous a lui,
Les avons-nous rêvés, ou bien nous ont-ils fui?

Rêver! oh! que ce mot domine dans la vie!
Qu'il tient de place! Éveillés, nous rêvons;
Au milieu de nos maux, en rêvant, nous pouvons

Nous créer un bonheur que nul ne nous envie;
Et qui de nous voudrait retrancher de ses jours
Ces doux instants, et si pleins et si courts,
Où la pensée au loin s'élance vagabonde,
Lève devant nos pas les barrières d'un monde,
Et là, nous entourant de douces visions,
De houris au front pur, de gloires, de trophées,
Remet entre nos mains la baguette des fées
Au pays des illusions!

Eh bien, si, par intermittence,
Les yeux fermés, les yeux ouverts,
Nous possédons en nous cette double existence,
O mon âme, à tort, à travers,
Va, parcours cet autre univers,
Ce monde illimité de la Seconde Vie!
Au possible, au réel, tu n'es pas asservie;
Des pays par toi découverts,
Les mains pleines de faits, reviens, et me raconte
Tes folles visions, tes rêves si divers,
Et, soit en prose, soit en vers,
Fidèlement j'en tiendrai compte
Pour la distraction de têtes à l'envers.

LE MOUCHERON D'OR.

Je venais de lire l'ouvrage où le puissant dialecticien Proudhon, s'appuyant du philosophe Hegel, du savant Ancillon, un ministre du saint Évangile, du sage Portalis, l'éminent jurisconsulte, et de bien d'autres encore, non moins respectables, glorifie hautement la guerre sous tous ses aspects, la déclare une inspiration de Dieu, indispensable à la dignité, à la gloire et même au bonheur de l'humanité. Malgré la logique vigoureuse de l'apôtre, je m'étais séparé de lui non tout à fait convaincu.

Pour me reposer de Proudhon, j'avais pris, un peu au hasard, dans une bibliothèque amie, *les Soirées de Saint-Pétersbourg*. Le titre semblait me promettre quelque chose d'assez récréatif; d'ailleurs, le nom de l'auteur, de Maistre !... Je croyais l'ouvrage de Xavier de Maistre, le

charmant auteur du *Voyage autour de ma chambre*, et c'est à son terrible frère Joseph que j'allais avoir affaire !

En ouvrant le volume, un peu au hasard, comme je l'avais pris, je m'aperçus facilement de ma méprise, j'y lus :

« Dans le vaste domaine de la nature vivante, il règne une violence manifeste, une espèce de rage prescrite, qui arme tous les êtres *in mutua funera*.... Déjà, dans le règne végétal on commence à sentir la loi : depuis l'immense catalpa jusqu'à la plus humble graminée, combien de plantes meurent, combien sont tuées ? Mais dès que vous entrez dans le règne animal, la loi prend tout à coup une épouvantable évidence.... Il y a des insectes de proie, des reptiles de proie, des oiseaux de proie, des poissons de proie, et des quadrupèdes de proie. Il n'y a pas un instant de la durée où l'être vivant ne soit dévoré par un autre. Au-dessus de ces nombreuses races d'animaux est placé l'homme, dont la main destructive n'épargne rien de ce qui vit ; il tue pour se nourrir, il tue pour se vêtir, il tue pour se parer, il tue pour attaquer, il tue pour se défendre, il tue pour s'instruire, il tue pour s'amuser, il tue pour tuer. »

Si bien endoctriné coup sur coup, je me le

tins pour dit; je n'ai point pour habitude de lutter contre plus fort que moi.

Jusqu'à ce jour, j'avais eu la sotte manie de me faire le don Quichotte des oiseaux, même des insectes, de tous les animaux en général et en particulier; maintes fois il m'était arrivé d'intervenir dans les querelles entre chiens et chats, et de m'y faire mordre ou égratigner; dans les luttes d'un coq contre un coq, d'un bélier contre un bélier, même d'un homme contre un homme, et d'y recevoir des coups d'ergot, des coups de corne et des coups de poing. On ne m'y reprendra plus; et puisque bêtes et gens, il est du destin de tous de s'entre-dévorer, que les pies mangent les fauvettes, que les fauvettes mangent les carabes, que les carabes mangent les bêtes à bon Dieu, en quoi cela me regarde-t-il?

A demi couché sur un banc de mon jardin, tenant encore à la main le volume de Joseph de Maistre, j'argumentais ainsi avec moi-même, quand je sentis mes yeux se fermer, non complétement, car je voyais alors sur une branche d'érable, abaissée vers moi, une araignée achevant de tisser sa toile. Son réseau de mailles fines terminé, à peine s'était-elle mise à l'affût sous son petit tunnel, qu'une jolie mouche à reflets brillants vint étourdiment s'y heurter. Je la vis d'a-

bord faire quelques pas chancelants sur le bord de ce piége si artistement ouvragé, battre des ailes pour reprendre son vol; mais ses pattes étaient déjà retenues par les fils gluants, et l'araignée, sentant vibrer sa trame, attentive à ce qui se passait au dehors de sa cachette, mettait la tête à sa fenêtre.

Cette jolie mouche, j'aurais pu la sauver; j'y pensai un instant. Mais après ce que je venais de lire, n'eût-ce pas été vouloir faire de l'opposition contre les décrets de la fatalité elle-même? D'ailleurs, le mouvement, la nécessité de me lever de mon banc, de faire quelques pas, aurait infailliblement troublé et mis à néant ce doux sommeil qui me venait. Je laissai donc les choses suivre leur cours.

Bientôt il se fit autour de moi un sourd bourdonnement, et comme une paillette d'or vibra sous mon regard. Après un geste pour l'écarter, je repris ma pose de dormeur; mais chaque fois que le sommeil me fermait la paupière, le moucheron (ce ne pouvait être qu'un moucheron) sonnait de nouveau sa fanfare, et avec assez de force pour devenir tout à fait importun à un homme qui, sortant de déjeuner, n'aspirait qu'à faire tranquillement sa sieste.

J'entr'ouvris l'œil à demi. Le moucheron d'or

avait pris des proportions plus développées et me parut en tout semblable à la jolie mouche aux reflets métalliques tombée aux piéges de l'araignée.

« Bon, me dis-je, elle s'en est tirée seule ; c'est la même assurément. »

Et je l'entendis qui murmurait à mon oreille :

« Non, méchant, ce n'est pas elle. Plût au ciel que je fusse mort à sa place ! car elle allait être mère ; déjà le berceau de nos enfants était prêt, enduit de gomme et fourni d'aliments convenables ; nous l'avions disposé sous l'écorce d'un saule, à l'abri de toute atteinte ; les plus précieux instants de notre existence avaient été consacrés à ce saint labeur imposé à chacun de nous par la grande loi providentielle et à laquelle nous nous soumettons sans la comprendre et sans la discuter. Maintenant, ma compagne n'est plus, et ni l'un ni l'autre nous n'aurons accompli notre tâche ici-bas ; maudit sois-tu ! maudit sois-tu ! »

Il s'interrrompit quelques instants ; je le croyais parti. Tout à coup le bourdonnement recommença et, comme s'il répondait à la pensée qui en ce moment traversait mon cerveau, il reprit avec force :

« Non, ce n'est point cette hideuse araignée

que j'accuse, c'est toi, toi seul! L'araignée a obéi à sa loi de nature, à ses instincts, à ses besoins. Peut-être elle aussi avait ses petits à nourrir. Ils criaient la faim, il lui fallait une victime à leur partager; mais toi, tu n'as obéi qu'à un sentiment de lâche égoïsme; pour ne pas changer d'attitude, pour ne pas te donner la peine de faire trois pas en avant, tu as laissé périr une innocente et inoffensive créature qui, comme vous autres de la race supérieure, mieux que vous autres peut-être, appréciait les joies de la vie, l'amour, le devoir; tu l'as laissée périr et sa postérité avec elle: maudit sois-tu! maudit sois-tu!

« Maudit sois-tu! A côté de cette loi destructive de la nature dont tes auteurs t'ont endoctriné, il y a la loi de Dieu qui conjure les effets trop désastreux de l'autre, loi de pitié et de protection qui confie la faiblesse à la garde de la force, ne le savais-tu pas? Si tu l'ignorais, tu n'es pas un homme; si tu le savais, maudit sois-tu! maudit sois-tu! »

Son bourdonnement intense, strident, retentit alors comme un bruit de trompette, et le moucheron d'or poursuivit avec l'accent du défi:

« Oui, n'est-il pas vrai, la lutte est d'essence divine? Entraver ses effets, c'est brouiller les sages combinaisons de la nature; le droit de la

force fait taire tous les autres droits !... Mais où réside-t-il, ce droit? L'ignores-tu aussi, l'être le plus infime en apparence est parfois suffisamment armé pour abattre l'homme lui-même et le jeter en pâture aux vers? Il est certaines substances terribles dont nous sommes les dépositaires; aliments pour nous, elles peuvent se tourner contre vous en foudres, en poisons. Tu l'as voulu! eh bien, la guerre! la guerre! Défends-toi, je suis une mouche *charbonneuse!...* »

Et je me sentis profondément piqué au-dessous de l'œil. Je poussai un cri, et, tout effaré, je me précipitai chez moi, en appelant à l'aide! au secours!... Mais de la piqûre on ne put trouver trace.

N'importe, je me suis souvenu de la leçon; depuis ce jour, au-dessus de l'impitoyable loi de la nature, je mets celle de Dieu, et au-dessus de la magnifique mais désolante argumentation de Joseph de Maistre, celle de mon moucheron d'or.

LA GLACE DE VENISE.

Arrivé de la veille au soir à la campagne, chez un de mes amis, M. N..., après une longue promenade entreprise sous la direction du propriétaire, et durant laquelle j'eus à visiter ses bois, sa garenne, ses métairies, et même ses champs de betteraves, je regagnai ma chambre et me jetai sur mon lit, comptant me reposer une heure ou deux.

Mon sommeil fut agité; non que ma fatigue allât jusqu'à la courbature, par conséquent jusqu'à la fièvre.... non, je n'avais pas la fièvre; mon pouls se maintenait calme et régulier, mais je n'ai pas l'habitude de dormir en plein jour; voilà tout le mystère de mon agitation.

Un domestique, pendant un de mes bouts de sommeil, était venu fermer le volet de ma fenêtre, sur laquelle le soleil donnait en plein. En

m'éveillant, je crus voir une figure se dessiner devant moi; puis, d'autres figures vinrent à la suite; des figures de femmes, et même de jolies femmes, autant que j'en pus juger par une inspection rapide, car elles n'avaient fait que paraître et disparaître.

Une ouverture arrondie était pratiquée à la partie supérieure du volet. Je pensai d'abord que c'était par cette entaille que mes curieuses venaient ainsi, tour à tour, me regarder dormir.

Mais quelles pouvaient être ces charmantes personnes? Rien dans leur physionomie ne me rappelait les dames avec lesquelles je m'étais trouvé le matin chez N..., à l'heure du déjeuner.

Puis, je m'aperçus que je tournais alors le dos à la fenêtre comme au volet, et du fond de la ruelle je voyais s'élever de nouvelles apparitions, apparitions féminines, toujours. Cette fois, il ne s'agissait pas seulement de visages ou de profils; chacune de mes visiteuses se montrait dans son gracieux ensemble, le cou dégagé, les épaules nues, et si bien rapprochées de moi que, à coup sûr, je pouvais les saisir au passage.

Tapi sous ma couverture, je fis quelques instants le mort, l'œil aux aguets cependant; j'attendis qu'une de mes charmantes revînt en scène; la chose faite (sans nulle mauvaise intention, je

le déclare), j'étendis brusquement la main de son côté, et, pour seul résultat, je me meurtris les doigts contre une glace.

Une glace de Venise, à bords bizeautés, encadrée d'enroulements à jour, de rinceaux finement découpés, et de l'existence de laquelle je ne me doutais pas jusqu'à ce moment, était placée au fond de l'alcôve que j'occupais. C'est dans cette glace que se reproduisait le doux mirage, apporté par un rayon de soleil à travers l'ouverture circulaire du volet; du moins, telle était ma pensée.

Désormais certain de n'avoir affaire qu'à des reflets, j'examinai mes belles dames tout à loisir et avec le calme convenable.

Quelques-unes m'étaient complétement inconnues; mais pour la plupart d'entre elles, à coup sûr, je les avais déjà rencontrées ailleurs; où? je ne pouvais me le rappeler, et m'évertuais vainement à comprendre par quel cas fortuit elles se trouvaient rassemblées chez mon ami N..., et tenaient ainsi leur décaméron justement dans cette partie du jardin placée devant ma fenêtre.

Chose également singulière, presque toutes portaient, ou semblaient porter un costume de théâtre, des robes, des coiffures d'une autre

époque; il y en avait même dont les cheveux disparaissaient sous la poudre.

Préparait-on chez notre hôte une surprise dramatique pour la soirée? Cela me parut probable.

Et mes belles comédiennes de défiler devant moi; l'une étalant la fraise à la Henri III, l'autre la haute collerette empesée à la Médicis, celles-ci et celles-là les boucles élastiques et soyeuses en tire-bouchons, les crêpés, les coiffures à plusieurs étages, ou les perruques surmontées du pouf des règnes de Louis XIII, de Louis XIV et de Louis XV.

En vérité, je ne m'expliquais guère comment tant de parures disparates allaient figurer dans une même pièce, quand tout à coup, sans hésitation, je reconnus les modèles de deux portraits fameux de Largillière et de Latour : Mme de Montespan et Mme de Pompadour venaient d'apparaître dans ma glace.

Une fois sur cette piste, les noms de mes autres personnages me vinrent facilement à la mémoire. Ce n'était rien moins que les favorites de nos anciens rois, Valois et Bourbons; Diane de Poitiers, Gabrielle d'Estrées, Mlles de la Fayette, d'Hautefort, de Fontanges, de la Vallière; Mme de Maintenon, habillée de noir, un livre d'heures à

la main, conduisait le deuil d'un règne; Mme Dubarry, costumée en bacchante, fermait la marche de l'autre.

Mais comment tant de belles dames sont-elles venues ainsi me trouver jusque dans mon alcôve, à travers le trou de mon volet? Je cherchais la raison du phénomène et croyais l'avoir trouvée, lorsque mon ami N.... entra dans ma chambre. Il ouvrit ma fenêtre, vers laquelle je me précipitai, jetant un regard effaré au dehors. Tout avait disparu.

« Vous possédez une riche collection de portraits, lui dis-je; est-ce donc pour leur faire respirer l'air que vous les exposez dans votre jardin. »

Et je lui racontai l'histoire de mes visiteuses, et comment j'avais tout lieu de supposer que ces portraits, placés à l'extérieur de la maison, grâce à la réflexion des rayons solaires, sans doute par un procédé identique à celui de la chambre noire, étaient venus se répercuter dans la glace de mon alcôve.

Il sourit.

« Je sais ce dont il est question, me dit-il, et regrette d'avoir négligé de vous en avertir. Il n'y a d'ailleurs ici aucun des effets de la chambre noire; c'est la glace elle-même, la glace elle

seule qui a le don de reproduire ainsi les images qui se sont autrefois réfléchies en elle. »

Et comme j'ouvrais de grands yeux incrédules, il reprit :

« Cette glace de Venise, achetée par mon grand-père, provenait du pillage de Versailles en 92. Apportée en France par Catherine de Médicis, elle a d'abord décoré l'hôtel Saint-Pol, le Louvre; elle est passée de là à Fontainebleau, aux Tuileries, à Versailles, toujours ornant le cabinet particulier du roi régnant. Comme toutes nos beautés en question fréquentaient d'habitude ce cabinet, leur image, à force de s'y réfléchir mille et mille fois, s'y est, pour ainsi dire, incrustée; et, par un effet d'optique ou de catoptrique, dont je ne suis pas assez savant pour vous donner les raisons valables, par émission ou vibration lumineuse, de temps en temps, dans la demi-ombre surtout, l'image apparaît d'elle-même à sa surface. Vous le voyez, ajouta-t-il, il n'est question ici ni de chambre noire ni d'une collection de portraits, et le phénomène qui, au premier aperçu, semble toucher au merveilleux, est, somme toute, aussi simple que possible. »

J'en convins, en lui posant toutefois cette unique objection :

« Pourquoi l'image des hommes ne s'y est-

elle pas conservée aussi bien que celle des femmes ?

— Parbleu ! cela s'explique de soi-même, me répliqua-t-il en riant; les femmes se regardent plus souvent au miroir que les hommes. »

Je sais que, depuis, mon ami N..., pour un motif que je ne cherche pas à comprendre, a nié m'avoir jamais tenu ce discours; mais moi, j'affirme que c'est exactement l'explication qu'il m'a donnée touchant les singulières propriétés de sa glace de Venise.

ASCENSION DE NUIT SUR LA YUNGFRAU.

Une députation du club anglais des *Grimpeurs* (Climbing-Club), attendue dans l'Oberland bernois, y devait tenter l'escalade de la Yungfrau.

Je n'aime pas follement les Anglais. Peut-être sont-ce de fort aimables gens chez eux : je n'ai jamais eu la fantaisie d'aller les y chercher; mais j'en ai rencontré partout dans le reste de l'Europe, et partout, même dans mes rêves, je le déclare, je les ai trouvés raides, anguleux, gourmés, maussades, insociables, se défendant de toute approche à la manière des chardons et des porcs-épics : aussi l'idée que leur Climbing-Club allait nous donner bientôt une preuve de plus du seul genre de supériorité que je leur reconnaisse sur nous, m'irritait au dernier point.

Les Anglais ont leur drapeau implanté dans

les cinq parties du monde; la mer bouillonnante n'accouche pas d'une petite île fortuite que, avant même qu'elle se soit quelque peu consolidée, quand elle n'est encore qu'une boue liquide, ils y enfoncent un long pieu surmonté de leur banderole au léopard; ce même pieu, cette même banderole, il faut qu'ils en décorent aussi les sommets neigeux de toutes les hautes montagnes du globe, à commencer par la Suisse. C'est pour cette dernière opération que le club des Grimpeurs a été institué; le club des Grimpeurs est le dernier mot de ce système d'envahissement poussé jusqu'à la folie.

Avec quelques amis touristes, je me trouvais alors à Lauterbrunn, dans cette même vallée sauvage d'où la Yungfrau s'élance à quatre mille trois cents mètres de hauteur. De notre auberge, nous la voyions dominer fièrement toute la chaîne septentrionale des Alpes. Sans cesse je l'avais sous les yeux, et sa vue faisait naître en moi des pensées hautes comme elle.

Parmi mes compagnons, quelques-uns étaient peintres; les autres, botanistes ou minéralogistes; tous, dès le matin, se dispersaient dans les environs; moi, volontiers, je gardais les bagages, un livre à la main. Or, comme ce livre était un Indicateur de la Suisse, un Ebel, un Richard ou un

Joanne, par le fait, j'aurais pu, avant eux, quoique restant en place, me mettre au courant de toutes les beautés de l'Oberland bernois; mais j'étais trop souvent distrait de ma lecture par la vue de la montagne.

A notre réunion du dîner, mes amis me plaisantant, comme toujours, sur mon immobilité en voyage, sur mon insouciance touchant les explorations alpestres, je leur fis une proposition qui les frappa de stupeur. Ce fut d'enlever au Climbing-Club l'honneur de la première escalade de la Yungfrau. Les Anglais devant arriver le lendemain, je proposai d'enrôler dès ce jour même tous les guides du pays, et d'empêcher ainsi la concurrence.

L'idée leur parut audacieuse, surtout venant de moi. Néanmoins, on l'adopta à l'unanimité, et je fus chargé de recruter notre escorte.

Justement le maître-guide, celui qui présidait de droit à toutes les grandes expéditions de ce genre, habitait Lauterbrunn. Je me rendis à sa chaumière, où je ne trouvai que sa femme et trois grands garçons, déjà en âge de chasser l'izard et le chamois. A tous quatre je fis part du motif qui m'amenait, et il fut convenu qu'aussitôt le retour du père, on me l'enverrait à mon auberge pour régler nos conditions.

La nuit tombée, las de l'attendre, je me couchai, en recommandant à la servante de me réveiller dès qu'il se présenterait. A peine étais-je au lit qu'on frappa à ma porte : c'était lui, et en lui, à ma grande surprise, je reconnus un ancien Christian Roth, le plus digne homme de guide qui fût au monde, et qui m'avait été vivement recommandé par Cyprien Fournier, un de mes bons amis.

Christian Roth entra sur-le-champ dans la situation. Les Grimpeurs anglais devaient arriver le lendemain, de bon matin, à Lauterbrunn, sans doute avec une escorte enrôlée par eux soit à Unterseen, soit à Interlack; par conséquent, si on voulait les devancer, et non leur marcher sur les talons, il n'y avait pas une minute à perdre. La nuit était magnifique, la lune dans son plein; en pareille circonstance, il croyait la nuit plus favorable à une ascension que le jour, vu la solidité plus résistante de la neige. Du reste, on pouvait se munir de lanternes et de torches de résine, en cas d'un brouillard ou d'une obscurcie.

Son avis était donc de se mettre en route sur-le-champ, et cet avis devint spontanément le mien, tant était vive ma crainte de voir le Climbing-Club l'emporter sur nous.

En toute hâte, j'allai frapper à la porte de chacun de mes compagnons, mais le sommeil leur tenait à la fois les yeux et les oreilles fermés. J'eus beau cogner, crier, sonner, mettre la maison sens dessus dessous, rien n'y fit.

Une pensée, formidable d'orgueil et de témérité, me passe alors par la tête; c'est de prendre le pas non-seulement sur les Anglais, mais sur mes Parisiens eux-mêmes, de concentrer sur moi, sur moi seul, la gloire et les périls de la grande expédition.

Christian Roth avait sous la main deux guides expérimentés; avec ses trois garçons, c'était tout autant de monde qu'il nous en fallait. Nous nous munissons de bâtons ferrés, de cordages, d'échelles, de souliers à crampons, de crocs, de pics, et même d'armes à feu, en cas de mauvaise rencontre; non que dans ces altitudes nous eussions à craindre les voleurs! — on n'en rencontre plus passé cinq ou six cents mètres au-dessus du niveau de la mer, — mais on y risque d'être violemment détroussé par des ours. Il était bon de prendre ses précautions de ce côté comme de tout autre.

Nous voilà en route. Des chevaux nous conduisent rapidement jusqu'aux premières pentes de la montagne et aident à nous les faire

franchir. Forcés de les abandonner jusqu'au retour, nous les attachons aux racines saillantes d'un vieux sapin, rasé par une avalanche. Pendant une heure, nous traversons un terrain graveleux, crépitant, où il n'existe pour toute végétation que des mousses et des lichens noirâtres, quelques gentianes, quelques renoncules microscopiques. Surexcité par l'air pur et vif de ces hautes régions, je poursuis ma route d'un pas ferme et assuré, me donnant même, chemin faisant, le plaisir d'une herborisation au clair de la lune. Nous approchions du séjour des neiges éternelles.

Qui le croirait? sur ces hauteurs qui ne connaissent qu'une saison, l'hiver, là où toute végétation semble s'arrêter, des animaux peuvent vivre. J'y vis des chamois en sentinelle sur des pics inabordables; j'y vis des renards à la poursuite des poules de neige. Christian m'apprit que, dans le jour, on y rencontrait même des oiseaux, non des aigles, mais des pinsons de neige poursuivant des mouches, et jusqu'à des papillons que les vents d'en bas leur envoyaient, à moitié engourdis et battant à peine de l'aile.

Au plateau inférieur, j'avais eu déjà la bonne fortune d'une herborisation nocturne; ici j'eus celle d'une chasse au renard, qui risqua de me

coûter cher. Je ne sais si j'atteignis le gibier, mais la détonation de mon fusil, quoique à peine perceptible à l'oreille, imprima à la masse d'air qui nous environnait un ébranlement qui suffit pour déterminer la chute d'une avalanche. Cette avalanche engloutit un de nos guides. Je fis un mouvement pour m'élancer à son aide :

« Pas d'imprudence! me dit Christian de l'air le plus calme et en étendant son bras devant moi. La coulée n'a pas d'épaisseur; il est probable qu'il se relèvera. »

Il me fit entendre cependant que s'il ne se relevait pas, cela pourrait grandement modifier le total de notre addition.

Par bonheur, un instant après, l'homme nous rejoignait, en se secouant de la tête aux pieds.

Nous ne tardâmes pas à arriver à la partie la plus ardue de notre entreprise. Tantôt nous avions à éviter des moraines, ou pierres erratiques, qui, poussées par des cours d'eau invisibles, descendaient ces mêmes pentes que nous escaladions avec tant d'efforts; tantôt un torrent d'eaux boueuses, et à moitié congelées, nous barrait le passage; le torrent franchi, c'étaient les crevasses d'un glacier qui s'ouvraient devant nous, larges de plusieurs pieds.

En guide consciencieux, mon ami Christian

Roth, qui voulait que le voyage tournât au profit de mon instruction, plaça une torche entre les lèvres béantes du glacier, et me fit admirer dans ses profondeurs une série de prismes miroitant sous toutes les nuances de bleu imaginables, tandis que sur les bords s'étendaient les couches brillantes du vert céladon le plus pur.

Il y a dix ans, un membre du club des Grimpeurs avait disparu dans cette même crevasse ; il y était encore, parfaitement conservé ; je pouvais l'y voir ; et, à dix pas de là, Christian abaissa de nouveau sa torche ; machinalement, je courbai la tête vers le gouffre ; mais je fermai les yeux ; un courant d'air, tout chargé de grésillon, s'échappait des entrailles du glacier, et je ne doutai pas que ce ne fût le défunt qui me soufflait ainsi la neige à la figure.

Ce qui se passa ensuite, je n'en ai gardé qu'un souvenir confus. Je sais seulement qu'on hissa des cordages, qu'on dressa les échelles, et que nous continuâmes de monter, de monter toujours.

Pris de sommeil, épuisé de fatigue, je voulus m'asseoir sur un quartier de granit ; Christian me déclara un homme mort si je m'y arrêtais dix minutes ; comme preuve, il me raconta l'histoire lamentable de tous les voyageurs qui, par-

venus au point extrême où nous étions arrivés, saisis par le froid, s'y étaient endormis pour ne plus se réveiller.

Tout en me parlant, il me faisait boire à même sa gourde d'une liqueur composée moitié d'eau-de-vie moitié de vinaigre, et me forçait de manger une bouchée de pain noir, accompagnée d'un morceau de *fromage rôti*, viatique indispensable à tous les grimpeurs de montagnes alpestres.

Après quoi, appuyé sur son bras d'un côté, sur mon bâton ferré de l'autre, mes pieds mordant la glace, grâce à mes souliers à crampons, soutenu, serré de près par mon escorte de guides, mon rempart vivant, quelques minutes encore je marchai, je montai, ou plutôt on me monta, on me hissa.... mais le besoin de dormir me reprenait de plus belle, mon cerveau se détraquait; le cri des marmottes, ce dernier cri de vie qui s'élève jusque dans les plus hautes sommités des Alpes, je le prenais pour un appel de mes devanciers, de tous ces morts couchés dans leurs linceuls de neige ou dans leurs tombes de glace. Ces tombes, je croyais les reconnaître en apercevant un certain nombre de pierres erratiques, alignées par rangées dans une des vallées d'en bas.

C'en était trop; j'étais à bout de force et de courage, et, renonçant à la gloire de fouler le premier le sommet vierge de la Yungfrau, j'allais donner le signal de la retraite.... Tout à coup, le long d'une corniche, je vois glisser une ombre; une forme humaine se dessine à travers les vapeurs bleuâtres de la nuit. Elle gravit, comme moi, ces tapis de neiges jusqu'alors immaculées.... Je songe au Climbing-Club.

Mon ardeur se réveille; je précipite ma marche avec une ardeur telle que mes guides sont distancés. Porté en avant par une force surnaturelle, laissant là mon bâton ferré, je descends les pentes à la ramasse, je les escalade à la course; les pics neigeux se rapprochent devant moi pour que je puisse d'un seul bond passer de l'un à l'autre, je ne tarde pas à atteindre enfin la cime culminante de la montagne; alors je demeure frappé de saisissement.

Cette même forme humaine, qui m'était apparue sur les bords de la corniche, et que je devais croire bien loin derrière moi, se tenait debout sur le plateau dans une attitude de triomphe et de défi.

Je m'approchai.... c'était une femme.... Lalagé! Lalagé!... Ne me demandez pas encore ce qu'est Lalagé.

« Ah! me dit-elle, d'un ton d'amère raillerie, non content de vouloir disputer au club des Grimpeurs l'honneur d'aborder les premiers sur cette cime, ce qui partait déjà d'un mauvais sentiment, tu en as exclu tes propres amis, au bénéfice de ta vanité; une trahison, cette fois!... Eh bien! c'est moi qui suis arrivée la première; tu as perdu tes peines et la gloire de l'entreprise. N'est-il pas juste que tu échoues là où tu n'avais employé que de honteux moyens pour réussir? »

Interdit, je l'écoutais encore que déjà elle avait disparu.

Un instant après, Christian Roth arrivait portant entre ses mains un drapeau aux couleurs françaises; il l'implanta, ou plutôt le maintint verticalement au moyen de quartiers de rocs, en remplissant les interstices avec de la neige. Je le vis faire avec une sorte d'apathie; mon engourdissement me reprenait; je n'aspirais plus qu'au départ.

Comment opérâmes-nous notre descente? Le seul fait que je me rappelle parfaitement, c'est que, parvenus à l'endroit où nous avions laissé nos chevaux attachés par leur licol aux racines du vieux sapin, nous n'en trouvâmes plus que les os. Les ours avaient soupé du reste.

Enfin, au petit jour, éreinté, courbatu, à moitié abruti, à moitié gelé, je me réinstallais dans ma couchette, où j'espérais qu'un sommeil réparateur.... mais ce sommeil, qui, après une pareille fatigue, m'était d'une si grande nécessité, mes Parisiens vinrent l'interrompre presque aussitôt.

« Alerte! alerte! voici l'heure de se mettre en route; la Vierge nous tend les bras; allons, debout, paresseux!

— Paresseux! dis-je, en essayant d'entr'ouvrir mes paupières; depuis hier, je n'ai pas fermé l'œil; depuis hier, je suis en marche. J'ai mis à profit la pleine lune et la nuit splendide pour faire, en compagnie de Christian Roth et de ses trois fils, l'ascension de la Yungfrau. Je viens de rentrer à l'instant. »

Ils partirent d'un éclat de rire.

« Prétexte aussi adroit que vraisemblable pour ne pas quitter l'auberge, murmura un de nos touristes; c'est le dieu Terme que ce garçon-là!

— Quoi! me dit un autre, c'est de vous que vient l'idée, c'est vous qui nous avez engagés dans l'entreprise, et vous la désertez!

— Loin de la déserter, je l'ai accomplie seul et à mes risques et périls, lui répliquai-je, les yeux

grands ouverts cette fois; mettez le nez à la fenêtre, repris-je, regardez au sommet de la montagne et vous y verrez flotter notre glorieux drapeau tricolore, sur les plis duquel le Climbing-Club va lire de loin ces mots : « Trop tard! ».

Pas un ne bougea de place. Ils se regardèrent entre eux d'un air ébahi.

En ce moment, la servante vint m'annoncer que le chef-guide, chez lequel je m'étais présenté la veille, sans le rencontrer, était là et demandait à me voir.

Il entra. Ce n'était pas Christian Roth.

Après quelques mots échangés, je lui contai mes aventures de la nuit, et quoiqu'il eût débuté par dire qu'un voyage au clair de la lune lui paraissait impraticable sur la Yungfrau, il voulut bien reconnaître l'exactitude des observations que j'y avais faites, et la réalité des objets que j'y avais rencontrés : ainsi pour le sapin rasé; ainsi pour le plateau graveleux, parsemé seulement de gentianes et de renoncules naines; ainsi de mille autres détails de la route. Quand j'en fus à l'incident de l'homme mort, encore visible dans la bouche du glacier :

« Très-bien! interrompit-il, c'est *la crevasse à l'Anglais*. Pour ces tombes blanches, alignées

les unes près des autres : Bien vu ! reprit-il, *c'est la vallée des Moraines.* »

Il est vrai qu'il ajouta :

« Mais tout cela peut s'apprendre dans les livres; et quant au maître-guide chargé de la route, pour sûr et certain ce n'est ni le père Christian Roth ni moi; car j'ai couché cette nuit à Rosenlaoui, en face du Mettemberg, et le père Christian dort depuis tantôt cinq ans dans le cimetière de Meyringen.

« Au surplus, messieurs, remettons, croyez-moi, l'affaire à demain; aujourd'hui la Yungfrau restera inabordable pour tout le monde, sans exception aucune, » conclut-il avec le ton d'importance d'un homme qui semble dire : « J'en ai la clef dans ma poche. »

Mes camarades me demandèrent alors si mon dessein était encore de faire la montée autrement qu'en rêve.

« Ma foi non ! leur répondis-je; ce que j'ai vu me suffit. »

Il m'est arrivé depuis de causer Yungfrau avec des gens simples, qui en avaient opéré l'ascension sans l'aide du sommeil, ascension assez communément pratiquée de nos jours; j'en pouvais parler tout aussi facilement qu'eux, sans m'être donné la peine, comme eux, d'escalader

les cinq cents étages de la montagne. J'ai pu même leur rappeler certaines particularités effacées de leur mémoire.

On voit mieux parfois les yeux fermés que les yeux ouverts.

LE GRAND FAUTEUIL.

.... En face de moi était le grand fauteuil, vide, vide depuis un long mois déjà.

Depuis un mois, dressé près du foyer éteint, le dos tourné vers le jour, il se tenait là, solitaire, lamentable, comme une maison désertée par son propriétaire.

O grand fauteuil, combien ta vue me serrait le cœur!

Mais, me serais-je permis de le changer de place, ce meuble vénéré, à jamais devenu saint pour moi?

En y touchant, il m'eût semblé qu'allaient tout à coup s'effacer ces précieuses empreintes, à peine saisissables pour tout autre, mais qui, sous mes yeux, surgissaient nombreuses et palpitantes de souvenirs.

Ce grand fauteuil, avec sa housse de tête un peu

creusée à la partie supérieure, avec les affaissements de son siége, avec les éraillements de son étoffe, même avec ses macules, il me parlait, il paraissait comprendre ma douleur et la partager. Avec moi, n'avait-il pas assisté à l'adieu suprême?

Je voyais encore sur le parquet la traînée marquée par sa roulette quand le cher malade m'ayant dit : « J'ai froid, approche-moi du feu, » j'avais exécuté son ordre, le dernier que je dusse recevoir de lui.

S'aidant alors des deux appuis du fauteuil, il s'était à demi soulevé, lorsque, articulant mon nom au milieu d'un gémissement, il retomba de tout son poids.

Et les bras du fauteuil témoignaient de son dernier effort, comme le parquet de son dernier mouvement.

Celui que je pleurais, pouvais-je penser ne jamais le revoir, ne plus jamais l'entendre, quand ses traces, presque vivantes, me permettaient de le suivre de si près?...

Combien de temps restai-je là, les yeux humides, la tête penchée et pleine de ces douloureuses préoccupations? je l'ignore. Quand je revins à moi, deux pantoufles de maroquin rouge, que je n'eus pas de peine à reconnaître, frappèrent mes regards.

Chose incroyable! elles n'étaient pas vides, elles! A ma profonde surprise, je vis les deux pieds qui les remplissaient se mouvoir légèrement, et s'appuyer, entrecroisés, sur un des chenets de la cheminée.

Je tremblais; j'osais à peine penser et poursuivre mon examen.... Mais, quoique mon regard immobile demeurât fixé sur un même point, j'entrevoyais un objet flottant, d'une teinte brunâtre.... C'était une longue robe de chambre sous les plis déroulés de laquelle les pieds et les pantoufles disparurent aussitôt.

Quelqu'un était donc assis dans le fauteuil?

Le cœur palpitant d'angoisse, doucement, graduellement, je relevai les yeux, ne pouvant croire à une profanation.

A mi-hauteur de la robe de chambre, sur l'angle double accusé par les genoux, deux mains s'appuyaient....

Ces mains, oh! que de fois elles avaient passé sur mon front et dans mes cheveux!... Que de fois je les avais portées respectueusement à mes lèvres!

J'osai.... je regardai plus haut; la tête penchée sur sa poitrine, mon père gardait la molle attitude de la méditation, ou du sommeil.... rien autre....

En ce moment, je m'entendis appeler. C'était bien sa voix. Cependant, ce cri d'appel était parti de la chambre voisine, et, lui, il n'avait pas bougé; il dormait ou méditait toujours.

De nouveau, avec plus de force, mon nom fut prononcé derrière moi; je me retournai; et quand je ramenai mes yeux sur le grand fauteuil, il était redevenu vide, et vide il est resté jusqu'à ce jour.

THÉATRE DE MARIONNETTES.

Court vêtus de noir, à la vénitienne, avec leur toque à plume leur dévalant sur les yeux, avec leurs aiguillettes et leurs passequilles de jais, frétillant sur leurs petites jambes de carton, qu'ils étaient légers, qu'ils étaient gracieux les deux fantoccini!

La danse exécutée par eux sur un semblant de corde, tendue à l'avant-scène et longue au plus d'une brassée, m'avait tout d'abord tenu attentif; l'air d'épinette qui marquait la mesure et réglait leurs mouvements, complétait ma satisfaction.

Comment me trouvais-je ainsi installé au parterre d'un théâtre de marionnettes, où ne vont guère que les enfants, en compagnie de leurs bonnes? Je n'en sais rien. En tout cas, je devais faire une singulière figure au milieu de ces marmots.

Pour m'en rendre compte, détournant mes regards de mes charmants fantoccini, je les promenai un instant autour de moi.

La salle, étincelante de bougies, était richement décorée de haut en bas, et je n'y vis ni marmots, ni bonnes d'enfants, mais des femmes élégantes, des hommes portant l'épée et des ecclésiastiques à tournure d'évêques.

J'étais arrivé tard, à ce qu'il paraît, et seulement vers la dernière partie du spectacle, car j'entendis des hommes graves, placés sur la même banquette que moi, affirmer que dans sa bourrée et dans sa querelle avec le commissaire, Polichinelle avait été parfait; que Pierrot, dans son escamotage du pâté, dont, aux yeux de tous, il avait mangé jusqu'à la croûte, s'était montré incomparable. Quant à moi, je me disais que mes deux jolis pantins de Venise devaient pour le moins les égaler en mérite. Sans qu'on pût voir les fils qui les faisaient agir, ils allaient sur leur corde en avant, en arrière, sautaient, battaient des entrechats, faisaient la cabriole, retombaient la tête en bas, en se suspendant soit par une main, soit par le jarret. Pouvait-on, comme personnages mécaniques, rien voir de plus curieux?

Personne cependant, au parterre comme dans

les loges, ne donnait la moindre marque de satisfaction, soit à l'adresse du mécanicien, soit à l'adresse du joueur d'épinette qui, à lui seul, composait tout l'orchestre et semblait tenir sous ses doigts l'âme des deux fantoccini.

Espérant mettre en train ce public si gourmé, je poussai un bravo, en l'accompagnant de quelques signes approbatifs. Mes applaudissements et mon bravo ne trouvèrent pas un écho dans la salle. Quelques-uns des hommes graves, mes voisins de banquette, se retournèrent même vers moi d'un air surpris, presque choqué; mais l'homme à l'épinette se retourna aussi, me remerciant par un sourire; et, sous une petite perruque ronde, légèrement poudrée, je vis alors une figure jeune, de grands yeux bleus expressifs, qui me furent sympathiques au plus haut degré.

Les deux fantoccini dansaient toujours; mon homme de l'orchestre exécutait son air, toujours le même, à peine orné de légères variations. Qu'importe! de cet air, j'aimais jusqu'à la monotonie; il me berçait dans un doux ravissement, et j'écoutais plus encore que je ne regardais, quand un bruit de chaises, de portes et de banquettes vint me distraire de mon état de béatitude.

Dans une loge de face, un haut personnage (je pus le juger tel d'après les nombreuses décorations suspendues à sa boutonnière, à son cou et jusque sur sa poitrine, qu'un large ruban jaune et noir coupait en diagonale) s'était levé, et tout le monde s'était levé; il avait incliné légèrement son front, et tout le monde, hommes, femmes et ecclésiastiques avait courbé la tête aussi bas que possible; enfin, il était sorti, et tout le monde se culbutait aux portes pour sortir à son tour, à l'exception d'une demi-douzaine d'amateurs, dont je faisais partie.

Après avoir laissé le torrent s'écouler, le premier, donnant l'exemple aux autres, je repris ma place, ce qui m'attira un nouveau salut, un nouveau sourire du jeune musicien.

Les fantoccini n'avaient pas interrompu leurs évolutions sur la corde tendue; lui, il continuait, même en saluant et en souriant, de promener ses doigts sur le clavier.

L'heure avançait; le luminaire ne jetait plus que des clartés douteuses; parmi les amateurs, cinq sur six se retirèrent.

Malgré cette désertion générale, l'orchestre et les acteurs tinrent bon; je tins bon comme eux; à moi seul, dans cette salle vide et devenue sombre, je composai l'auditoire, ce qui me valut

un troisième salut, un troisième sourire de l'homme à l'épinette.

Bientôt, à leur tour, mes jolis pantins de Venise disparurent, je ne sais comment; mon musicien n'en resta pas moins à son poste, et continua de jouer son air.

Ce même air, ce même salut, ce même sourire me portaient maintenant à penser que mon homme, tout aussi bien que les fantoccini, que Polichinelle et Pierrot, faisait partie de la troupe des marionnettes, et que son épinette et lui n'étaient qu'une seule mécanique montée pour un certain nombre d'heures.

J'attendis qu'elle s'arrêtât; elle ne s'arrêta pas.

Alors se passa un fait extraordinaire. Je regardai à l'orchestre; mon musicien n'y était plus. Il avait été rejoindre le grand personnage, les belles dames, les hommes d'église, les cinq amateurs, les deux fantoccini, et cependant l'air unique, exécuté par lui, se faisait entendre encore; et je me retrouvais chez moi, dans mon lit; et il faisait grand jour; et, cet air, ce n'était pas sur l'épinette qu'il résonnait maintenant, c'était dans ma tête.

J'essayai de le faire arriver jusqu'à mes lèvres; il y vint de lui-même. Quoique je fusse bien

éveillé en ce moment, il me parut plus charmant que jamais. Quel triomphe pour moi! Ma conviction touchant le travail régulier de l'imagination pendant le rêve ne recevait-elle pas là sa sanction définitive? En rêvant, j'étais devenu compositeur de musique, j'avais composé une mélodie, une mélodie charmante, avec variations, moi qui ne sais pas une note!

Dans la crainte de perdre ma précieuse trouvaille, je m'habillai à la hâte et me rendis aussitôt chez un jeune poëte-musicien de mes amis, pour qu'il me notât mon air, pour qu'il le fixât sur le papier. Et je le chantais en m'habillant, je le chantais le long de ma route et en montant ses escaliers; en tirant le cordon de la sonnette, je le chantais encore.

Mais, le temps d'expliquer à mon ami Honoré M.... ce dont il s'agissait, et mon air sembla vouloir s'échapper, comme fait l'oiseau à la vue de la cage qui va le retenir à jamais. Je ne retrouvais plus le commencement, ni la fin, ni le milieu. Après bien des efforts, quelques mesures de la reprise me revinrent en mémoire :

« Bon!... j'y suis! » dit en m'interrompant mon jeune compositeur, dont la tête est une bibliothèque musicale au complet.

Et il alla tirer de son rayon un vieux gros

volume de musique, l'ouvrit, se mit à son piano, et exécuta, note pour note et avec les variations, ce fameux morceau dont je m'étais si bien cru l'inventeur.

« C'est, me dit-il, un des premiers airs composés par Haydn pour le théâtre des Marionnettes du prince d'Esterhazy, dont le jeune maestro était alors, vous le savez, le fournisseur en même temps que l'humble chef d'orchestre. »

Je ne le savais pas, je ne l'avais jamais su, je le déclare; à peine avais-je entendu parler d'Haydn, et ses œuvres m'étaient complétement inconnues. Avec protestation véhémente, j'aurais réclamé quand même la propriété de mon air, si ce mot : *Théâtre de Marionnettes*, ne m'avait rejeté dans une autre série d'idées bien plus importante.

Je me rappelai les deux fantoccini, et les beaux messieurs, et les belles dames de mon rêve; le grand personnage, au ruban jaune et noir, était-il donc le prince d'Esterhazy?

En ce moment, je poussai un cri, cri de surprise et de stupéfaction. Mon jeune poëte-compositeur venait de rouvrir le gros volume au frontispice, où rayonnait le nom d'Haydn, et, au-dessous de son nom, son portrait. Ce portrait, c'était celui de mon homme à l'épinette, frappant de ressem-

blance, avec sa même petite perruque ronde, son même regard, son même sourire.

Eh bien! non, non, je ne suis pas l'auteur de cet air qui m'avait tant charmé, je le reconnais; mais cet air, je l'ai entendu exécuter par Haydn en personne, vers la seconde moitié du dix-huitième siècle, dans un spectacle de cour, au noble théâtre de Marionnettes du puissant prince Nicolas d'Esterhazy.

Que penser de cette révélation musicale, de cette vision rétrograde, où le fait et moi nous avons pu nous regarder face à face à cent ans de distance l'un de l'autre?

LA PRISE DE PTOLÉMAÏS.

Je bouquinais le long du quai
Quand je partis pour la croisade;
Le roi, qui m'avait remarqué,
Me désigna pour l'escalade.

TAYLOR INST. OXFORD

Nous campions sous Ptolémaïs,
Tous affamés, ne vivant guère
Que de millet et de maïs;
C'était peu pour des gens de guerre.

Le jour venu, bon gré, mal gré,
Serrant la boucle à ma ceinture,
Dès l'aube, je me préparai
A tenter la grande aventure;

J'ouïs la messe, et, pour appoint,
J'entonnai force patenôtres;
Le jeûne, je n'en parle point;
J'en usai comme tous les autres.

L'échelle sous ma main tremblait,
Non pas de peur, car mon courage
Autant que ma faim redoublait;
Dans le grand assaut je fis rage.

En perçant tout de part en part,
Je franchis le fossé, l'enceinte,
Et, le premier, sur le rempart
J'arborai la bannière sainte.

Sous mes coups le sang ruisselait,
Quand, au plus fort de la bataille,
Je me sens saisir au collet
Par un homme de haute taille.

Est-ce un des Turcs de Saladin?
Non; c'est un ami, mon notaire,
Qui rit, et m'emmène soudain
Déjeuner au café Voltaire.

J'avais sous mon bras Montmerqué,
Poujoulat, Michaud et Poujade;
En bouquinant le long du quai
J'étais parti pour la croisade.

LES DEUX CHASSES.

(CONSULTATION.)

« Il est donc des rêves qui nous surprennent pour ainsi dire en pleine veille, en pleine raison? Au moment où nous nous y attendons le moins, épiant un moment de faiblesse de notre part, un abaissement involontaire, momentané, de notre paupière, l'oiseau menteur fond sur nous; nos sens n'ont pas complétement cessé leur exercice ordinaire que, étendant ses ailes, il nous emporte à travers les tourbillons de la seconde vie, et une féerie à grand spectacle se joue entre nos cils, à peine entrecroisés.

« Cette féerie, qui peut nous surprendre au milieu d'un entretien, sans l'interrompre tout à fait, sans que nos interlocuteurs se doutent de notre état de somnolence, sans que nous-mêmes

ayons perdu tout sentiment de la réalité, si elle n'est pas un rêve, qu'est-elle donc? C'est à vous, docteur, à vous qui avez fait une étude spéciale de la matière, de voir clair dans mes ténèbres, à moi de vous mettre à même d'apprécier le fait. Voici l'exemple le plus saisissant que je trouve dans mes propres souvenirs.

« J'étais jeune (il y a vingt ans et plus de cela); à l'époque des vacances, je venais de m'installer chez ma grand'tante, dans un semblant de vieux château, aux environs de Blois. Une invitation m'y arriva pour une chasse dans les bois de Chambord, où le fauve s'était multiplié outre mesure, au grand dommage des cultivateurs.

« La veille de l'ouverture, mes amis et moi, nous nous installâmes au tourne-bride, chez un nommé Chotiau.... Tiens! le nom de notre hôtelier, que je croyais à tout jamais effacé de ma mémoire, vient d'y rentrer soudainement! De même, parfois, docteur, malgré le temps écoulé, mes souvenirs me transportent de nouveau sur les bords accidentés du Cosson ; je revois encore certain carrefour de la forêt, à l'aspect sauvage et pittoresque, et qui fut le témoin de l'incident le plus curieux de notre chasse.

« Cet incident, pourquoi ne vous le raconterais-

je pas, cher docteur? Nous causons ici amicalement, les pieds sur les chenets, et sans nuire à l'événement principal, c'est-à-dire au rêve, qui, dans mes récits, doit toujours tenir la première place, je puis risquer ce préambule, peut-être nécessaire pour la consultation que vous voulez bien m'accorder.

« Nous chassions donc, et au sanglier, s'il vous plaît! c'est-à-dire à balle, avec les précautions usitées dans toute guerre sérieuse.

« Le premier jour, nous fîmes merveille : huit sangliers restèrent sur la place; et, comme Masséna, je fus déclaré, sur le champ de bataille même, *l'Enfant chéri de la Victoire*. Le second jour, qui devait être celui de notre rentrée à Blois, dès la matinée, trois ragots et quelques marcassins avaient été abattus, sans que la faveur m'eût été accordée d'en voir un seul. Ils n'avaient point débouché dans ma ligne géométrique.

« Levé en même temps que le soleil, le corps immobile, l'œil fixe, le pouce sur la batterie de mon fusil, je ne m'en tenais pas moins, depuis quatre heures, attentif jusqu'à l'angoisse, devant un petit sentier, qui s'ouvrait sur une clairière, dont la surveillance m'avait été confiée; et rien ne s'agitait devant moi, rien ne passait sous mon regard, sinon quelques moineaux ou quelques

papillons qui se poursuivaient, je ne sais au juste dans quelle intention, mais je les soupçonnais fort d'employer leur temps plus agréablement que je n'employais le mien. Du côté de la clairière, comme du côté de la route, tout faisait silence, à l'exception d'un bouleau qui, sous une brise, gazouillait sur ma tête.

« Tout à coup, une rumeur s'élève : ce sont les cris des rabatteurs, mêlés aux aboiements des chiens. A peine ai-je le temps de me reconnaître, d'armer et d'épauler, en faisant, selon l'ordonnance, face au petit sentier, je me sens enlevé de terre, lancé dans l'espace à dix pieds de hauteur, et je vais, le plus bêtement du monde, tomber dans une petite mare traîtresse qui, sous son épiderme verdoyant, cachait une eau noire et fétide.

— Ah! ah! bravo! » s'écria le docteur, qui jusqu'alors n'avait pas songé à m'interrompre : « voilà du moins une émotion. Sans ces petits incidents, le plaisir de la chasse serait aussi insipide que tant d'autres plaisirs. Mais à quelle baliste invisible, reprit-il, avez-vous dû cette ascension rapide, imprévue, anomale?

— Rien de plus simple, docteur. Au moment où je me mettais en garde, poursuivi, non par un ragot, mais par un monstrueux solitaire à

barbe grise, mon chien venait chercher un abri entre mes jambes, et l'affreux sanglier, s'acharnant sur sa trace, dans l'élan furieux de sa course, m'envoyait d'un trait.... où vous savez. Vous voilà au fait de ma dernière prouesse de chasse. Quittons les bois de Chambord, si vous le voulez bien, et retournons chez ma tante.

— Très-volontiers, dit le docteur ; je n'apprécie la chasse que dans ses résultats purement culinaires. Mais je ne vois guère là, jusqu'à présent, matière à consultation.

— Attendez, docteur, attendez !... Lorsque j'arrivai au logis, ma chère grand'tante qui, ce jour même, donnait à dîner aux autorités du pays, craignant que la fatigue ne m'ôtât de ma belle humeur vis-à-vis de ses invités, me conseilla d'abord, me pria, me conjura ensuite, d'aller me jeter sur mon lit, de m'y reposer, de m'y refaire. Sur ma foi, je n'en comprenais nullement la nécessité ; je me sentais dispos, alerte, comme à mon ordinaire, prêt à me remettre en chasse sur-le-champ : je répondis de moi et de ma belle humeur.

« Elle céda.

« A cinq heures précises, on se mit à table.

« Attention, docteur, c'est durant ce même repas que devaient avoir lieu ces étranges phé-

nomènes, cet incroyable amalgame du rêve et de la réalité, sur lesquels je tiens à être éclairé par vous.

« Quoiqu'il fît grand jour encore, la salle du festin, rideaux et volets fermés, était illuminée splendidement. Ma chère tante tirait vanité de son argenterie et de ses cristaux, et la lumière des lampes et des bougies pouvait seule les faire ressortir dans tout leur éclat.

« J'avais pour voisines à table deux femmes charmantes et du plus haut mérite, à ce qu'assurait ma tante. Celle de gauche, quadragénaire mal conservée, par bienveillance sans doute, ne me parla pendant tout le repas que de Paris, des usages et des modes de Paris. Je ne sais même si elle ne me demanda pas, comme certain personnage d'une comédie anglaise, quel âge on avait aujourd'hui à Paris. — Vingt-neuf ans, madame ; ni plus, ni moins.

« L'autre, celle de droite, moins jeune peut-être, et d'une apparence plus grave, ne cessa de me vanter les mérites de son époux, conseiller de préfecture à Blois. C'était un homme destiné à occuper un jour les plus hauts emplois, pour peu que le gouvernement comprît bien ses intérêts ; puis, se déroula la liste de ses vertus bureaucratiques et administratives. La dame, je

n'en doute pas, pensait que, demeurant les trois quarts de l'année à Paris, si je voulais bien m'en donner la peine, je pourrais facilement, pour commencer, le faire nommer sous-préfet.

« J'avais donc à soutenir le feu croisé de mes deux voisines, à causer à la fois modes et administration. Pour le moment, je les laissais un peu s'escrimer tour à tour, leur ripostant de temps à autre par quelques monosyllabes élastiques et complaisants, à peu près applicables à toutes les questions, comme dans le jeu des demandes et des réponses, lorsque je fus pris d'une sorte d'éblouissement.

« Docteur, je vous l'affirme, quoique le repas durât déjà depuis une heure, ce qui, en province, vous le savez, signifie qu'il était au tiers de son cours; quoique des vins de toute sorte eussent déjà commencé à circuler, j'avais fait preuve d'une modération héroïque : je devais donc, physiquement, me trouver dans un état de calme parfait. Cependant, il me sembla qu'une vapeur, pleine de reflets brillants, venait d'envahir la salle; les lampes et les bougies s'étaient changées en étoiles; l'argenterie de ma tante rayonnait; ma fourchette elle-même, que je me disposais à porter à ma bouche, jeta un éclair.

« Quelque peu inquiet de cette fantasmagorie

inattendue, j'appuyai vivement ma serviette contre mes paupières demi-closes ; quand je la retirai, comme si un instrument d'optique fût venu se placer sur chacun de mes yeux, tout prit autour de moi des proportions follement exagérées ; mes amis les chasseurs, le médecin, le curé, M. le receveur des contributions, M. le président de la société d'horticulture, M. le maire, son adjoint, le mari de ma voisine de droite, le mari de ma voisine de gauche, me faisaient l'effet d'autant de géants, armés de fourches, occupés à engloutir des quartiers de bœuf et des pains de munition tout entiers. La fameuse coupe de Promachus n'était rien en comparaison des buires immenses dans lesquelles ils ingurgitaient d'un coup la valeur d'un quartaut de vin.

« Je fermai les yeux à plusieurs reprises, mouvement qui sembla en détacher ces affreuses besicles grossissantes. Quand je les ouvris de nouveau, ou plutôt quand je parvins à les entr'ouvrir, car ma paupière s'était étrangement alourdie, la table et les convives, les murailles, la maison, les jardins de ma tante, ma tante elle-même, tout avait disparu.

« Je me trouvai dans une plaine riante, fleurie, ne ressemblant en rien aux plaines que j'avais vues jusqu'alors dans les environs de

Paris, ou dans ceux de Blois ; là, pas de champs de seigle ou de betteraves ; rien qui sentît la culture. Un gazon épais, touffu, moussu, bariolé de fleurs étranges, couvrait la terre, et nulle part n'accusait la présence de l'homme ; pas de sentiers tracés le long de ces riches pelouses ; pas de ponts chinois jetés sur ces ruisseaux qui couraient capricieusement à travers les herbes. Où étais-je ? Je n'en savais rien et ne m'en inquiétais guère ; mais, à coup sûr, je n'étais plus en France, ni en Europe. Les oiseaux et les papillons, revêtus des plus brillantes couleurs, la forme de certaines plantes, le ciel d'un bleu foncé, intense, ce grand soleil aux flèches ardentes, tout m'annonçait l'Orient, et volontiers je me résignais à l'Orient, même à ma solitude, moins complète toutefois que vous pourriez le penser.

« Pour éviter les rayons trop directs du soleil, je m'étais abrité sous un bel arbre, au feuillage luisant, capricieusement découpé, et je causais avec lui. L'arbre me racontait les merveilles du pays dans lequel je venais d'être transporté ; je me laissais aller au charme de sa conversation, sans m'étonner le moins du monde d'avoir un arbre pour interlocuteur, quand se fit entendre une rumeur légère, que je pris d'abord pour le bruit du vent.

« — Tenez-vous sur vos gardes, me dit mon arbre ; nous aurons grande chasse aujourd'hui. »

« Et cette faible rumeur, attribuée par moi au souffle du vent, peu à peu se développant, allant *crescendo* et *rinforzando*, se changea bientôt en un vacarme épouvantable.

« De toutes les profondeurs des forêts qui servaient de ceinture à la plaine, des cris, des lamentations, des hurlements, montaient, baissaient comme une vague retentissante, se mêlant aux roulements, aux éclats, aux grincements d'un nombre infini de tambours, de trompes, de cymbales.

« Au milieu de ce tintamarre infernal, durant lequel on n'eût pas entendu Dieu tonner, le croiriez-vous, docteur, la petite voix, douce et discrète de ma voisine de droite, et de ma voisine de gauche, arrivait encore distinctement à mon oreille ; l'une me parlait des théâtres de Paris, l'autre de la préfecture de Loir-et-Cher. Je leur ripostais par ces mêmes monosyllabes insignifiants, qui ne disent rien et répondent à tout.

« Sans que ma vision s'interrompît, comme à travers un nuage sillonné par l'éclair, un instant j'entrevoyais la salle à manger de ma tante, mes amis et nos convives ; tous avaient repris leur

stature et leur physionomie accoutumée ; sinon que chacun d'eux, sans exception, avait la mâchoire inférieure armée d'une double défense de sanglier. Mes voisines me semblaient suffisamment ridicules sous cet ornement d'emprunt.

« Puis, d'un coup d'aile, le rêve me retransporta au bout du monde, dans ma plaine plantureuse et sous mon arbre jaseur.

« Ma solitude, d'abord muette, bruyante ensuite, s'était considérablement peuplée, non de chasseurs encore, mais de gibier de la grosse espèce. Des bandes de tigres, des lions, des panthères, dont les flancs battaient de peur, tout aussi bien que ceux des cerfs et des gazelles, chassés de la forêt, parcouraient la plaine dans tous les sens, cherchant sous de rares bouquets de palmiers, et même entre les hautes touffes d'herbes et de roseaux, un refuge contre cet ennemi invisible et bruyant.

« Déjà quelques-uns rôdaient autour de mon arbre ; la peur me prenait à mon tour. Une main protectrice se tendit vers moi à travers le feuillage.... Oui, docteur, une main blanche et fine, une main de femme.... Vous allez vouloir sans doute expliquer par là comment mon arbre était doué du don de la parole ; une femme s'y tenait cachée. Voilà tout le secret !... Erreur ! Pour

le rêveur, comme pour le fabuliste, les arbres, les rochers, aussi bien que les animaux, tout ne prend-il pas une voix dans la nature? Évitons, je vous prie, de raisonner à la manière des gens éveillés.... Cette femme, c'était celle-là que, dans les courses aventureuses de ma seconde vie, je retrouve partout, quand j'ai besoin d'aide ou d'un bon conseil. Ne m'en demandez pas plus, ami docteur; nos amours, ceux même de nos rêves, doivent avoir leur pudeur et leurs mystères....

« Grâce à elle, j'étais donc à l'abri de toute atteinte. Du haut de mon observatoire enverduré, je vis alors de tous les points de la forêt apparaître une véritable armée de chasseurs. Couverts de costumes étrangers, bizarres, il avaient le front empanaché d'aigrettes et de longues plumes, et tout d'abord, de loin, j'aurais pu croire à une invasion d'oiseaux merveilleux; mais à mesure qu'ils gagnaient du terrain, les oiseaux devenaient hommes; ces hommes, toujours poussant leurs clameurs, toujours faisant retentir leurs trompes de guerre, ceux-ci montés sur des chevaux, ceux-là montés sur des éléphants, tous l'arc ou l'épieu à la main, continuaient de s'avancer, rétrécissant graduellement leur cercle, dans lequel le troupeau pautelant des cerfs, des lions et

des tigres se trouva bientôt enfermé comme dans un abattoir.

« Un effroyable coup de tam-tam donne alors le signal du carnage. Par une de ces transformations subites, plus faciles encore à accomplir dans les rêves que dans les pièces de nos boulevards, je me trouve tout à coup sur un coursier fringant, l'épieu à la main, vêtu comme les autres, de riches étoffes, et le front couvert d'un turban colossal garni de plumes d'autruche. Honteux de cette lutte qui faisait de nous moins des chasseurs que des bouchers, j'ordonne.... car je ne sais comment j'étais devenu le chef de ces hordes asiatiques; j'ordonne que nos rangs s'ouvrent pour livrer à notre terrible gibier un passage vers les montagnes; la foule des bêtes féroces s'élance de ce côté; nos chasseurs les y suivent.

Pendant tout un jour, sans trêve ni repos, nous continuons notre poursuite, franchissant des espaces sans fin, au bout desquels s'ouvrent des horizons sans limites; nous traversons, au galop précipité de nos chevaux, des solitudes de sables, des jungles, des forêts de boababs et de bambous; nous chassons dans les profondeurs des noires vallées, sur la cime neigeuse des montagnes bleues, dans les nuages, même un peu

au-dessus. Notre route interminable était parsemée des dépouilles des tigres et des lions. Quand nous n'eûmes plus rien à tuer, nous nous arrêtâmes près de petites sources, tellement remplies d'herbes, que nous les prîmes pour des cressonnières. Ce n'était rien moins que les sources du Gange.

« Nous avions planté nos tentes tout auprès ; pendant la nuit, ces sources avaient si bien débordé, qu'à l'heure du réveil, à notre tour, nous étions prisonniers, prisonniers des flots grondants qui nous entouraient de toutes parts. Accompagné de quelques amis dévoués, au nombre desquels était le mari de ma voisine de droite, le conseiller de préfecture (je vous demande ce qu'était venu faire sur le Gange ce conseiller de la préfecture de Loir-et-Cher ?), je me jetai dans un bateau flottant à l'aventure ; une multitude de monstres aquatiques nous y livrèrent un assaut furieux : mon conseiller de préfecture fut coupé en deux par un énorme caïman....

« Enfin, que vous dirai-je ? docteur. Après un long temps d'épreuves et de combats, après avoir parcouru une partie de la Perse et des Indes, je me retrouvai chez ma tante, à sa table, dont je n'avais pas bougé, et continuant toujours, monosyllabiquement, ma conversation avec mes deux

voisines. Encore une fois, c'est là le point sur lequel j'appélle essentiellement votre attention. J'ai parlé des rêves, mais peut-on appeler rêves ces visions qui n'attendent pas notre sommeil pour nous surprendre ? Non, je ne dormais pas, puisque de temps à autre, même en causant avec mon arbre, j'inspectais du regard nos convives, alignés autour de la table : puisque la féerie m'arrivait sans que mes yeux fussent complétement fermés ; puisque je continuais d'entendre le babil de ma voisine de droite comme celui de ma voisine de gauche ; puisque je leur répondais, puisque, tandis qu'emporté par mon cheval je m'acharnais après les tigres et les panthères ou que, monté sur ma barque, ballotté par les flots torrentueux, j'avais affaire à tous les hippopotames, à tous les crocodiles du Gange, des mots tels que ceux-ci arrivaient à mon oreille : « — Monsieur, si le ministre savait ce que vaut mon mari ! — Monsieur, que joue-t-on au Gymnase ?... »

« Un dernier mot, docteur. Combien pensez-vous que ma vision, dans tous ses développements si nombreux, si compliqués, ait mis de temps à se produire ? J'ai été à même d'en calculer, à une minute près, la durée. Ma voisine de droite, celle de l'administration préfectorale de

Loir-et-Cher, au moment où je faisais mon début dans ce pays des mirages, entamait la dissection d'un cou de poulet, dont elle paraissait très-friande ; quand je recouvrai complétement mes esprits, arrivant de la Chine, de l'Inde et du Japon, elle n'avait point terminé encore sa besogne anatomique. En vérité, qu'est-ce que la prétendue rapidité des chemins de fer et même de la télégraphie électrique comparée à celle des rêves ? Maintenant, ami docteur, à vous la parole ; il faut que vous me trouviez une cause, un nom à cet état complexe, étrange s'il en fut, et sur lequel maintenant vous êtes suffisamment renseigné. »

Mon cher Hippocrate se recueillit quelques instants, puis :

« De vos deux chasses, la seconde, me dit-il, n'a été qu'un ressouvenir halluciné de la première ; les panthères et les tigres y ont remplacé les sangliers et les marcassins ; les bois et les clairières de Chambord sont devenus des jungles et des forêts de bambous, où se sont fait entendre les cris de vos rabatteurs, accompagnés du bruit de tous les instruments fantastiques exécutant d'eux-mêmes un affreux concert dans votre tête, sous l'influence de l'excitation nerveuse. Votre arbre jaseur, à coup sûr, c'était ce même bou-

leau avec lequel vous aviez déjà causé devant le petit sentier aux broussailles. Vous le voyez, j'ai bien écouté et bien retenu le détail de votre double Odyssée de chasseur. Quant à la main blanche qui perça le feuillage, je n'ose me prononcer.... vous avez semblé en faire l'objet d'un culte mystique ; mais je soupçonne fort qu'en ce moment, devant vous, sur la table, la main d'une de vos voisines, celle de gauche ou celle de droite....

— Docteur, vous blasphémez!

— Soit!... Enfin, il n'est pas jusqu'à la petite mare fétide et noire, qui, sous votre coup de baguette, ne soit devenue les sources sacrées du Gange. Beaucoup trop d'honneur pour elle, en vérité, ainsi que pour ses grenouilles et ses têtards, transformés par la même occasion en hippopotames et en crocodiles. Maintenant, abordons le côté sérieux de la question.

« Une longue fatigue, comme il arrive toujours, appelait en vous le sommeil; d'autre part, une excitation cérébrale vous maintenait en état de veille; de là, deux mouvements, deux efforts opposés, qui ont fini par se confondre. Et que sait-on? Peut-être les lumières, l'argenterie, les cristaux de Mme votre tante y furent-ils pour quelque chose. Vous avez entendu parler des

effets de l'*hypnotisme?* Il suffit parfois de fixer ses yeux sur un objet brillant pour provoquer une sorte de catalepsie, participant par ses effets à ceux produits par l'inhalation des anesthésiques....

— Ah! docteur!... grâce! pas trop de grands mots! D'ailleurs, je vous ramène au point principal : j'entendais, je répondais même par à peu près à mes deux voisines.

— Justement!... pendant la catalepsie, certains sens, certains organes sont loin d'avoir complétement abdiqué. Lisez l'ouvrage de mon docte confrère le docteur Puel. Je me résume donc : votre seconde chasse, votre féerie à grand spectacle, est ce que nous appelons un *rêve vigil*, ou mieux une hallucination hypnagogique.

— *Miserere meî*, docteur! voilà un *hypnagogique* capable de tuer son homme!

— Après tout, rêve vigil explique suffisamment la chose. Dans cet état, vous ne dormiez pas, mais vous subissiez une influence engourdissante, presque asphyxiante, ayant pour cause l'engorgement des petits vaisseaux sanguins de l'encéphale. Prenons-y garde, cher ami, il y a là un signe menaçant de cardite. Peut-être une bonne saignée vous serait-elle nécessaire? »

Je partis d'un grand éclat de rire. « Vous êtes

distrait, mon savant ami.... Vingt ans se sont écoulés depuis ma double chasse; j'aime à penser que la cardite n'est plus à craindre?

— C'est juste!

Et il rit d'aussi bon cœur que moi. « Allons, allons, reprit-il gaiement, je commence à croire qu'un verre d'eau suffira à la cure; il faut bien que je vous ordonne quelque chose : pas de consultation sans ordonnance.

— Ordonnez-moi de vous emmener dîner quelque part, cher docteur. »

OXFORD

LES HALLUCINATIONS DU DOCTEUR.

UN TERRAIN MOUVANT. — LA BERLUE-DANAÉ.

D'après l'indication du docteur lui-même, nous avions été occuper un cabinet particulier dans un petit restaurant de second ordre, mais de premier choix ; les médecins s'y connaissent, et de ce côté du moins, on peut se fier à leur expérience comme à leurs observations consciencieuses.

Le dîner, où le champagne frappé avait tenu lieu des autres vins (c'était encore une ordonnance du docteur), touchait à son dénoûment ; nous commencions à causer les coudes sur la table, lorsque celui-ci en revint de lui-même à notre entretien précédent sur les songes et les visions. Sachant que je tenais un journal de mes rêves, il me demanda si je les avais classés par

ordre : ce dont je me serais bien gardé, grand Dieu !

Il me parla d'abord des *rêves lucides* (*clara somnia*) pendant lesquels l'esprit jouit de toute sa puissance de déduction et même d'invention.

On a vu des poëtes faire des vers et des mathématiciens résoudre des problèmes pendant ces sortes de rêves qu'on a nommés aussi *psychiques*, l'âme y jouissant de sa pleine liberté pendant le sommeil complet des sens. Dans un ordre contraire, il y a les rêves *hypéresthésiques*, où les sens dominent seuls et avec excès, comme déchaînés en l'absence de la maîtresse du logis.

« Dans la grande classe des hypéresthésiques, nous distinguons d'abord, me dit-il, les *symptomatiques*, dont le caractère est moins la fougue que la persistance. Hippocrate, et Gallien après lui, les avait déjà signalés comme pouvant fournir un excellent diagnostic dans les maladies; de là leur nom de *symptomatiques*. Ces rêves, pour nous renseigner, procèdent par la loi des contraires. Si, pendant votre sommeil, cher ami, vous assistez fréquemment à de bons repas, si vous rêvez trois jours de suite cuisine, bombance, victuailles, tenez-vous pour averti, votre régime alimentaire habituel est insuffisant,

ou l'un de vos organes digestifs ne remplit qu'imparfaitement ses fonctions. Dieu merci, je pense que ni vous ni moi ne rêverons de festins pantagruéliques cette nuit.... A votre santé.... et à la mienne! Et il me tendit son verre.

— Vos rêves symptomatiques, docteur, ressemblent tout à fait au mirage qui, au milieu des déserts de sable, présente des eaux et des ombrages aux malheureux exténués par la soif et la chaleur.

— Ne confondons pas, cher ami, le mirage ne se manifeste que devant des yeux ouverts; il est une hallucination, non un rêve, et avant d'arriver aux hallucinations, laissez-moi reprendre ma théorie des songes. A la suite des symptomatiques, viennent les *symplégadiques;* ce sont les rêves désordonnés, où les sens et l'imagination s'entrechoquent, où plusieurs drames se mélangent en un seul, rêves compliqués, monstrueux, sans queue ni tête, dont le cauchemar fait partie de droit. Mais vous avez raison, au diable tous ces grands mots, auxquels les Grecs eux-mêmes, qui les ont fournis, ne comprendraient goutte! Ce qui ressort évidemment pour moi de mes observations, reprit-il, c'est que, dans le songe, l'homme se dédouble; le corps et l'âme peuvent s'isoler l'un de l'autre, ou

se rejoindre dans des conditions toutes différentes de l'état normal.

— Bravo! docteur, m'écriai-je, vous voilà arrivé à reconnaître mon système de LA SECONDE VIE!

— Si c'est un système, répondit-il en souriant, il pourrait bien, comme ma théorie, n'avoir pas le sens commun; mais va pour la seconde vie, et même pour la troisième, à laquelle je suis bien loin de renoncer, quoique membre de l'Académie de médecine! »

Le cher docteur huma à petits coups le vin que je venais de lui verser, sembla s'abstraire dans ses réflexions quelques instants, et, avec un nouveau sourire :

« Puisque nous voilà revenus sur ce terrain, en échange de vos *deux chasses*, je vais vous conter deux petits accidents fantastiques de ma jeunesse, qui, je le crois, avec quelques développements, pourraient fournir deux chapitres curieux à votre journal. C'est à vous de reconnaître votre bien et de le classer comme bon vous semblera. »

Et sur-le-champ il entama le chapitre Ier.

« Le voyageur le plus audacieux, me dit-il, n'a jamais traversé une route plus hardie, plus étrange, plus mouvante et plus émouvante que

celle qu'il m'est arrivé de parcourir un jour; oui, un jour je me suis frayé un passage au-dessus d'une foule humaine, entassée, compacte, qui me tenait lieu de parquet; véritable mosaïque de têtes vivantes, grimaçantes, convulsionnées, roulant des yeux terribles et vociférant à qui mieux mieux. Sur un semblable chemin, le plus habile équilibriste n'aurait pu faire dix pas sans trébucher; car le long des têtes se dressaient, s'agitaient des bras crispés, roidis, des bras terminés par des poings fermés, et assez semblables dans leur mouvement de va-et-vient aux tentacules des gastéropodes ou plutôt aux membres multiples dont sont armés les poulpes hideux. Si, comme poëte, vous préférez les comparaisons mythologiques, supposez mille à douze cents têtes de Méduse avec leurs crinières de serpents.

« Malgré ces têtes, ces bras, ces yeux, ces cris, ces poings qui tous me menaçaient à la fois, poursuivit mon savant ami, je continuai de marcher, et debout! Mes pieds s'enfonçaient dans les chevelures touffues, glissaient sur la courbe des fronts, se cramponnaient aux saillies anguleuses des épaules, et, chose étrange, moi, dont la nature ne participe en rien de celle du lion, je ne ressentis pas un instant la crainte d'un dan-

ger, pas même celle du mal dont je pouvais être cause. Dites, cela ne ressemble-t-il pas tout à fait à un rêve?

— N'en était-ce point un?

— Non; tout était réel dans le contact de mes pieds avec ces têtes et ces épaules, et, sans trop m'en inquiéter, je marchais là comme sur un terrain raboteux et quelque peu crevassé, voilà tout.

— Qui donc, docteur, vous inspirait tant d'audace?

— La peur, mon ami, la peur, qui parfois enfante les héros. Je m'étais lancé à travers cette route scabreuse, sans autre préoccupation que celle de fuir, de fuir non pas même un péril, mais une simple émotion.

« J'étais alors élève en médecine; toute smes études marchaient de front, et vaillamment, j'ose le dire; la seule science opératoire trouvait en moi plus qu'un rebelle, un révolté. Vingt fois, cent fois, je m'étais efforcé vainement d'assister à quelque opération un peu importante. Cependant ma pusillanimité menaçait de ruiner mon avenir.

« Un matin, je suivais la visite à l'hôpital de la Charité, lorsque notre illustre professeur nous annonça pour le lendemain une opération de la

taille sur le numéro 17, *avec un nouvel appareil*. Le numéro 17 était un petit homme, à la physionomie farouche et dure. Cette physionomie-là ne m'inspirait rien d'attendrissant, et, par sa déplaisance même, elle me convenait.

« Dès le petit jour j'étais levé, bien résolu de ne pas faiblir cette fois, d'assister à l'opération non-seulement de façon à bien voir, mais à ne pouvoir déserter mon poste. J'étais en train de me tenir parole.

« L'amphithéâtre de la Charité présentait la forme d'un immense entonnoir, garni de gradins du haut en bas de son pourtour. Je descendis au fond de l'entonnoir. Quand je me trouvai face à face avec la table de l'opérateur, que j'y touchai presque, je m'assis sur l'étroite banquette, vers laquelle, du bas en haut, convergeaient nécessairement tous les gradins de l'enceinte, bientôt garnis de nombreux étudiants, vu l'annonce du nouvel appareil.

« Pas une place ne resta vacante; les derniers arrivés se virent forcés de se faire la courte échelle pour occuper, faute de mieux, les chambranles des fenêtres; les portes étaient obstruées d'un triple rang de spectateurs, comme l'entrée de l'orchestre de nos théâtres aux jours de grande représentation. Et moi, littéralement en-

foncé, submergé dans le bas-fond de l'entonnoir, comme Caïn dans le dernier cercle de l'enfer dantesque, je m'apprêtai, la sueur au front, à commencer enfin mon cours de souffrances humaines.

« Une petite porte s'ouvrit en face de moi. Précédé des internes de l'hôpital, comme un consul de ses licteurs, le professeur fit son entrée au bruit des applaudissements. Il dit quelques mots sur l'opération, sur le nouvel appareil, montra les instruments, avec une notice claire et rapide sur chacun ; puis, deux infirmiers amenèrent le malheureux n° 17, enveloppé de ce triste paletot gris, l'uniforme de l'endroit. A sa vue j'eus un tressaillement, mais sans perdre courage. Cependant cette physionomie, qui la veille encore ne m'inspirait qu'un sentiment antipathique, s'était ennoblie comme à l'approche du martyre. Tandis qu'on le dépouillait de son unique vêtement, le pauvre homme promena sur nous tous un regard empreint d'une si douloureuse résignation, qu'il me sembla que le couteau préparé pour lui venait de s'enfoncer dans ma poitrine. On l'étendit alors sur un mince matelas, on rapprocha ses poignets de ses pieds, on les maintint liés par de solides ligatures....

« Je n'en vis pas plus. J'avais déjà commencé

ma terrible ascension à travers les gradins; une violente secousse nerveuse venait tout à la fois d'ébranler en moi les organes de l'intelligence et de donner une force incroyable à ceux de la locomotion. Un mouvement aveugle me poussait en avant, quel que fût l'obstacle; j'aurais ainsi abordé une batterie de canons; je ne voyais plus clair; je croyais traverser un terrain fantasmagorique, qu'un enchanteur avait parsemé devant mes pas de têtes grimaçantes et de bras contorsionnés.

« Ainsi j'accomplis cette terrible escalade, ainsi je parcourus intrépidement cette route mouvante semée d'écueils et surtout de coups de poing, car lorsque, au grand air, dans la rue, je repris mes sens, j'étais meurtri. Le lendemain, mes jambes et mon corps étaient noirs de contusions.

« Tel est, cher ami, le récit exact de mon odyssée à travers le grand amphithéâtre de l'hôpital de la Charité, à Paris. Pour vous éclairer plus amplement sur les causes provocantes de cette manière insolite de voyager, lisez les *Recherches sur les hallucinations* par Szafkowski, et surtout les ouvrages du savant Alfred Maury....

— Cher docteur, je préfère entendre votre chapitre second.

— A la bonne heure! dit-il, encore un verre

de champagne pour nous faire oublier l'amphithéâtre de la Charité, et le pauvre n° 17. »

Après un moment de silence :

« Cette fois, il ne s'agit plus d'une scène d'hôpital ; c'est à mon tour de vous transporter dans un pays de féerie, au milieu de tableaux voluptueux, et même un tantinet libertins, ce qui peut vous paraître étrange de la part d'un grave praticien tel que moi ; mais ne sommes-nous pas dans un cabinet particulier? la dame du comptoir n'en saura rien ; au surplus, je serai bref dans mes descriptions pour ne pas mettre à une trop longue épreuve votre pudicité et la mienne. »

Ce début du second chapitre me fit tendre l'oreille. Le docteur vida son verre, le remplit lui-même de nouveau, comme par distraction, et, le tenant élevé à la hauteur de l'œil :

« Pour vous, comme pour moi, il est dit que cette journée sera tout entière consacrée à des souvenirs de jeunesse, reprit-il. Ma jeunesse, quand je l'évoque, elle me semble arriver en ligne directe de Villemomble, près Paris, où mon père avait une maison de compagne. J'étais donc à Villemomble, et j'herborisais dans les jolis bois qui l'entourent et se relient à ceux du Raincy, lorsque, au milieu de mon herborisation, tout à coup l'air sembla se tamiser devant moi en glo-

bules absolument pareils à ceux qui montent du fond de ce verre, sinon qu'au lieu de monter, ils descendaient; ils descendaient comme une pluie fine et grenue de petites perles d'un jaune transparent. Cette teinte jaunâtre s'accrut graduellement en éclat, en vivacité; bientôt, ravivés encore aux chauds rayons d'un soleil d'été, remplissant l'atmosphère du bois, les globules se mirent à vibrer, à tourbillonner pêle-mêle comme des myriades de moucherons, et s'évanouirent dans un flamboiement général, à la suite duquel leur éclat doré alla s'attacher à tous les objets, vivants ou inanimés, qui m'environnaient. Autour de moi, la nature semblait n'être plus qu'orfévrerie; l'or brillait sur le feuillage des buissons et des taillis, comme sur l'herbe et les cailloux des chemins ; toutes les fleurs étaient des renoncules; les oiseaux avaient des yeux d'or, des plumes d'or; les mouches et les insectes se transformaient en pépites volantes; les mines de la Californie et de l'Australie, on l'eût pu croire, venaient d'elles-mêmes de monter au-dessus du sol : c'était un Eldorado complet.

« A quelques pas s'élevait un arbre immense, rutilant ainsi que les autres arbres, mais se distinguant entre tous par des gousses gigantesques, dont la plupart pendaient jusqu'à terre. Je m'ap-

prochai, j'en ouvris une, et, sur le parchemin satiné de la gousse, à ma profonde surprise, je trouvai, séparées l'une de l'autre par une légère cloison, gracieusement repliées sur elles-mêmes, et rangées par étages comme des haricots dans leur cosse, oui, je trouvai.... je vous donne en cent à le deviner!... des femmes, cher ami, de jeunes femmes charmantes!

— Quoi! des femmes en cosses? m'écriai-je.

— Et des blondes, bien entendu, des blondes plus que blondes, puisque l'or pur composait la matière même de leurs cheveux. Ainsi se passaient les choses dans le pays où je venais d'être subitement transporté; les femmes y poussaient sur des arbres, sur des arbres de la famille des légumineuses, vous le devinez; du reste, pas besoin n'était de se donner la peine de les écosser. Ahuri, confondu, comme je reculais, presque effrayé à la vue de cette merveilleuse découverte, toutes les gousses penchées sur le sol s'ouvrirent spontanément d'elles-mêmes, par déhiscence, comme nous disons nous autres botanistes : les jolis fruits de l'arbre enchanté, se détachant de leur enveloppe, lancés de droite et de gauche, bondirent en retombant, comme les graines de la balsamine alors que leur capsule éclate; une armée de nymphes forestières m'en-

vironnait, toutes dans un costume que les habitudes mythologiques et la chaleur grande pouvaient seules autoriser. Se tenant par la main, les unes formèrent des groupes dignes de la statuaire antique, vrais tableaux vivants auxquels les encadrements d'or ne manquaient pas; les autres exécutèrent devant moi des danses, des passes chorégraphiques que le premier maître des ballets de l'Opéra n'eût pas désavouées. Jamais je ne m'étais trouvé à fête semblable.... Mais assez de ces détails.

— Pourquoi donc, docteur? pourquoi donc? Au surplus, cette fois, vous ne le nierez pas, c'est bien d'un rêve qu'il s'agit ici?

— D'un rêve? non, mais d'un empoisonnement. »

Je fis un soubresaut sur ma chaise :

« Un empoisonnement? Plaît-il?... Comment? en plein bois, lorsque vous ne songiez qu'à herboriser?

— Justement. Mais revenons un peu sur nos pas. A l'instar de nos romanciers habiles et de nos procureurs impériaux dans leurs réquisitoires, j'ai d'abord établi le fait pour tenir votre curiosité en éveil, quitte à expliquer la cause après coup. Or, la cause de l'événement principal, et même unique de mon chapitre second, pour la

trouver, il faut retourner à mon chapitre premier, comme vous allez voir.... Mais buvons! Le conteur aussi bien que l'orateur a droit au verre d'eau sucrée, que le champagne peut, après tout, remplacer, et même avec un certain avantage. »

Le garçon de service venait d'apporter une troisième bouteille; je remplis le verre du docteur, qui poursuivit :

« Depuis ma fameuse affaire avec le n° 17 à l'amphithéâtre de la Charité, je m'étais beaucoup préoccupé d'hallucinations, et, mes études médicales terminées, je choisis pour sujet de ma thèse l'hallucination essentiellement provoquée par l'ingestion de certains végétaux. Le premier j'en ai signalé la marche logique, thérapeutique et philosophique.... Écoutez bien. La substance narcotique agit d'abord sur les sens, qui réagissent ensuite sur l'imagination; celle-ci, violemment surexcitée, rend à la machine physique l'ébranlement qu'elle en a reçu; c'est un choc en retour.... un choc en retour, vous comprenez; alors s'établit entre les deux une sorte d'entente, d'harmonie, d'équilibre; l'ordre dans le désordre même. Les yeux hallucinés voient en dehors, et à l'état plastique, ce qui n'existe que dans notre esprit et à l'état de rêves; de là les visions, les apparitions, gracieuses ou terribles, ces trompe-

l'œil qui vous abusent.... Mais c'est ma thèse que je repasse là devant vous, cher ami, quand je voulais seulement vous dire.... Que voulais-je donc vous dire? reprit-il en posant son verre sur la table, après l'avoir vidé d'un coup et en le remplissant de nouveau, toujours par distraction.

« Ah! j'y suis!... Eh bien, très-cher, non content de faire de l'observation et de la théorie, j'ai expérimenté sur moi-même; j'ai goûté à l'opium, au stramonium, à la mandragore, au haschisch; j'ai subi l'action de toutes ces puissances anesthésiques, fées mystérieuses, qui tour à tour ouvrent les portes de paradis inconnus ou d'enfers épouvantables....

« Quand je fus sur le point de soutenir mes doctrines devant mes juges de la Faculté, en fait de narcotiques, il ne me restait plus qu'à faire la connaissance intime de la jusquiame, cette plante farouche, aux feuilles poilues, aux fleurs jaunâtres, veinées de pourpre, et trop calomniée peut-être selon moi, car si elle fait payer un peu cher les fêtes qu'elle donne, elle les donne splendides, complètes du moins.

« La jusquiame, cette jusquiame non encore expérimentée par moi, je l'avais justement rencontrée dans le petit bois de Villemomble; par

amour de l'art, j'avais mordillé ses feuilles, sa tige, ses racines, avec précaution toutefois! Je savais à quelle empoisonneuse j'avais affaire.... Un quart d'heure après, j'étais en proie à la berlue.... à la *berlue-Danaé!*... C'est le nom que lui a donné le fameux Boissier Sauvageot.... ou Sauvage.... Puis, à la suite de ma vision des femmes légumineuses, je fus pris d'une violente céphalalgie... Cette diablesse de céphalalgie, je crois que je l'ai encore. »

Le docteur porta la main à sa tête et chercha la bouteille déjà aux trois quarts épuisée; mais je l'avais fait disparaître. Évidemment, le champagne frappé n'était pas pour lui aussi inoffensif qu'il l'avait prétendu.

Il n'en continua pas moins son récit, en l'entremêlant de réflexions un peu vagues.

« Comme je regagnais Villemomble, mes gracieuses houris, tout à coup changées en vieilles sorcières couvertes de clinquant et de paillon, m'accompagnèrent jusqu'à l'entrée du village, en vociférant contre moi des injures et des blasphèmes.

« Arrivé devant la maison de mon père, j'eus peine à la reconnaître, tant de la base au faîte elle était magnifiquement dorée. A l'intérieur, tout reluisait sous l'or, mobilier et personnel;

la cuisinière avait un tablier d'or; le domestique était galonné d'or sur toutes les coutures de sa veste; mon père lui-même, au lieu de sa belle barbe grise, avait une longue barbe d'or; qui me rappelait je ne sais quelle enseigne d'un marchand de soies à Paris; on me coucha dans des draps d'or, après m'avoir fait prendre un bain de pied d'or liquide à quarante degrés.

« Enfin, continua le cher docteur, dont la langue s'épaississait de plus en plus, heureusement j'ai la tête solide.... je m'ordonnai deux grains de limonade.... non.... deux grains d'émétique dans une pinte de limonade; » puis, s'interrompant : « Pourquoi avez-vous deux têtes? me dit-il.... Le lendemain, je ne voyais plus que jaune.... jaune foncé; le surlendemain, jaune clair, la couleur du champagne.... Tiens! où est donc la bouteille?

— Docteur, nous avons assez bu.

— Vous avez peut-être raison; et après avoir regardé piteusement son verre vide, se tournant vers moi : Défiez-vous du vin de Champagne, cher ami; c'est aussi un hallucinateur! »

Et mon savant docteur ne tarda pas à s'endormir.

INSECTES ET FLEURS.

J'aime à voir dans le ciel les nuages voler,
Et, sous une brise légère,
La cime des forêts doucement s'ébranler,
Les blés en tourbillons se heurter et rouler
Comme des escadrons de guerre;

J'aime à voir sous mes pieds, j'aime à voir dans ma main
Ces fleurs qui croissent sans culture,
Et, fier de ma conquête, à surprendre en chemin,
Sous leur robe d'émail, d'albâtre ou de carmin,
Quelques secrets de la nature;

Surtout j'aime à rêver, à marcher, à m'asseoir
Dans leur brillante colonie;
A contempler des nuits le magique encensoir,
Ce blanc lychnis, qui n'a de parfums que le soir,
Triste symbole du génie;

J'aime sur l'églantier ces insectes dorés,
Guerriers tout armés, dont les races
Habitent d'une fleur les remparts diaprés,
Agitant au soleil et leurs dards azurés
Et le bronze de leurs cuirasses;

J'aime à les voir, groupés sur leur soyeux parquet,
De retour après leurs maraudes,
Scintiller dans la rose où se tient leur banquet;
Tel on voit dans un bal scintiller un bouquet
Et de saphirs et d'émeraudes.

Comme un matin pour eux est toute une saison,
La troupe se hâte, butine,
Se soumettant au sort, changeant de garnison
Quand le temps destructeur a semé le gazon
Des débris de leur églantine.

Qu'importe! N'ont-ils pas des palais à choisir?
A midi, sur les eaux s'étale
La fleur du nénuphar, ouverte au doux loisir;
Là, chacun d'eux vivra, comme un puissant visir,
Dans une pompe orientale;

Là, modérant les feux d'un ciel éblouissant,
Sous la nacre de la corolle,
Murmure à petit bruit quelque flot caressant,
Azuré, lumineux, qui glisse, en les berçant
Dans leur odorante gondole;

De leurs rames de gaze, en leur vol amoureux,
Là, de bleuâtres demoiselles,
Battant l'air au profit des visirs bienheureux,
Éventails animés, se balancent sur eux
Avec leurs frémissantes ailes.

Énivrés à demi dans leur palais mouvant,
Couchés sur de molles hermines,
Inondés de parfums, je les ai vus souvent,
Las de jeux et d'amour, dormir en s'abreuvant
Dans les flots d'or des étamines.

Mais le sort est changeant. Parfois, un beau matin,
Le carabe, aux guerres furtives,
Fond sur le nénuphar, avide de butin,
Transforme en champ de mort la salle du festin,
Et fait son repas des convives.

Car chacun, ici-bas, a sa part de malheurs ;
Jouir, c'est courir aux défaites ;
Le bonheur a son terme, et le cri des douleurs
Comme dans les cités retentit dans les fleurs ;
La mort est de toutes les fêtes.

LE LOGIS DE LISE.

Lise M.... avait autrefois joué un rôle important parmi les nombreuses et pures amours de ma première jeunesse. Depuis vingt ans elle avait quitté Paris, et je n'avais plus entendu parler d'elle.

Un soir, sortant de faire un dîner assez copieux à la campagne, près de Brunoy, je me promenais le long de la petite rivière d'Yères, pour respirer l'air et le frais, lorsque, à ma grande surprise, je la rencontrai et la reconnus aussitôt, malgré la longue absence.

Elle n'était presque pas changée ; toujours jolie, quoiqu'un peu plus frêle, un peu plus pâle encore qu'autrefois. Cependant, craignant d'être abusé par une ressemblance de Ménechme, je la suivis une minute ou deux, examinant son profil, sa marche, son encolure, et d'autant certain

de ne point errer dans mon inspection que la lune éclairait pleinement le paysage.

Chose étrange! Lise, jadis si recherchée dans sa mise, avait renoncé aux futilités de la mode. Son costume écourté, aplati, sans ampleur, paraissait calqué sur celui qu'elle portait le jour de notre dernière entrevue; mais cette singularité même me confirmait son identité.

Je la nommai, elle se retourna, me sourit, plus de la bouche que du regard, et reprit sa marche.

« Lise, êtes-vous donc si pressée de me quitter? » lui dis-je.

Elle ne me répondit qu'en doublant son pas. Je hâtai le mien, résolu de tirer parti de la rencontre, pour savoir ce qu'elle était devenue depuis si longtemps.

« Vous êtes mariée, sans doute? » lui demandai-je.

Elle fit un signe de tête négatif, en continuant de marcher droit devant elle.

« Et que faites-vous aujourd'hui? vous occupez-vous encore de broderie et de couture? »

Nouveau signe négatif.

« Vous habitez ce pays? »

Cette fois, réponse affirmative, mais toujours rien que par un hochement de tête.

« Ainsi, votre logis habituel est à Brunoy?... Et où demeurez-vous, Lise? »

Elle leva le bras et me montra une colline élevée à notre droite.

Quittant alors les bords de l'Yères, elle se dirigea de ce côté.

Quoique à notre dialogue Lise n'eût encore pris part que du geste, je pensai pouvoir l'accompagner jusque chez elle; ne semblait-elle pas m'y avoir encouragé en m'indiquant la route?

Le terrain devenait montueux, difficile; Lise n'en marchait que plus vite, et j'avais peine à la suivre. La lune s'étant voilée d'un gros nuage, je voyais difficilement à me conduire. Enfin, nous entrâmes dans un vaste enclos où les chemins n'étaient guère moins rudes que ceux de la montée. En traversant une sombre avenue d'arbres verts, de crainte de trébucher, j'essayai à diverses reprises de lui prendre la main, sans doute rien que pour l'inviter à me servir de guide; chaque fois sa main échappa à l'étreinte de la mienne.

Une pluie fine commença à tomber; peut-être en avait-elle eu la prévision en précipitant ainsi sa marche. Je ne me rebutai pas. Devant cette pluie menaçante, elle serait bien contrainte à m'offrir un abri. Devenue mon hôtesse, me fai-

sant les honneurs de son logis, son mutisme cesserait forcément, et je saurais d'elle ce que j'en voulais savoir.

Puis, peut-être la curiosité ne me poussait-elle pas seule dans cette aventure. Pourquoi n'en conviendrais-je point franchement? Des idées d'autrefois me revenaient au cœur. Nos amours de l'adolescence sont presque toujours restées à l'état d'esquisses, d'ébauches à peine entamées; sans grand crime, ne pouvais-je songer à les reprendre là où je les avais laissées, et à les parfaire?... Lise était si jeune il y a vingt ans!

Mais à mesure que nous approchions de son logis, les difficultés de la route augmentaient d'autant. De tous côtés de petits sentiers s'entrecroisaient, et je me heurtais à des buttes de terre qui semblaient barrer le chemin en lignes parallèles.

Quant à Lise, parfaitement au courant de la topographie du lieu, devenue plus active, plus légère, presque aérienne, on eût dit qu'elle ne touchait point le sol.

Parvenue sur la hauteur, dans un endroit découvert, elle s'arrêta. Cependant je n'apercevais nulle trace d'habitation.

« Voici mon logis, me dit Lise, dont la langue

se délia tout à coup; c'est ici que j'habite depuis quinze ans. »

Et devant elle une large pierre se souleva.

J'étais dans un cimetière.

Épouvanté, je pris ma course comme si je craignais que Lise, à son tour, ne se mît à ma poursuite; la porte de l'enclos funèbre était solidement verrouillée. Par quel moyen avais-je donc pu y pénétrer? Pour en sortir, j'eus recours à l'escalade; je passai par-dessus le mur....

Quand je rentrai à Soulins-lez-Brunoy, où j'avais dîné, où je devais séjourner quelque temps, après avoir ri de mon air de l'autre monde, et de mes habits maculés aux coudes et aux genoux, on me présenta une carte; on m'attendait avec impatience pour faire un troisième au whist; on jouait *un mort*.

A ce mot, je frissonnai; je racontai ma rencontre avec Lise, et comment je l'avais reconduite jusqu'à son logis. On rit de plus belle.

La maîtresse de la maison, une femme charmante, très-fine observatrice, me dit avoir remarqué, pendant le dessert, que, distrait par une vive causerie, j'en avais usé avec un certain vin rancio comme on en use d'ordinaire avec les petits vins de pays; donc j'avais eu une vision,

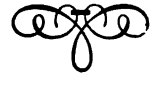
une *ébriolation;* le rancio n'en fait jamais d'autres.

Je ne me rendis pas sur-le-champ; je portais encore aux coudes et aux genoux la trace de mon escalade du cimetière; je les montrai comme preuves; on me soutint que j'étais tombé et que je n'avais pas le sens commun.

Tout le monde était d'accord sur ce dernier point; je finis par me ranger à l'avis de tout le monde.

Le lendemain, cependant, de grand matin, j'allai visiter le cimetière, dont le suisse de l'église ma facilita l'entrée. Le cimetière était placé sur une colline, et j'y reconnus l'avenue des arbres verts, une allée de grands thuyas. Bien plus, j'y retrouvai la tombe de Lise, non recouverte d'une grande pierre, il est vrai, mais soigneusement entretenue et parée des fleurs de la saison, grâce à sa sœur, qui habitait encore le pays.

L'épitaphe du modeste tumulus m'apprit que Lise M.... reposait là depuis quinze ans.



LE CHANT DU ROSSIGNOL.

Le rossignol chantait.

Trois philosophes, très-capables, à les en croire, d'interpréter le langage des oiseaux, l'écoutaient en silence et notaient scrupuleusement chacune de ses modulations.

Ces trois philosophes étaient Dupont de Nemours, Martin Luther et moi.

Quand le rossignol eut fini de chanter, chacun donna le texte de sa traduction.

Selon Dupont de Nemours, une autorité dans la matière, mais qui alors était vieux et souffrant, l'oiseau venait d'entonner un *Requiem*, en répétant sur tous les tons : « Frères, il faut mourir. »

Martin Luther, lui, avait déjà eu maille à partir avec un rossignol à l'époque du concile de Bâle; il affirma que celui-ci n'avait chanté

que de petites gaudrioles impies et obscènes. Il se signa à diverses reprises, et ensuite il exorcisa le chanteur comme n'étant autre que le diable en personne.

Quant à moi, à travers ses roucoulements et ses fredons, je l'avais très-distinctement entendu déclarer qu'il était seul le roi de l'harmonie, et qu'Auber et Rossini ne lui allaient pas à la cheville.

Il ne faut pas toujours se fier aux traducteurs, moins encore aux interprètes.

UNE PETITE MAIN.

« Non, jeune homme, rien ne se perd ; pas un grain de poussière, fût-il soulevé jusque dans les nuages, ou englouti dans l'océan, qui ne doive reparaître à son heure ; pas un rayon de soleil n'a passé sans laisser trace ; sa traînée lumineuse s'est effacée, mais le brin d'herbe qu'il a ranimé, l'œuf de papillon qu'il a fait éclore, le flot qu'il a tiédi, l'ont conservé en l'absorbant. Le chant même de l'oiseau ne résonne pas, fût-ce la nuit, sans exercer son influence sur quelques-uns des êtres de la création. A plus forte raison les choses doivent se passer ainsi dans l'ordre moral. Pas une parole, croyez-le, n'a été dite qui n'ait laissé un écho ; nos pensées, celles même que nous avons retenues en nous, et que la mémoire ne nous rappelle plus, nous les croyons mortes à jamais ; elles ne sont qu'en léthargie, entassées les unes

près des autres, les unes sur les autres, profondément enfouies sous les couches inférieures de notre cerveau comme un amas de vaines reliques, comme un détritus glacé, inerte; puis, un jour, après bien des années de silence et d'oubli, il suffit d'un son dans l'air, du parfum d'une fleur, du choc de notre regard contre l'objet le plus insignifiant, pour ressusciter l'une d'elles au fond de ses catacombes. Celle-ci, une fois en mouvement, en éveille d'autres, qu'elle tire à sa suite. C'est toute une série de notre existence passée qui renaît, qui se ravive, et souvent nous harcèle au point de faire taire nos préoccupations présentes, de renverser nos projets du moment, d'annihiler nos résolutions les plus grandes. Que faut-il pour cela? Je le répète, la moindre chose, un mot en l'air, un charbonnage sur un mur, une ligne dans un livre, un rêve!... »

Mon jeune homme bondit sur sa chaise, se leva, et fixant sur moi un regard plein d'anxiété :

« Vous savez donc mon histoire? me dit-il.

— Moi?... je philosophais à l'aventure....

— Cependant, un charbonnage, un livre, un rêve!... un coup d'œil jeté sur l'objet le plus insignifiant renversant nos projets et nos résolutions les plus graves. Oh! vous savez!...

— Mon ami, lui dis-je, en fait de choses

graves, ce que je sais sur votre compte, c'est que, il y a deux mois à peine, vous avez quitté Paris pour aller à Bordeaux épouser certaine belle dame, riche, jolie, charmante, titrée même, Mme la baronne de N...; ce que je sais, c'est que, avant de partir, vous avez bien voulu me consulter sur votre choix, que j'ai approuvé; d'abord vous me paraissiez fort épris et toute objection de ma part devenait complétement inutile. Aujourd'hui, je vous l'avouerai, en vous revoyant après ces deux mois d'absence, pendant lesquels je n'ai pas reçu même le billet de faire-part obligé, j'ai été quelque peu surpris de vous entendre ne me parler que des événements politiques, de la pluie et du beau temps, ou me poser d'abstraites questions philosophiques, dans lesquelles Mme de N.... ne pouvait guère intervenir. De quoi s'agit-il donc?

— Hélas! cher monsieur, il s'agit d'une autre que Mme de N....

— Quoi! un nouvel amour, subit, foudroyant!

— Non, un amour oublié, un amour en léthargie, laissé pour mort; mais veuillez m'écouter; je vous dois la confession sincère de mes erreurs, de mes lâchetés, auxquelles vous donnerez peut-être un nom plus sévère encore, et vous allez comprendre comment j'ai pu croire en vous

écoutant n'avoir plus rien à vous révéler. N'avez-vous pas dit, cher monsieur : *Rien ne se perd!* »

Alors, il me conta son histoire; cette histoire m'a semblé digne de figurer dans ce livre des rêveurs et des visionnaires.

« J'allais donc épouser la baronne, reprit mon jeune homme; je n'étais parti pour Bordeaux qu'à cette intention; je croyais l'aimer; je l'aimais peut-être. Quoi qu'il en soit, le lendemain nous devions signer le contrat.

« Comme je me promenais sous les Quinconces, survint une forte averse. Je me réfugiai dans un cabinet de lecture. Le temps s'était refroidi; l'averse du moment, le contrat du lendemain, m'avaient mis du gris dans la cervelle. Je demandai à la dame du comptoir quelque chose de gai, de distrayant, un volume de Charles Monselet, ce charmant esprit, ce savoir si fin, qui se cache sous un éclat de rire. — Pardon de ces détails, cher monsieur, mais ils sont nécessaires. — La dame m'apporta, en son lieu et place, un volume de Sterne, un autre Gaulois, d'outre-mer. « En voilà un, me dit-elle, qu'on dit être « aussi plaisant que possible; je recommanderai « même à monsieur de ne pas rire trop haut, à « cause des autres lecteurs que cela pourrait « troubler. »

« C'était le *Tristram Shandy*. Quoique je le connusse de longue date, je me gardai bien d'un refus. J'ouvris le volume au hasard, et, dès ce moment, il se fit un sourd remue-ménage dans ma tête.

« Ce même volume, il me semblait l'avoir déjà tenu entre mes mains. Je possédais dans ma bibliothèque les œuvres de Sterne, devenues incomplètes; *Tristram*, l'ancien compagnon de mes courses, de mes promenades, à coup sûr, devait être un des manquants. Où l'avais-je perdu, oublié? je n'en savais rien. D'ailleurs, tous les volumes d'une même édition se ressemblent. Comment penser que, de Paris, mon *Tristram* avait été se fixer à Bordeaux, dans un cabinet de lecture de la place des Quinconces?

« J'éloignai cette idée. J'avais besoin de me distraire; cependant, à mesure que je feuilletais ce livre si gai, si humouristique, mon front s'obscurcissait, ma poitrine se gonflait. C'est que ce n'était point sur le texte que mes yeux se fixaient le plus attentivement; c'était sur la marge, où, çà et là, se montraient quelques lignes brisées, hachées, tantôt au crayon, tantôt à la plume, moins des caractères que des jambages désordonnés, jetés à l'aventure.

« Pourquoi ces lignes incorrectes, fantasques,

attiraient-elles alors toute mon attention, et me faisaient-elles monter à la tête mille pensées d'autrefois? C'est qu'elles devaient avoir été tracées par un enfant; et sur cette marge maculée il me semblait voir la petite main qui avait tenu la plume ou le crayon. Ne le trouvez-vous pas comme moi, cher monsieur, l'ingénuité de la forme, la grâce attendrissante, n'existent nulle part autant que dans la main d'un enfant?... Cette main, cette petite main, je la voyais, et mon cœur se serrait de plus en plus.

« Je repris l'inspection du livre, à partir du commencement, car, je vous l'ai dit, j'avais ouvert le volume au hasard, par le milieu. Sur la page formant l'avant-titre, je trouvai ces mots écrits : « *Ce livre appartient à M. Henri de* « *B....* » Je reconnus facilement l'écriture de Thérèse.... Thérèse, monsieur, une jeune ouvrière, mes premières amours d'étudiant.... Ce volume, que je tenais entre les mains, il m'avait donc appartenu, et c'est chez Thérèse que je l'avais laissé, le jour même où je la quittais avec la résolution égoïste, lâche, cruelle, de ne plus la revoir, ni elle ni son enfant; toutes deux, elles entravaient ma carrière et s'opposaient à ce que je pusse faire plus tard un mariage honorable.

Tous les gens honnêtes de mon entourage étaient d'accord sur ce point.

« Ainsi, mes pressentiments, mon instinct de père ne m'avaient pas trompé; ces lignes bizarres, saccadées, ce griffonnage, ils avaient été tracés de la main de ma fille! Sans doute, en inscrivant mon nom en tête du volume, la pauvre Thérèse avait voulu consacrer mon souvenir aux yeux de l'enfant, et elle, l'enfant, qui sait? confiante et crédule comme on l'est à son âge, elle avait cru m'écrire, et sur les marges de ce livre qui m'avait appartenu, elle me disait : « Reviens, re-« viens consoler ma mère! »

« Devant ces idées de tendresse, de pitié, de remords qui m'envahissaient, j'oubliai où je me trouvais, et de quelles gens j'étais entouré; je me mis à éclater en sanglots.

« La maîtresse de l'établissement pouvait s'y tromper; elle s'y trompa, et de sa voix discrète :

« — Monsieur, me dit-elle en me frappant lé-« gèrement sur l'épaule, je vous avais prié de ne « pas rire si haut. »

« Mais je tournai vers elle mes yeux tout en larmes, et elle put juger de l'effet produit sur moi par les joyeuses aventures de Tristram Shandy et de l'honnête caporal Trim.

« Je l'attirai à part. J'appris d'elle que ce livre

et quelques autres étaient devenus sa propriété à la suite d'une saisie opérée six mois auparavant chez une jeune ouvrière. Cette ouvrière, réduite au plus triste dénûment, pour n'avoir pu payer son terme, avait été chassée de l'affreux galetas qu'elle occupait à un sixième étage.

« Il me sembla que toutes les malédictions du ciel venaient de fondre sur ma tête.

« Toutefois, je ne veux pas, monsieur, vous paraître meilleur que je ne suis. J'étais alors trop engagé envers la baronne pour songer à la rupture de notre mariage. Ne devions-nous pas signer notre contrat dès le lendemain? Mais j'étais bien résolu à sauver de la misère la mère et l'enfant.

« Je commençai mes recherches sur-le-champ; je les continuai pendant plusieurs heures, inquiet, haletant, tourmenté d'idées sinistres; et, le long de mon chemin, il me semblait voir une petite main se tendre vers les passants, implorant une aumône. Cette petite main, je la reconnaissais; c'était bien la même qui m'était apparue sur les marges du livre.

« La nuit vint; mes recherches avaient été vaines.

« Je ne m'en présentai pas moins, le soir, chez Mme de N.... Pouvais-je faire autrement?

Elle me gronda d'abord, mais avec une grâce exquise, de mon peu d'assiduité. Toute une journée passée loin d'elle, à Bordeaux, où je ne connaissais personne; où je n'étais venu que pour elle!... Qu'avais-je fait de mon temps? Il fallut trouver une raison; j'en trouvai une:... mauvaise; elle s'en contenta; elle fut charmante avec moi, plus charmante que jamais, et elle-même fixa notre mariage au mardi de la semaine suivante.

« Je la quittai, ne songeant plus guère qu'au bonheur de posséder bientôt une telle femme.

« Notez, monsieur, que je n'aimais plus Thérèse, que je m'étais séparé d'elle alors que sa fille.... notre fille.... était encore confiée aux soins d'une nourrice; cette enfant, à peine l'avais-je vue. Savais-je si elle existait? La dame des Quinconces ne m'avait parlé que d'une pauvre ouvrière, voilà tout. Puis, je songeais à la baronne, à mon amour, aux convenances, à l'opinion du monde; et devant cet amas de choses si respectables, mes lâchetés me reprenaient. Je ferais rechercher Thérèse, je fournirais à ses besoins; mais, à la veille de me marier, j'avais bien autre chose à faire que de courir après une ancienne maîtresse!

« Rentré chez moi, telles étaient les honnêtes

résolutions que je débattais, tout en me promenant de long en large dans ma chambre d'auberge. En ce moment, que je tournasse dans un sens ou dans un autre, mes yeux se portaient forcément vers certain petit objet placé sur ma commode, à peu près, le seul meuble de ma chambre qui m'appartînt en propre.

« C'était un serre-papier, don précieux et symbolique que, quelques jours auparavant, j'avais reçu de Mme de N...; sa main, sa main finement modelée par un mouleur habile, et ajustée sur une mince tablette de marbre.

« Chose étrange (et que je ne voulus d'abord attribuer qu'aux fatigues de ma journée, qui troublaient mon regard), à chaque mouvement de conversion opéré sur moi-même, cette main, ce simulacre de main, semblait peu à peu s'amoindrir, se resserrer dans toutes ses parties, dans ses linéaments les plus déliés. Ce ne fut bientôt que la main d'un enfant. Toujours la même!... celle que j'avais vue se tendre vers les passants dans la rue; celle qui s'était posée en premier sur la marge du livre.... la petite main!

« Je me crus fou, ou du moins enfiévré; mais je luttai contre l'obsession. J'appelai à mon aide le souvenir de Mme de N...; je fermai les yeux;

puis, enfin, rendu de lassitude et d'émotions, je m'endormis.

« Alors, à la vision succéda le rêve. Quel rêve, monsieur!

« Je m'étais enfui de ma chambre, non sans efforts, car j'avais senti, le long de ma route, quelque chose, une force quelconque, me faire opposition, lutter contre mon vouloir, me retenir, me tirer en arrière.... Puis, je me trouvai, je ne sais comment, dans une des îles sablonneuses de la Garonne, que le flux de la mer venait de rendre inabordable. Je m'en réjouis; j'étais en sûreté; le calme allait me revenir; rien ne pouvait plus troubler ma solitude, protégée par la marée montante. Cependant, ce même tiraillement qui avait essayé d'empêcher ma fuite, se fit sentir encore.

« C'était la petite main, qui, détachée de sa tablette, s'était suspendue à une des basques de mon habit, et tirait à elle....

« Sous l'impression de l'épouvante, croyant conjurer un sortilége, je la saisis, je l'arrachai de sa place!... Mais il me sembla que c'était mon cœur que je venais d'arracher de ma poitrine.

« Elle était tombée à terre, dans un trou creusé au centre de l'île. Après l'avoir pieusement comblé de sable, devant ce trou je m'agenouillai

Ah! ne m'accusez pas, monsieur, d'attacher une importance ridicule à des divagations de l'esprit; mais ce rêve, même après avoir cessé, devait avoir pour moi de graves conséquences.

— Je ne méprise pas les rêves autant que vous semblez le croire, lui répondis-je; continuez, mon jeune ami. »

Il reprit :

« Pendant quelques instants, je me sentis soulagé, soit par la prière, soit par la disparition de cet objet étrange. Affaissé sur moi-même, je m'étais assis sur le sol, et maintenant, par un retour à ma nature vivement impressionnable, je fixais mon œil humide sur cette légère excavation que je venais de combler, sur ce tombeau de la chère petite main!

« Tout à coup, je vois le sable remuer, et la petite main reparaître. Épouvanté, je fais un mouvement de recul; elle agite ses doigts, mais sans bouger de place, comme si déjà elle avait pris racine dans le sol.

« Miracle nouveau! A l'extrémité de ses doigts, l'ongle s'élargit comme une sorte de manchette cornée, et de chacune de ces cinq manchettes sort une autre petite main, dont chaque doigt devient la tige d'une petite main nouvelle; et toutes, s'allongeant en grappes, se multiplient,

se reproduisent cinq par cinq, de minute en minute, de seconde en seconde. Bientôt la terre est couverte de ces innombrables petites mains qui, entées les unes au bout des autres, élargissant leur cercle, rampant, furetant à travers les hautes herbes et les buissons, me cherchent, me poursuivent.... Et moi, moi, sans avoir la force de me lever, reculant toujours, je me trouve enfin acculé au rivage, entre toutes ces petites mains, qui me saisissent, et la marée montante, qui menace de m'engloutir.

« Non, non! ma fille n'était pas morte! Elle m'appelait à elle par toutes les évocations, par toutes les voix de ma veille et de mon sommeil!

« Quand je me réveillai, une sueur froide m'inondait des pieds à la tête. Je n'osai dormir de la nuit dans la crainte de retomber dans un rêve semblable.

« A peine fut-il jour, je me remis à la recherche de Thérèse. Cette fois, comme si la petite main me guidait, j'allai droit chez l'huissier qui avait opéré la saisie. Thérèse, employée dans une fabrique, habitait un village à quelques lieues de Bordeaux. Sur-le-champ, je lui fis passer, sans me nommer, bien entendu, tout l'argent dont je pus disposer.

« A deux heures, j'étais chez la baronne.

« Sans autre préambule, je lui racontai ma liaison d'étudiant avec une pauvre ouvrière de Paris. L'histoire sembla l'amuser, car elle en rit beaucoup. D'elle-même cependant, j'aime à lui rendre cette justice, elle m'engagea à faire quelque chose pour cette malheureuse, à lui venir en aide; mais lorsque je lui avouai que mon intention, mon intention formelle, inébranlable, était de céder à Thérèse et à sa fille la moitié de ma fortune, elle ne rit plus, et me signifia qu'elle n'était pas femme à se contenter de mes restes d'amour.

« Qu'ai-je encore à vous apprendre?... Je revis Thérèse. En l'abordant, je lui présentai le volume de Tristram Shandy : « Quand la Providence veille, lui dis-je, rien ne se perd, pas plus les volumes égarés que les souvenirs d'une première tendresse. »

« Aujourd'hui, cher monsieur, je suis marié, et, non sans hésitation, je venais vous en faire part. Je suis heureux; ma fille est une charmante enfant, et la petite main, cause pour moi de tant de violentes émotions, je puis, du matin au soir, la couvrir de mes baisers. »

UNE NUIT SOUS BOIS.

Voici le soir,
Viens nous asseoir
Près de la grève;
On est heureux
Alors qu'à deux
  On rêve.

Rêvons, rêvons,
Et poursuivons
Les doux fantômes
Qui de ces bois
Peuplent parfois
  Les dômes.

Quand, loin du bruit,
L'épaisse nuit
Nous enveloppe,
Notre âme alors,
Libre du mors,
  Galope.

A l'occident,
Naguère ardent,
Le ciel est sombre;
Lac et forêt,
Tout disparaît
Sous l'ombre.

Un point brillant
Et vacillant
Au nord s'allume;
Son feu subtil
Percera-t-il
La brume?

Vois, près de lui,
Plusieurs ont lui,
L'ombre s'éclaire;
C'est un signal
Que ce fanal
Polaire!

Au front des cieux
De divins yeux
S'ouvrent et brillent;
D'autres encor,
Aux longs cils d'or,
Scintillent;

Sous leurs rayons,
Des visions,
Des formes blanches,
Dans le vallon,
Glissent le long
Des branches;

Puis, à travers
Les arbres verts,
Se déchiquète,
Au dernier plan,
La lune, blanc
  Squelette.

On croit la voir
Faisant mouvoir
Des bras énormes,
Ses jets d'argent
Se prolongeant
  Difformes.

Mais que, plus tard,
Notre regard
Change de place,
Jeté dehors,
Le spectre alors
  S'efface;

Puis, en son lieu,
Dans le ciel bleu,
La lune ronde
S'épanouit
Et réjouit
  Le monde!

Deux grands yeux bruns,
Sans cils aucuns,
Gai simulacre,
Bientôt viendront
Trouer son front
  De nacre;

Son teint pâlot,
Son air fallot,
Ou taciturne,
Rend sans pareil
Ce blanc soleil
  Nocturne.

Astre touchant,
Plus d'un méchant
Au cœur d'argile
Te compare au
Fils Deburau,
  Le gille.

Tristes railleurs,
Froids rimailleurs,
Troupe profane,
Triomphez!... non!
Dis-leur ton nom,
  Diane!

Au firmament
Tout est vraiment
Grandeur, mystère!
Mais il nous sied
De mettre pied
  Sur terre.

Rêvons, rêvons
Et poursuivons
Les doux fantômes
Qui de ces bois
Peuplent parfois
  Les dômes.

Chut!... tout se tait,
Rien n'apparaît;
Prêtons l'oreille....
Dans son sillon,
Le roi Grillon
  S'éveille;

Il pousse un cri;
Chaque cri-cri
Fait sa gambade,
Pour butiner,
Prêt à sonner
  L'aubade.

L'appel strident
Se répandant
De gerbe en gerbe,
Que de doux sons,
Que de chansons
  Sous l'herbe!

Dans l'air aussi,
Je vois d'ici
Mille escarmouches;
Tout s'est peuplé
Du monde ailé
  Des mouches.

Par escadrons,
Les moucherons
Entrent en danse;
La cigale a
Bien marqué la
  Cadence;

Et les cousins,
En bons voisins,
Au bal silvestre
Ont trompetté
Et complété
L'orchestre.

Taupins, grillons
Et papillons,
La troupe frêle,
Virevoustant,
Ou voletant,
Se mêle;

Mais, comme essais,
Quand je dressais
Dans mes pandectes
Procès-verbal
De ce grand bal
D'insectes,

Soudain, le vent,
En s'élevant,
Ferme la porte,
Et les sauteurs,
Et les flûteurs
Emporte!

Il a semblé
Avoir soufflé
Sur chaque étoile;
Au ciel, d'un bout
A l'autre, tout
Se voile.

Un craquement
Tord sourdement
La branche aride;
Sous un ressac
Le petit lac
  Se ride.

L'arbre frémit,
L'oiseau gémit
Dans sa demeure;
Près de l'flot,
Est-ce le flot
Qui pleure?

Ne crois-tu pas
Ouïr, là-bas,
Des tourterelles
Se becquetant
En agitant
  Leurs ailes?

Le lac, les bois,
Mêlent leurs voix;
L'heure est touchante;
Le rossignol
Suspend son vol,
  Et chante!

Chant, joie, amour,
Ont eu leur tour...
La nuit s'achève;
Qu'on est heureux
Alors qu'à deux
  On rêve!

LA COUPE DES LARMES.

J'étais passé de ce monde dans l'autre, un peu tard peut-être....

Quand je me présentai devant le souverain juge, il tenait à la main une coupe d'un métal brillant, dont il semblait interroger le contenu.

Quoiqu'on m'eût nommé à lui, à peine s'il avait tourné la tête de mon côté, et seulement pour me faire signe de m'asseoir et d'attendre.

Préoccupé seulement de sa coupe, il paraissait oublier que j'étais là, palpitant, plein d'angoisses. L'accueil que je recevais était froid et peu rassurant, on le comprendra.

D'après mes idées préconçues, une fois devant l'arbitre suprême, une sorte de débat judiciaire devait s'engager entre mon bon et mon mauvais ange, tendant à faire ressortir le mérite ou l'in-

dignité des actes de ma vie terrestre, et ma conscience interrogée me disait que mon bon ange aurait eu d'excellentes choses à dire en ma faveur.

Mais rien.... rien ! Le temps s'écoulait lourdement en m'écrasant de son poids; le silence qui se faisait autour de moi ressemblait à une menace; la préoccupation du juge, toujours fixée vers le même objet, rendait mes pensées douloureuses à ce point que, n'y pouvant plus tenir, je me levai, et dût l'arrêt se ressentir de mon audace en la châtiant et me foudroyer du coup, j'osai le provoquer.

« Tu penses que je t'oublie, et c'est de toi, de toi seul que je m'occupe, » me dit mon juge d'une voix si douce et si paterne que mes irritations se fondirent tout à coup en attendrissement; « tu te plains de quelques moments d'attente; cette attente, je la jugeais devoir t'être favorable. »

Il plongea de nouveau son regard au fond de la coupe, et je le vis hocher la tête d'un air peu satisfait.

« Je comprends votre longanimité, Seigneur, m'écriai-je; vous voulez que les prières dites pour le salut de mon âme aient eu le temps de monter de la terre au ciel; elles seront ferventes,

je l'espère ; nombreuses, j'en suis certain. J'ai pris mes précautions à cet égard.

— Moyen souvent impuissant, et qui ne peut suffire seul à désarmer ma justice, » murmura-t-il.

Je m'enhardis alors à énumérer quelques actions méritoires, capables, j'en jugeais ainsi, de faire pencher la balance du bon côté.

« Témoignages équivoques ! répondit le juge, sans me laisser aller au bout de ma kyrielle ; la vanité, la honte de soi-même, l'opinion du monde poussent parfois au bien jusqu'aux méchants ; mais cette coupe que voici m'en dira plus sur ton compte que tu ne pourrais m'en dire toi-même. Elle contient les larmes versées pour toi depuis ta sortie du monde, non les larmes officielles, ostensibles, répandues à grand renfort de cris pour désarmer la malveillance, mais les véritables larmes de regret tombées à ton souvenir dans le recueillement et la solitude.... Jusqu'à présent elles sont rares, ajouta-t-il ; à peine quelques larmes d'enfants.... Mais il y en a de tardives, et nous serons patient, comme toujours. Si d'ici à un an ce vase se remplit.... alors !... »

Je regardai la coupe. Elle était de petite dimension, oui, de dimension très-petite ; j'avais laissé derrière moi une famille nombreuse, des amis.

des serviteurs, des obligés.... et cependant, je tressaillis!

« O ma mère! m'écriai-je, si tu habitais encore le monde des vivants, la coupe déborderait déjà! »

PSYLLA, LA MANGEUSE D'OR.

Une petite couleuvre, aux couleurs ternes, à demi effacées, s'était introduite chez moi pour se chauffer à mon feu, je suppose, car la bise soufflait dehors, et le givre obscurcissait les vitres de la croisée.

En France, on se méfie généralement de toutes les sortes de serpents, aussi bien des couleuvres inoffensives que des vipères à la piqûre mortelle. Peut-être cette méfiance est-elle de la sagesse ; mais j'avais autrefois parcouru l'Orient, et je m'y étais imbu de cette idée que le serpent porte bonheur à la maison.

De plus, en Sardaigne, j'avais vu les dames de Cagliari élever avec soin et tendresse la gracieuse petite couleuvre à collier, leur jouet favori, leur ornement principal, et qui, pourrait-on dire, fait partie à la fois de leur famille et de leur écrin.

Il me semblait que ma nouvelle venue, en dépit de son air chétif et misérable, devait appartenir à cette même espèce.

Je lui accordai donc l'hospitalité, la laissant librement se choisir un gîte où bon lui plairait. De temps à autre, à l'époque des grands froids, elle revenait se chauffer à mon foyer. Sa robe, plus terne que jamais, se détachait par plaques, par lambeaux; elle m'inspirait comme un sentiment de répugnance; mais ma pitié plaidait pour elle.

Au retour du printemps, par une belle matinée de soleil, je la revis. Elle avait fait peau neuve. Quelle métamorphose! Son corps souple scintillait sous un merveilleux réseau d'ocre et de pourpre rosé. Ma pensionnaire était charmante ainsi. Flattée sans doute de l'attention doucement étonnée que je lui accordais, pour me mettre à même d'apprécier son savoir-faire, elle commença par dérouler lentement ses anneaux, où la lumière du jour se réflétait dans les petites facettes prismatiques de ses écailles, et, avec un mouvement mesuré et plein de grâce, elle gagna le seuil du jardin, tournant la tête par instants pour voir si je la suivais.

En effet, je l'y avais suivie. Alors elle s'enroula comme un volubilis autour du tronc d'un arbris-

seau, atteignit ses plus hautes branches, s'y suspendit, s'y balança; puis, se laissant glisser le long de l'arbre, et avec une rapidité telle que je tressaillis dans la crainte qu'elle ne se meurtrît dans sa chute, elle gagna rapidement un petit bassin de pierre, où elle se mit à nager, la tête hors de l'eau, en tenant son cou replié à la manière des cygnes.

Le lendemain, nous étions amis; je lui avais déjà trouvé un nom : *Psylla.*

Les jours suivants, averti par un sifflement léger, je l'apercevais, tantôt sortant d'un des rayons de ma bibliothèque, tantôt d'une des feuillures de mon parquet. Le temps se montrait-il favorable, nous allions ensemble au jardin, où elle recommençait ses exercices accoutumés de balançoire et de natation; sinon, je remplaçais pour elle le frêne à fleur où elle aimait à se percher; devenue familière, c'est après moi qu'elle s'enroulait, m'enlaçant le cou dans un de ses replis, et laissant ses extrémités pendre sur ma poitrine.

Oh! c'était bien la couleuvre à collier! mais jamais à Cagliari, où j'en avais tant observé, une seule ne m'avait paru aussi richement empourprée et rutilante. Son contact me causait une impression que je ne savais définir, et si, redres-

sant sa jolie tête à la hauteur de mon visage, elle me regardait avec ses petits yeux noirs éclairés d'une étincelle, je me sentais sous un charme étrange, fascinateur, qui semblait s'attaquer à ma raison même.

Bien des choses encore m'étonnaient en elle. Depuis plusieurs mois déjà nous habitions un même logement, et je ne pouvais deviner dans quel coin de la maison elle se retirait la nuit; j'ignorais aussi comment et de quoi elle se nourrissait. En vain je lui présentais les fruits les plus savoureux, les friandises les plus imprégnées de miel ou de sucre : à peine les effleurait-elle de sa petite langue fourchue, semblant n'y toucher que par complaisance et pour répondre à mes bonnes intentions à son égard.

Communément les reptiles (du moins je l'avais entendu raconter) font leur régal du lait de génisse. Je mis à la disposition de Psylla une jatte du lait le plus pur, qui ne lui inspira qu'un profond sentiment de répulsion. Le hasard me fit bientôt découvrir qu'elle ne ressentait pas la même répugnance pour tous les liquides.

Je recevais quelques amis à déjeuner; comme je leur portais un toast avec un excellent vin rouge d'Alicante, Psylla, qui à leur entrée s'était réfugiée sous une tapisserie, sortit tout à coup

de sa cachette, s'élança vers moi par un mouvement brusque et rapide, s'enroula autour de mon bras encore tendu, et but dans mon verre avec avidité.

Une bien autre surprise m'attendait.

Un matin, j'ouvris le tiroir secret où, par prévoyance et depuis longtemps, j'avais déposé certain rouleau d'or. Dans le tiroir, je ne trouvai pas mon or; j'y trouvai ma couleuvre à collier, à moitié engourdie par le sommeil.

Au mouvement que j'imprimai au meuble, elle se réveilla, poussa un sifflement aigu et s'enfuit par le bas-fond du secrétaire, où un trou communiquait à une excavation de la muraille.

Maintenant je savais par quelle route elle était parvenue à s'introduire dans le tiroir, mais j'ignorais comment mon or en était parti.

Je crus à un vol domestique; j'observai, je me tins aux aguets; bientôt j'acquis la certitude que Psylla mangeait de l'or, faisait de l'or sa nourriture.

Une tradition me revint à la mémoire. En certains pays, dit-on, les serpents sont habiles à découvrir des trésors; les découvrent-ils donc seulement à leur bénéfice?

N'étant pas assez riche pour laisser ma pen-

sionnaire persévérer dans un tel régime, je résolus de me séparer d'elle. Mais le moyen? L'habitude de la voir chaque jour avait déjà jeté ses racines jusque dans le fond de mon cœur. Je m'obstinai néanmoins à la sevrer de toute nourriture de ce genre, espérant que d'elle-même elle en viendrait à une alimentation plus convenable. Espoir vingt fois déçu! décidément les fruits et le laitage lui étaient antipathiques. De jour en jour je voyais ses belles couleurs s'effacer; Psylla redevenait languissante et chétive, comme à cette époque de misère où elle s'était introduite dans mon logis; elle n'avait plus même la force de se dresser vers moi pour reprendre sa place accoutumée. Peu à peu ma rigueur se détendit. Mon vin d'Alicante, elle en put boire à discrétion, et, sous son influence révivifiante, ses nuances pourprées reparurent, mais ses belles plaques en losange, d'un jaune si brillant, décolorées, flétries, se creusaient en s'ulcérant. Je ne pus voir Psylla dépérir ainsi sous mes yeux. Ce qui me restait d'or y passa : ce fut l'affaire de quelques semaines.

Je vendis ensuite mes meubles les moins utiles, mes livres les plus rares; j'empruntai. L'abîme une fois comblé se rouvrait de nouveau. En épuisant mes forces dans un travail incessant, je n'au-

rais suffi à la tâche ni assez vite ni avec des résultats assez importants ; je me fis joueur, joueur déterminé.

Ma maison devint un tripot. Je n'y vivais plus qu'au milieu de compagnons également brûlés par la soif du gain. Les uns avaient à satisfaire aux exigences d'un luxe menteur; les autres à retremper dans des émotions violentes leur cœur engourdi par l'abus des plaisirs; moi, j'avais à contenter les appétits de Psylla, de Psylla pour laquelle il me semblait ne ressentir maintenant que de l'indifférence et même de la haine. Mais ne me tenait-elle pas rivé sous son regard magnétique?

Après quelques chances heureuses, le jeu me devint contraire; il acheva d'épuiser mes dernières ressources. Pendant un mois, pas une pièce d'or ne brilla sous mon regard; je ne jouais plus que sur parole.... L'or, il fallait bien qu'elle s'en passât, dût-elle en mourir; que m'importait!...

Cependant Psylla ne dépérissait point; chaque jour semblait même ajouter à son éclat et à sa beauté.

Je ne tardai pas à m'apercevoir que mes compagnons de jeu subvenaient en secret à son avidité. Je me sentis humilié, je me sentis jaloux,

et mon amitié pour elle se raviva au contact des passions mauvaises.

Pour elle j'endurai la honte, pour elle je me battis.

Un ami rare, un ami vrai, avait essayé de m'éclairer sur ma position : je lui répliquai par un démenti ; il réitéra son dire : je lui crachai à la figure. Nous ne nous revîmes plus qu'une épée à la main. Dans la rencontre, seul je fus blessé, Dieu merci !

Couché sur mon grabat, le bras enveloppé d'un bandage, je m'étais assoupi. Au bout d'une heure, en m'éveillant, je sentis d'âpres frissons me parcourir le corps ; une sueur glacée ruisselait de mon front. Je tournai péniblement mon regard à demi éteint du côté de ma blessure. Le bandage en était soulevé ; une petite tête ovale, oblongue, aplatie, glissée dessous, aspirait le sang qui en découlait.... Je fis un effort pour me redresser et retombai haletant sur mon lit. Et je vis Psylla se retirer lentement, alourdie qu'elle était par tout le sang qu'elle venait de boire.

Ce que je vis encore, ce que je remarquai surtout, c'est qu'elle était alors plus belle que jamais. Ses plaques de pourpre clair avaient passé au rouge écarlate et donnaient à son corps gracieux de merveilleux reflets.

Le sang et l'or étaient-ils donc indispensables pour l'épanouissement de sa beauté complète?

Lâche, je m'évertuais, le croira-t-on? à donner un sens favorable à cet attentat infâme, abominable: Malgré le trouble de mes esprits, je me rappelais ce conte des anciens qui attribuait aux serpents la science innée de la médecine : à Epidaure, dans le temple d'Esculape, l'oracle était rendu par un serpent. Aujourd'hui encore un serpent n'est-il pas l'emblème de l'art de guérir?

Psylla, peut-être, venait de me sauver la vie.

Devais-je songer à me venger d'elle, à la chasser de chez moi?

Il me semblait qu'en s'éloignant elle emporterait mon bonheur avec elle.... Mon bonheur! où était-il? La misère m'écrasait, et par sa faute; le repos, l'étude, l'amitié, avaient déserté mon logis, et par sa faute! Tout en moi aurait dû se révolter contre elle, en me parlant de ruine, d'abaissement, de dégradation....

Eh bien, rien n'y faisait : j'étais aveuglé, j'étais fou, ou j'allais le devenir, lorsqu'un matin Lalagé entra chez moi et mit le pied sur la tête de ma mangeuse d'or, de ma buveuse de sang.

Aujourd'hui, je me le demande, mes aventures avec la couleuvre à collier ne sont-elles vraiment qu'un rêve?

LA CHINE A PARIS.

En approchant de Paris, quel ne fut pas mon étonnement ! De tous côtés s'élevaient des minarets et de grosses tours en porcelaine. A la barrière était assis, les pieds sur les bâtons de sa chaise, ses mains emboîtant ses genoux, un gros homme à longues moustaches, complétement chauve, à l'exception d'une tresse de cheveux qui lui partait du milieu de la tête pour retomber sur ses reins. Il fumait une courte pipe, et brandillait la tête en souriant.

Comme il avait pour tout uniforme un cafetan sale, une robe de soie éraillée, des babouches jaunes, et pour toute arme un sabre de bois passé dans sa ceinture, je le pris d'abord pour un reste du dernier carnaval, pour un magot sorti de chez Babin, et qui n'avait pu encore rentrer en possession de son costume

officiel. Il occupait le milieu de la porte et, vu sa corpulence, était un obstacle pour ma rentrée en ville; j'essayai de me glisser à sa droite; il détacha une main de son genou, étendit le bras, et me ferma ainsi le passage; j'essayai de la même tentative vers la gauche, il étendit l'autre bras. Croyant n'avoir affaire qu'à un ivrogne, je reculai de quelques pas, j'enfonçai mon chapeau sur ma tête, bien décidé à triompher de sa résistance. Mon magot alors se redressa subitement, en écartant ses deux bras à la fois.

Il avait six pieds de haut, et ses membres musculeux se trouvaient en parfait rapport de proportionnalité avec son coffre énorme.

Quoiqu'il continuât de brandiller la tête et de sourire agréablement, ceci me donna à réfléchir.

Je m'étais éloigné, jetant un regard investigateur autour de moi. Toujours souriant, il me rappela par un geste plein d'une bonhomie apparente :

« Que cherchez-vous? me dit-il.

— Drôle, lui répondis-je un peu témérairement, je cherche un douanier, un sergent de ville, un représentant quelconque de l'autorité, qui te mette à la raison et me permette enfin de rentrer chez moi, à Paris, dont je ne suis absent que depuis trop longtemps! »

Il ouvrit de grands.... ou plutôt de gros yeux, et me déclara qu'il était à la fois gardien de cette porte, douanier, sergent de ville, et qu'il représentait personnellement l'Empereur.

Comme preuve, il tira son sabre de bois, qu'il brandit par trois fois au-dessus de sa tête. Je lui dois rendre cette justice, il ne m'en frappa point; il ne voulait que me donner un témoignage démonstratif de sa dignité. J'approuverais assez que tous les officiers de police ne fussent pas autrement armés de pied en cap.

Après s'être réinstallé sur son siége, il m'interpella de nouveau :

« Ainsi donc, mon bon ami, nous sommes de Paris?

— Né natif, lui répondis-je.

— Et nous y avons fixé notre demeure?

— Sauf durant les six mois que je viens de passer en voyage, je ne l'ai jamais quitté. »

Le sourire béat, naturellement stéréotypé sur sa figure, prit alors des proportions de plus en plus accentuées; une joyeuse convulsion mit également en branle sa tête, son corps et ses membres avec des balancements de droite à gauche, de gauche à droite, d'avant en arrière, d'arrière en avant, enfin de vraies évolutions de poussah.

Quand il se fut un peu calmé, il frappa dans

ses mains. A ce signal, des estafiers étaient accourus.

« Conduisez cet homme chez le juge, leur dit-il ; il prétend être Parisien, et ne parle pas même le chinois. »

Et son rire automatique le reprit.

Ne comprenant rien à l'aventure, ne pouvant deviner le sens d'une pareille accusation, je restais interdit.

Les estafiers me saluèrent avec beaucoup de politesse, et, après m'avoir préalablement mis les menottes, se disposèrent à me conduire devant le juge.

Les barrières venaient de s'ouvrir à deux battants devant moi.

Lorsque, précédemment, j'avais quitté Paris, on était déjà en train de modifier grandement sa physionomie ; ses ruelles devenaient de larges et interminables avenues plantées d'arbres ; ses carrefours, des jardins ; ses masures, des palais ; cependant, à la vue des nouveaux changements qui s'y étaient faits, je ne poussai qu'un seul cri d'étonnement, mais ce cri dura depuis la barrière jusqu'à l'hôtel du magistrat.

Tous les boulevards étaient réduits à une voie étroite, praticable à la fois aux piétons et aux cavaliers, aux palanquins et aux charrettes ;

leurs bas-côtés présentaient de vastes champs de luzerne et de pommes de terre, ce qui, du reste, n'offrait point un aspect désagréable. Les squares étaient plantés de choux. On avait cru devoir mettre ainsi en valeur tant de terrain perdu. L'édilité parisienne du moment en était revenue au système économique et utilitaire. Le long de ma route, je n'apercevais que de petits hommes, au teint jaune et aux paupières bridées; à travers les rideaux des palanquins sortaient des têtes de femmes qu'il me semblait reconnaître pour avoir vu leurs portraits sur des paravents, ou leurs statuettes sur des étagères. Les hautes maisons à quatre ou cinq étages, terminées par des toits aplatis, retroussés en pointe à leurs extrémités, avaient tout à fait perdu leur aspect ordinaire. Elles étaient masquées de balcons en bois découpé, de petites colonnettes torses, de grands mâts, au bout desquels flottaient de longues banderoles surchargées de dragons verts, oranges ou rouges, et de caractères hiéroglyphiques; l'étalage des magasins regorgeait de vêtements de soie de toutes les couleurs, de bambous travaillés de toutes les façons, de vases de porcelaine vert-céladon ou craquelés, de boîtes à thé, d'allumettes de senteur, d'instruments de musique en forme de pincettes ou de chaudrons,

de chapeaux en forme de cloches; j'y vis des chaussures d'hommes, à semelles larges et épaisses, des chaussures de femmes qu'on eût pu prendre pour des culots de pipes. Les lanternes, suspendues partout à la devanture des boutiques, témoignaient assez qu'on avait renoncé à la lumière électrique, au gaz, même aux réverbères!

Le moyen de me croire à Paris!

Cependant, la foule stationnant sur notre chemin nous ayant, mes estafiers et moi, forcés à une halte, dans un monument, tout peinturluré de jaune et de bleu, qui s'élevait à ma droite sous une apparence d'arc de triomphe, je crus reconnaître, je reconnus la porte Saint-Denis! Outre un badigeon à l'ocre et à l'indigo, les sculptures représentant Louis XIV victorieux en avaient été quelque peu modifiées. Le grand roi ne figurait plus là qu'en qualité de mandarin. On avait trouvé moyen de lui tailler un chapeau chinois dans l'ampleur de sa perruque. Pour comble d'humiliation, sur la plate-forme de son arc triomphal, se trouvait en ce moment, en pleine activité, un théâtre de marionnettes, cause unique de ce rassemblement populaire qui nous avait barré le passage.

De moins en moins je comprenais ma position. Le sentiment des lieux, des temps, celui même

de ma propre personnalité, commençait à m'échapper complétement, lorsque nous nous remîmes en marche.

« Où suis-je, m'écriai-je en entrant chez le juge.

— Vous êtes chez moi, Hiang-li-lao-kin, lettré, décoré de la Plume de Paon et du Bouton bleu-clair, par conséquent mandarin de troisième classe, » me répondit le magistrat, que je trouvai assis au milieu de sa chambre, un livre ouvert devant lui, et sa boîte de bétel à la main.

Il parcourut rapidement un papier que lui passa le chef de mes estafiers, et, après avoir jeté sur moi un regard mêlé d'étonnement et de pitié :

« Mon frère, me dit-il d'une voix douce et presque caressante, qui vous pousse à prendre indûment ce titre de Parisien, que tout semble devoir vous interdire ? D'un Parisien vous n'avez ni le costume, ni la peau jaune, ni le front chauve, ni les yeux obliques. Du sommet de votre tête est absente cette longue tresse, indispensable pour que l'Ange de la Mort puisse, au jour voulu, vous transporter de la terre au ciel. Par où pourrait-il vous prendre ? je vous le demande.

— Monsieur le juge, lui répondis-je, en essayant de rassembler le peu de bon sens qui pouvait me

rester : je suis Parisien, Parisien pur sang, né rue Vieille-du-Temple, au Marais. Voulez-vous que je l'affirme, la main levée vers Dieu ?

— Oh ! mon enfant, mon enfant ! ne blasphémons pas ! Dans cette ville, où j'ai l'honneur de siéger depuis vingt-cinq ans comme juge, au nom du sublime et révéré Tien-Long, 872e empereur, il n'existe ni vieille rue du Temple, ni marais.

— Alors, il y a donc deux Paris, un faux et un vrai ! m'écriai-je avec une certaine animation que je ne pus contenir ; pensez-vous me faire prendre pour des Parisiens tous ces magots dont vos rues fourmillent ?

— Assez ! assez ! jeune homme, murmura-t-il avec un soupir presque désolé ; je sais à quoi m'en tenir ; l'affaire est entendue. »

Il frappa trois coups dans ses mains, comme avait fait mon homme de la barrière ; mes estafiers revinrent ; leur chef portait tout ouvert un petit parasol, qu'il tint au-dessus du juge, tandis que celui-ci lui parlait bas à l'oreille. Je ne comprenais guère à quoi pouvait servir le petit parasol dans une salle parfaitement abritée contre les rayons du soleil ; mais je ne cherchais plus à comprendre.

Mon juge s'étant éloigné en m'adressant du front et de la main un adieu tout rempli de bien-

veillance, mes quatre estafiers me saluèrent de nouveau et profondément, après quoi, ils rebouclèrent mes menottes et m'administrèrent, sur les épaules, une bastonnade, fort supportable, je crois devoir le déclarer : ils n'étaient armés que de tiges de sureau. Peut-être l'usage voulait-il qu'on ne sortît de chez le juge qu'en emportant avec soi un souvenir, plus ou moins durable, de sa puissance et de son autorité.

Nous nous étions remis en route en remontant la ligne étroite des boulevards. A mon grand étonnement, j'en vis un qui, beaucoup plus large, plus spacieux que les autres, semblait avoir, par privilége spécial, été exonéré de la culture du chou et de la pomme de terre. Sur son vaste terre-plein se dressaient des théâtres de toutes sortes. Devant les théâtres, des escamoteurs, des équilibristes, des arracheurs de dents, des danseurs de corde, tournaient, sautaient, criaient, s'escrimant à qui mieux mieux. A travers les flots de peuple qui inondaient ses abords, circulaient des marchands de gâteaux ou de fruits, des débitants de thé au verre, chargés de leur petite fontaine, comme nos marchands de coco.

« Décidément, je suis à Paris, me dis-je ; j'ai dejà reconnu la porte Saint-Denis, malgré son

Louis XIV en chapeau chinois, et voilà bien le boulevard du Temple, ce malheureux boulevard, l'amour du peuple, et dont un préfet téméraire avait osé signer impitoyablement l'arrêt de mort. Comment a-t-il pu si promptement ressusciter sous sa forme nouvelle ? »

Je m'interpellais ainsi moi-même, lorsque je vis une partie de la foule refluer vers nous, attirée par la vue de mes quatre estafiers, de mes menottes, de mon costume, sans doute aussi de ma figure. Dans un pareil endroit, pour peu qu'on prête à la curiosité, on ne passe pas sans faire facilement spectacle.

Aux questions qu'ils lui adressaient sur mon compte, mon gardien-chef répondit brièvement :

« C'est un fou. »

J'étais presque de son avis ; aussi, me rappelant qu'à Paris les infirmités humaines, physiques ou morales, n'attirent guère que des moqueries ou de mauvais traitements, je me préparais à la résignation ; mais ces braves gens ne songeaient guère à me maltraiter; bien au contraire, ils prirent tous un air recueilli et apitoyé en s'approchant de moi, me donnant toutes sortes de marques d'intérêt, m'offrant tout à tour du tabac, du bétel, des gâteaux ; quelques-uns même me demandèrent ma bénédiction.

A partir du boulevard du Temple, les maisons continuaient à présenter ce même aspect de décoration par appliques, de barreaux de bois découpé, de mâts pavoisés, de dragons rouges et de lanternes multicolores; seulement les magasins se montraient beaucoup plus vastes, beaucoup plus riches, et mieux fournis que partout ailleurs. De l'ancienne Bastille à l'ancienne barrière du Trône, dans ce long parcours qui avait été naguère le faubourg Saint-Antoine, on ne voyait plus que des palais, des pagodes, d'élégants kiosques. C'était là le quartier des riches, des banquiers, des grands lamas et des hauts mandarins.

On eût dit que Paris, touché pendant son sommeil par la baguette d'un puissant magicien, s'était retourné subitement comme un reptile, plaçant sa tête, couronnée de lumineuses escarboucles, là où naguère encore s'allongeait dans la fange sa queue écailleuse et sombre.

Je ne fis qu'entrevoir le bois de Vincennes. Il avait à peu près conservé sa physionomie de 1860, sauf que sa nombreuse population d'arbres sylvestres avait fait place à des arbres fruitiers, en plein rapport.

Nous venions de tourner à droite, et nous arrivions à.... Charenton.

Dans la maison des aliénés qui, au milieu de ce bouleversement général, n'avait changé que son aspect extérieur et non sa destination primitive, je fus reçu avec de grands témoignages de respect et de bienveillance par les autorités du lieu. Mes estafiers avaient pris congé de moi, après des révérences et des poignées de main multipliées de part et d'autre. Mes nouveaux possesseurs me conduisirent alors vers une belle chambre, bien éclairée. Je trouvai dans ladite chambre, non quatre estafiers, mais quatre infirmiers, aussi polis que tous ceux à qui j'avais eu affaire ce même jour. Les compliments de bienvenue échangés, ils me saisirent à bras le corps, m'étendirent sur le dos, et m'administrèrent une nouvelle bastonnade, non une bastonnade au sureau, non sur les épaules cette fois, mais bien sur la plante des pieds, et avec essence de hêtre. Tout en frappant, ils m'assurèrent de leur dévouement respectueux, m'affirmant qu'ils n'agissaient ainsi que dans mon intérêt et par ordonnance des médecins.

J'aurais dû les remercier. Évidemment, j'étais fou : le doute ne m'était plus permis, et comme moyen curatif, ici la bastonnade remplaçait les douches. Je n'ai jamais eu de préférence en fait de systèmes de médecine : je laissai donc faire.

Dans ce Charenton, entièrement peuplé de Chinois, ainsi que l'était Paris, on me donna pour camarade de chambre un maniaque, d'apparence inoffensive, et même d'un caractère fort bénin, autant qu'il me fut permis d'en juger pendant le peu de temps que j'eus à passer avec lui.

C'était un éminent lettré, fort savant, mais quelque peu emporté dans la discussion. A propos d'une question purement grammaticale, il avait eu le malheur de tuer deux académiciens, ses confrères, en complet désaccord avec lui sur l'orthographe d'un mot. On me le donnait pour compagnon afin qu'il devînt mon professeur de langue chinoise, la langue chinoise étant la chose indispensable au véritable enfant de Paris. La peau jaune et les yeux bridés n'arrivaient qu'en second ordre.

Je dois le dire hautement ici, malgré quelques tics étranges dans sa physionomie, malgré sa vivacité en fait d'orthographe, mon compagnon me devint sympathique à première vue. Ce grammairien fougueux, cet exalté, ce maniaque, ce fou, avait certainement à lui seul plus de bon sens et de lucidité dans l'esprit que n'en possédaient, tous ensemble, l'homme au sabre de bois, le juge au Bouton bleu, mes estafiers, mes infirmiers, les Chinois de Paris, et même les au-

torités médicales et administratives de cette maison d'aliénés, car grâce à lui j'arrivai à comprendre ma position, et le mot de cette énigme, devant laquelle ma raison semblait près de déménager, me fut révélé enfin!

« Charme de ma solitude, parfum de mon âme, me dit-il avec cette excessive politesse qui n'appartient qu'aux Chinois, d'où me vient cette bonne fortune de vous avoir pour compagnon dans cette nuageuse cité de la déraison humaine? »

Je lui racontai alors comment, après un voyage de quelques mois à l'étranger, j'étais rentré en France, où il m'avait semblé retrouver tout dans l'état normal; les paysans étaient à leurs travaux dans leur costume traditionnel, les habitants des villes de même, rien ne m'y paraissait notablement changé, lorsque en arrivant à Paris on avait refusé de reconnaître en moi un Parisien, vu que je ne parlais pas le chinois, que je n'avais pas le front chauve, la longue queue, la peau jaune et les yeux de travers.

Mon nouvel ami m'écoutait très-attentivement et sans laisser échapper aucune marque de surprise.

Dès que j'eus complétement terminé mon récit :

« Rien n'est plus facile à expliquer, me dit-il; tout ce que vous avez vu existe en réalité; rassurez-vous, vous n'êtes pas plus fou que moi, mais vous avez dormi. »

Je fis un mouvement, qu'il réprima d'un geste pour me poser cette question :

« A quelle époque aviez-vous entrepris votre voyage à l'étranger ?

— En septembre 1860.

— Eh bien ! vous avez dormi juste un siècle.

— Est-ce possible !

— Cela n'a rien d'étonnant; grâce aux perfectionnements du chloroforme, nous pouvons aujourd'hui, sans péril aucun pour la personne chloroformée, l'endormir, non pas seulement durant un siècle, comme c'est votre cas, non pas durant deux siècles, mais à perpétuité.

— Ainsi, lui dis-je, tout bouleversé, je suis de cent ans plus vieux que je ne croyais?... Mais, dites-moi, cher compagnon, malgré son nouveau badigeonnage, ses chinoiseries, ses banderoles, ses dragons et ses pommes de terre, est-ce bien mon cher Paris que je viens de traverser?

— C'est bien Paris lui-même, vous ne vous êtes pas trompé, et votre homme au sabre de bois, et votre juge au Bouton bleu, sont des

buses, des ignares, de n'avoir point reconnu en vous un ancien Parisien, un habitant du vieux Paris, alors que Paris, comme la France, comme toute l'Europe du reste, n'avait pas encore, par la conquête, subi les lois du Céleste Empire.

— Quoi? la France!... »

Je ne pus achever; j'étais écrasé de surprise et de douleur tout à la fois.

« Fleur de ma vie, anémone aux feuilles de sensitive, armez-vous de résignation, reprit-il; les faits qui, avant votre sommeil, devaient s'accomplir, se sont accomplis : vous ne pouvez plus les ignorer, aujourd'hui que vous venez d'en subir les conséquences. D'ailleurs l'histoire n'est-elle pas là pour vous apprendre que, vers la fin le l'année 1889, poussé à bout par les taquineries du petit moucheron rouge, le lion se réveilla enfin.

— Quel lion et quel moucheron? lui demandai-je de l'air d'un homme qui revient de l'autre monde.

— Ne comprenez-vous pas qu'il s'agit ici de la Chine et de l'Angleterre, de l'Angleterre, ancienne petite nation, autrefois fort incommode, même pour ses alliés et ses amis. Oui, un beau jour, l'Empire du Milieu secouant sa vieille antipathie pour cet art impie de la guerre, se ré-

veilla avec ses quatre cents millions d'habitants, mit sur pied une armée de huit millions d'hommes, fit confectionner cent mille canons rayés, autant de canons Amstrong, une innombrable quantité de vaisseaux à hélice, de frégates blindées, et se mit en marche du côté de l'Occident. »

A mon tour, je l'écoutais avec une attention facile à comprendre.

Il continua :

« Conquérir l'Europe fut pour elle l'affaire de quelques années à peine. Elle respecta toutefois la liberté et la religion des peuples vaincus ; la démocratie russe, en train de s'organiser, venait d'envoyer toute l'ancienne noblesse moscovite en Sibérie ; l'Espagne était encore dans toute sa nouvelle ferveur de protestantisme ; l'Allemagne continuait de chercher son unité. Quant à l'Italie, elle l'avait trouvée enfin sous le gouvernement à la fois théocratique et républicain du pape ; notre armée victorieuse laissa faire, et sut étreindre tous ces états sans en gêner aucun dans son mouvement particulier. Il n'en fut pas ainsi du moucheron rouge, poursuivit-il ; de l'Angleterre nous fîmes une dépendance de l'Irlande, après avoir préalablement transporté son parlement tout entier en Australie, sa chambre haute à

Botany-bay, sa chambre basse à Melbourne. Vous le voyez, rayon de mes yeux, l'équilibre européen est désormais assuré.

— Mais la France, la France ! m'écriai-je.

— La France, me répondit-il avec cet air de bonhomie indulgente qu'on prend d'ordinaire en parlant d'un enfant gâté, quoique nous eussions bien quelques petits reproches à lui faire, nous nous sommes contentés d'occuper sa capitale et d'en faire une ville purement chinoise.

— Tout m'est expliqué maintenant !... Mais que vous avait donc fait ce pauvre Paris ? »

Il baissa subitement la voix, et, rapprochant sa bouche de mon oreille :

« Paris remuait trop, dit-il. Grâce à cette sage mesure, la France est tranquille, ainsi que l'Europe, dont tous les peuples ne forment plus aujourd'hui qu'une grande confédération fraternelle et démocratique, sous la protection de la Chine. »

. . . . . .

Quand je me réveillai, je tenais encore à la main le journal du soir. Le journal du soir annonçait que la petite armée anglo-française guerroyant en Chine venait de faire son entrée triomphale à Pékin !

LES IBIS D'YBSAMBOUL.

Je déjeunais avec deux de mes amis, un peintre et un antiquaire archéologue, tous deux hommes de mérite et dignes de foi, tous deux ayant visité les bords du Nil en Égypte, et jusques en Nubie.

La conversation étant tombée sur des incidents empruntés à l'ordre soi-disant surnaturel, mais qui n'en ont pas moins une réalité incontestable :

« J'ai été le temoin d'un fait de ce genre bien extraordinaire, leur dis-je. Un soir de cet hiver, il y eut fête chez P..., notre célèbre sculpteur; le temps ayant subitement tourné au verglas, et les voitures ne pouvant plus marcher, il se vit forcé de faire dresser des lits pour quelques-uns de ses invités dans son atelier même. Je fus de ceux-là. L'atelier était tout rempli de bustes et de statues. Or, au milieu de la nuit, sous un rayon

de la lune, qui traversa notre dortoir improvisé, ceux d'entre nous qui ne dormaient pas virent distinctement les statues se mouvoir, changer leur attitude, comme harassées de rester ainsi immobiles dans une même position. Une d'elles, sans plus de façon, descendit de son piédestal et s'assit dessus; d'autres se promenèrent silencieusement de long en large. Quant aux bustes, ne pouvant user des bras et des jambes qui leur manquaient, ils fronçaient les sourcils, remuaient les lèvres, ouvraient, fermaient leurs paupières. Un de nos camarades de chambrée assura en avoir vu un bâiller à se décrocher les mâchoires.

— Ce n'est rien que cela, dit mon ami G..y.., le peintre, qui avait beaucoup vu et observé pendant ses longs voyages. Je ne vois ici que de purs mouvements automatiques, auxquels, sous de certaines influences occultes, est soumise toute matière, aussi bien le marbre et le plâtre que le bois de nos tables. Un jour, en Égypte, j'ai assisté à un bien autre spectacle. »

Nous tournâmes l'oreille de son côté, l'archéologue et moi; voici son récit :

« Surpris par un ouragan de sable du côté de Sakhara, je m'étais réfugié avec mon guide arabe dans un hypogée creusé presque en regard de

la principale pyramide. Nos chevaux s'effrayant de l'obscurité, l'Arabe ramassa à tâtons quelques planchettes éparses sous nos pieds, y mit le feu, et, en même temps que la clarté, il se répandit autour de nous une odeur de résine balsamique fort agréable, ma foi ! L'hypogée, je m'en aperçus alors, avait (chose rare dans les hypogées de l'Égypte) conservé une partie de ses anciens locataires. Des sarcophages, mais presque bruts, sans figures sculptées, sans ornements extérieurs, s'élevaient de droite à gauche sur plusieurs rangées. C'était là évidemment un dépôt mortuaire destiné aux gens de condition moyenne. Trois ou quatre momies, tirées de leurs boîtes, à peine enveloppées de quelques restes de bandelettes, gisaient à terre non loin de nous.

« — Est-il vrai, demandai-je à mon guide, que, dans un cas semblable au nôtre, les voyageurs, ou même les indigènes, ne se font pas scrupule de brûler aussi bien l'habitant de la boîte que la boîte elle-même?

« — Ils deviennent alors des meurtriers, me répondit-il; car ces momies ne sont pas mortes; grâce à l'embaumement, elles conservent intacts à la fois leur âme et leur corps, et, devant qui sait s'y prendre, elles donnent même signe de vie de temps en temps. »

« Comme je paraissais douter, il prononça à haute voix quelques paroles mystérieuses et incompréhensibles, sans doute les mots si puissants de l'évocation antique; et une sorte de susurrement sortit de tous les sarcophages; les momies sans boîte, tout à fait libres dans leurs mouvements et leurs allures, se mirent à causer entre elles. Je les entendis articuler distinctement des phrases entières. Par malheur, elles parlaient encore l'ancienne langue d'il y a trois mille ans. C'eût été une bonne fortune pour Salt ou pour Champollion; mais moi, j'étais incapable d'en traduire un mot. Je n'en maintiens pas moins qu'il est plus surprenant d'entendre parler des momies que de voir des statues s'étirer les bras et même sauter et sursauter, comme peuvent le faire les premiers meubles venus et jusqu'à de simples tables de nuit.

— Tout cela n'est rien encore! dit à son tour l'antiquaire archéologue, et, sans autre préambule, il poursuivit :

« A la frontière extrême de cette même Égypte, le vrai pays des merveilles, près des cataractes du Nil, dans les fondements du fameux temple d'Ybsamboul, à dix mètres sous le sable, j'avais découvert un magnifique bas-relief en granit rose, couvert d'ibis, d'éperviers et autres

oiseaux symboliques. Quand, à force de travaux, je parvins à tirer mon bas-relief de la cavité où il séjournait depuis tantôt quarante siècles, tous les oiseaux de granit, éperviers et ibis, arrivés au grand jour, s'envolèrent en poussant des cris assourdissants. »

Mon ami le peintre et moi, nous reconnûmes sans hésiter que les ibis d'Ybsamboul réunissaient en eux, et à un degré bien supérieur sous le rapport du mouvement et de la voix, tout ce que nous avaient offert de phénoménal nos statues et nos momies.

TAYLOR INST. OXFORD

LE RÊVE D'UN INQUISITEUR.

Avez-vous été bourreau ou franc-juge? afilié à l'une de ces sociétés secrètes où l'on tire au sort le rôle de victime ou celui d'assassin? l'avez-vous rêvé du moins?

Moi, il m'est arrivé un jour (je devrais dire une nuit) d'être grand inquisiteur, chef suprême de la Sainte-Hermandad, à cette époque où la dévote Espagne, réduite aujourd'hui à ses combats de taureaux, se délectait au spectacle émouvant et splendide des auto-da-fé !

Comment étais-je parvenu à ce poste éminent, qui certes n'avait jamais été le point de mire de mes désirs ambitieux? Je l'ignore; mais, de fait, je présidais ce terrible tribunal lorsqu'on amena devant moi une jeune fille accusée d'hérésie.

C'était Lalagé. En la reconnaissant, je frémis. Cependant, je me sentis assez de force pour dis-

simuler, pour me contraindre. J'étais son juge, non son défenseur. En essayant de la sauver, je la perdais, et me perdais moi-même avec elle; je n'en doutais point. Du mieux que je pus, je restai donc impassible, en apparence du moins.

Quand vint le moment de l'interroger, je lui posai les questions assez habilement pour lui inspirer des réponses tout ensemble favorables à sa cause et non compromettantes pour moi; mais l'imprudente Lalagé, m'adressant des regards pleins de tendresse et de surprise, me répondait tout de travers et de la façon la plus fâcheuse.

Un frère, masqué de noir, habillé de noir, placé près de moi, lui demanda si elle était juive, protestante ou sorcière.

« Je ne suis rien de tout cela, pas même chrétienne, dit-elle; je suis une pauvre fille qui n'a commis d'autre crime que d'aimer peut-être un peu trop son prochain. »

Et, en parlant ainsi, elle tournait de mon côté ses yeux humides et suppliants; et moi, moi, quoique me sentant défaillir, je me jurais, dussé-je y risquer ma vie, de tout faire pour la sauver avant le prononcé de la sentence.

Un des juges proposa de lui brûler d'abord les pieds pour la contraindre à des aveux; une sueur glacée m'inonda le front; un autre opina

pour l'emploi immédiat des tenailles de fer rougies au feu. La moelle de mes os elle-même sembla se congeler.

Hors de moi, je me levai, résolu de prendre sa défense; mais le souffle manquait à ma voix, et ma langue restait collée à mon palais; en vain j'agitai convulsivement mes lèvres, je ne pus articuler un mot.

Mon voisin, le moine masqué, se hâtant d'interpréter ma pensée d'après la sienne, déclara que mon avis était d'employer tout à la fois et le brasier et les tenailles, pour arriver plus vite et plus sûrement à la vérité.

Ma prétendue proposition acceptée d'emblée, on applaudit à mon zèle, et la chère innocente créature, tout à coup dépouillée de ses habits, fut brutalement renversée sur le chevalet.

Les frères tourmenteurs avaient déjà préparé leurs instruments de torture. Le cri de rage et de désespoir que je poussai alors, ils le prirent pour le signal qui leur ordonnait d'entrer en fonctions. Ils placèrent le brasier sous les pieds de la pauvre enfant; les tenailles, en crépitant, mordirent les chairs de ses membres délicats; une odeur de cuir brûlé se répandit dans la salle....

Lalagé se plaignait à peine mais elle n'avait

point cessé d'attacher sur moi son regard, et ce regard, si profond, si douloureux, où l'amertume du reproche n'avait pu faire entièrement disparaître l'expression de la tendresse, il me transperça de part en part, et j'en serais mort peut-être si je ne m'étais réveillé.

Pour avoir présidé cette séance du Saint-Office, je restai huit jours au lit, souffrant, agité, fiévreux.

Je pense fermement qu'à la suite de rêves semblables il y a des gens qui se réveillent fous, ou même qui ne se réveillent plus. On attribue à l'apoplexie bien des morts causées seulement par un rêve.

PROMÉTHÉE.

Que signifie ce châtiment infligé par le maître des dieux à celui qui dérobant au ciel le feu céleste, c'est-à-dire la flamme du savoir et de l'intelligence, en a fait part au genre humain? Pourquoi, dans nos livres sacrés, voit-on Dieu chasser de l'Éden le premier homme, coupable seulement d'avoir goûté aux fruits de l'arbre de la science? Pourquoi Lucifer, l'ange qui porte la lumière est-il, d'après l'antique tradition, le génie du mal?... Et je me rappelais ces anciens sages de l'Inde et de la Chine interdisant aux peuples la connaissance de la lecture et de l'écriture; défense que nos vieux druides, leurs disciples, n'avaient pas manqué de propager dans toute l'Europe celtique.

L'homme n'est-il ici-bas que pour admirer, et non pour connaître? Spectateur, non commentateur. Grande question!

Assis dans mon jardin, écoutant le murmure de ma source, ou plutôt n'écoutant rien, perdu dans le vague de la rêverie, je ne sais comment tout à coup avait surgi devant moi une montagne; cette montagne, c'était le Caucase, et sur le Caucase était cloué le malheureux Prométhée, en compagnie de son vautour, occupé à lui ronger le foie. De là, ce cours d'idées auquel je me laissais aller, et je me disais : « Cependant Dieu a créé l'homme avec tous les instincts de la sociabilité, et quel état social peut exister sans le progrès scientifique? N'est-ce pas le savoir qui nous a tirés de l'abrutissement, de la barbarie?.... Mais entre le savoir et la science, la distance est infinie peut-être. Examinons.... Est-il probable que l'homme soit sorti des mains de Dieu sans les notions du juste et de l'injuste, et déjà perverti comme un malheureux qui s'échappe du bagne? Cela me répugne de faire de l'homme à son origine un idiot ou une bête féroce. Non, l'état sauvage n'est pas un état de nature; la barbarie est née de nos vices; il a dû exister au commencement des âges une société de gens simples, ignorants, si l'on veut, mais se dirigeant d'après ces instincts honnêtes que je m'efforcerai toujours de croire innés dans les êtres de mon espèce. »

Comme j'argumentais ainsi avec moi-même, Prométhée, sa montagne et son vautour avaient disparu, faisant place à des champs plantureux, parsemés de petites cabanes agrestes. De beaux essaims de jeunes filles et de jeunes garçons, non sous les ordres du maître, mais du père, se livraient à leurs travaux rustiques sans grand excès de forces. Les hommes, peu nombreux alors, avaient pu choisir le lieu de leur station dans un terrain convenable, salubre, sur les bords d'un lac ou d'une rivière, et déjà ombragé de beaux arbres portant fruit. Je les supposais installés dans un pays quelconque de l'Orient, l'Orient passant pour avoir été le berceau du monde ; d'ailleurs, je voyais des feuilles de palmier servir de couverture aux cabanes.

De tous ces travailleurs, unis entre eux par des liens de parenté, le père ou l'aïeul, enfin l'ancien de la tribu, était à la fois le chef et le juge; il cumulait les trois pouvoirs en sa personne, tout ressortissait de lui, et le livre de la loi n'était écrit que dans sa conscience. On se passait des autres livres alors.

C'était l'âge patriarcal, cet âge d'or qui, pour qu'on en ait autant parlé, a dû être autre chose qu'un mot. Mais cette civilisation primitive, ébauchée à peine, où on n'avait su approfondir

d'autre science que celle du bonheur, ne pouvait, dans la marche de l'humanité, compter que comme une première étape.

Une fois encore, le tableau changea devant moi : surprise que je pouvais me donner à volonté; de ce côté, la rêverie est plus accommodante que le rêve.

La population s'était accrue ; les familles étaient devenues des peuplades, puis des peuples. La terre ne pouvant occuper tant de bras, on s'était disputé la terre. La guerre avait mélangé, discipliné les races, amenant à sa suite bien des douleurs, mais aussi des idées nouvelles d'héroïsme, de dévouement. Quoi qu'en aient pu penser Jupiter, Moïse, les philosophes de l'Inde et ceux de la Celtique, la loi du progrès est aussi une loi de Dieu. Le besoin d'occuper tant de bras inactifs, avait donné l'essor au commerce, à l'industrie, aux arts.

Là, où j'avais vu (par les yeux de ma pensée) de misérables cabanes de pâtres et de cultivateurs, s'élevaient des palais, des temples, des monuments splendides. A peine quelques siècles écoulés, et la science avait ouvert à pleine bonde la source de toutes les forces de la nature mises au service de l'homme. L'homme, dans l'expansion illimitée de sa puissance, trônait au

milieu d'un paradis de délices, qu'il s'était fait lui-même.

L'image de cette civilisation prodigieuse, à laquelle nos civilisations d'Occident puissent-elles ne jamais atteindre, passa alors sous mon regard.

Au milieu d'un cortége de soldats revêtus d'armures brillantes, sur des chars dorés, se montraient, couvertes du voile, de jeunes femmes aux coiffures chargées de rubis, d'émeraudes et de diamants. Entre les chars et la troupe un double rang d'esclaves effeuillait des fleurs ou chantait, en s'accompagnant de la harpe, non des chants d'amour et de triomphe, comme on aurait pu le croire, mais des mouals attendris et plaintifs.

Puis, sous un dais étincelant de pierreries, une châsse plutôt qu'un abri, c'est à peine si on distinguait une sorte d'apparence humaine, tant des nuages de myrrhe et d'encens obscurcissaient l'air.

A la suite, marchaient le collége des astrologues et toutes les autres sociétés académiques, se prolongeant sans fin jusqu'où l'œil pouvait atteindre.

On fit halte devant un palais aussi grand qu'une ville; un homme, dans la force de l'âge, le bandeau royal au front, sortit de dessous le dais, et,

avec un geste souriant, congédia son cortége de soldats et de savants.

Dans une vaste cour, aux portiques de jaspe et de marbre, une estrade était dressée. Là, par son ordre, le long des gradins, on avait disposé les étoffes, les tapis les plus magnifiques, ainsi que son orfévrerie, ses joyaux, tous ses trésors. Ses esclaves favoris, ses odalisques, ses femmes y prirent place, ajoutant au spectacle de toutes ces splendeurs la splendeur de leurs costumes, de leurs ornements, de leur jeunesse, de leur beauté. Une douce musique se fit entendre : les cassolettes d'or jetèrent leurs parfums dans l'air, les esclaves jetèrent des fleurs, les femmes des sourires; alors, le représentant de cette civilisation, le roi de ce peuple, le possesseur de ce palais et de ces richesses, le maître de ces femmes et de ces esclaves, approcha de ses lèvres une coupe remplie d'un vin délicieux; et but : au Néant!

Et, au même instant, je vis des flammes se faire jour de tous les côtés et monter de gradin en gradin. L'estrade n'était autre qu'un bûcher.

Cette civilisation assyrienne, babylonienne, ninivite, avait pour dernier nom : SARDANAPALE! Après avoir mis près de mille années pour atteindre au point culminant des sciences et des

gloires humaines, elle s'effondrait tout à coup, ne laissant après elle que des cendres.

Sardanapale, ce fils repu de Prométhée, s'était, comme son peuple, amolli, dépravé au contact des sensualités de l'esprit et du corps; il ne savait plus s'occuper que de plaisirs, de spectacles émouvants, de discussions passionnées sur les arts, la cuisine, les parfums et la philosophie; ses armes lui étaient tombées des mains, et il ne se sentait plus la force de les ramasser, et l'ennemi hurlait à sa porte. Après avoir jeté un regard autour de lui, n'y voyant que des poëtes, des savants et des voluptueux, voluptueux lui-même, il venait de savourer la mort dans une dernière libation.

A la suite de ces tableaux, se succédant l'un à l'autre, comme des éblouissements, se dressèrent devant moi les tours de Notre-Dame, la tour Saint-Jacques, la colonne de la place Vendôme, le Luxembourg, la Chambre législative, puis la rue Vivienne, la rue Saint-Denis, le boulevard de Sébastopol, enfin toute la ville de Paris, grande comme Ninive, comme elle peuplée de savants, de sceptiques et d'épicuriens. Je frissonnai à l'idée seule de ce contact analogique.

Il me semblait que durant mon itinéraire de Ninive à Paris, quelque brusque et rapide qu'eût

été ce changement de lieux et de temps, j'avais vu le long de ma route passer les ombres sinistres de Tyr, de Sidon, d'Athènes, de Rome, de Byzance, toutes cités puissantes qui s'étaient couchées tour à tour sur le bûcher de Sardanapale.

Paris, mon cher Paris, serait-il menacé, dans un avenir prochain, de mourir comme elles d'une pléthore, d'un excès de science et de bien-être matériel, générateurs infaillibles de l'alanguissement des races et de l'extinction du sens moral?

La marche progressive de notre siècle m'épouvantait. Notre industrie me semblait moins encore multiplier nos richesses que nos besoins factices; je craignais que nos arts, en se perfectionnant, ne parvinssent à amollir plus encore qu'à charmer la génération actuelle. La science, la science surtout, avec ses miracles de tous les jours, me causait plus de peur que le reste.

Dans un dernier tableau elle m'apparaissait, non plus comme autrefois, un livre ou un compas à la main, mais terrible, bruyante, formidable; c'était une sorcière géante, aux muscles d'acier, la figure barbouillée de charbon; autour d'elle s'amoncelait un matériel effrayant de bronze, de fer, de tubes énormes, d'engins de guerre et de machines plus terribles encore.

« Hélas, me disais-je, l'intelligence humaine a-t-elle besoin de s'armer de moyens pareils! la vapeur et les chemins de fer risquent de ne faire de l'homme qu'un voyageur errant, qui n'aura bientôt plus ni famille, ni patrie. Le cerveau de l'humanité s'élargit, mais son cœur se dessèche; nous en sommes à la décadence!...

« Quel moyen de conjurer le péril?... Retourner à l'état patriarcal, à l'âge d'or? Fourier y a songé. Quoique séduisantes, ses idées phalanstériennes ont été déclarées utopistes, irréalisables. Opposer à la barbarie savante, progressive, qui nous envahit, les barbares véritables, ceux qui déjà une fois ont transfusé leur sang vigoureux dans les veines de la Rome défaillante et décrépite?... Y penser seulement serait odieux! D'ailleurs, où les trouver ces vrais barbares? Aujourd'hui, les Teutons et les Germains sont devenus des métaphysiciens et des philosophes; ils ne pourraient qu'ajouter au mal; les Cimbres et les Scythes passent pour les diplomates les plus habiles de l'Europe.... Cherchons ailleurs.

« Mais pourquoi n'en appellerions-nous pas à cette classe d'hommes qui, parmi nous, est restée le plus rapprochée de la nature, de l'état primitif? qui assiste à nos perfectionnements sans les comprendre; qui à nos découvertes et à notre

avant-marche! oppose sa routine et son immobilité? les paysans!.. »

Une voix s'éleva qui, me répondit : « Les paysans? ils ont conservé les coutumes d'autrefois sans les mœurs d'autrefois; la tradition, sans les vertus; rejetés violemment, arbitrairement peut-être, au bas de votre échelle hiérarchique ils sont devenus jaloux, envieux, pleins de rancune et de convoitise; d'ailleurs, n'ont-ils pas su se faire largement leur place sans attendre ton appel? Ils y vont si bien et de si bon cœur, qu'ils finiront par tout envahir. La noblesse en France a disparu depuis qu'elle s'est sottement avisée d'apprendre à lire; l'ignorance la conservait si bien! Elle ne doutait pas de ses droits alors! Une bourgeoisie étroite, mesquine, qui spécule au jour le jour, qui s'impose économiquement le nombre de plats qui doivent figurer sur sa table, comme le nombre d'enfants qu'elle peut se permettre, lui a succédé; elle lui a pris ses emplois, ses terres, même ses titres; mais cette bourgeoisie, haute ou basse, financière ou marchande, depuis cinquante ans, et hier encore, où s'est-elle recrutée? où doit-elle fatalement se recruter demain?... Parmi les paysans, qui essaiment leurs innombrables rejetons et les envoient à l'assaut des villes. Là, ils comblent les vides énormes qui

se font dans les cercles supérieurs; ils peuplent les ateliers et les boutiques; d'ouvriers ils deviennent maîtres, entrepreneurs, capitalistes; de marchands ils passent propriétaires et même châtelains. Quelques-uns sont envoyés à la Chambre pour y représenter leurs départements. Tu le vois donc, tu n'as plus de souhaits à former de ce côté! »

Allons, allons, je m'étais alarmé trop vite. Me voilà rassuré; les barbares sont venus; la transfusion du sang s'opérera sans violence; le progrès trouvera à qui parler.... Ces barbares, bénis soient-ils, puisqu'en eux nous trouvons au lieu d'ennemis, des compatriotes: Mais il était temps!...

« Tu ne crois donc pas à la Providence? reprit la voix. Tes paysans parvenus, à peine décrassés, jettent bas tous leurs bons et honnêtes préjugés, en même temps que leur blouse et leur besace, pour ne les reprendre que lorsque le progrès indéfini menace leurs boutiques ou leurs châteaux; mais la cause dont ils devraient être les fidèles servants par leur droit d'ignorance, Dieu merci, peut compter sur d'autres défenseurs plus constants. Chez tous les peuples, sous toutes les latitudes, depuis le commencement du monde, ce parti rétrograde, tant raillé, tant honni, a tou-

jours existé et compte même parmi ses plus fervents sectateurs un grand nombre de sages et de doctes; il existera toujours, car il est une nécessité.

« Aussi bien dans les choses morales que dans les choses physiques, la vie c'est le mouvement; le mouvement, c'est le flux et le reflux, l'action et la réaction, l'affirmation et la négation. Ces deux principes contraires, qui se disputent le monde, se servent mutuellement de modérateur et de balancier; s'il en disparaît un, l'autre meurt de ses excès. Il faut à l'oiseau ses deux ailes, au bateau ses deux rames, au char ses deux roues, au vapeur ses deux aubes, au chemin de fer ses deux rails; ce parti opposant, de quelque côté qu'il soit, est la seconde aile, la seconde rame, la seconde roue, la seconde aube, le second rail. Il complète la machine et lui donne sinon l'élan, du moins l'équilibre qui l'empêche de verser soit à droite, soit à gauche.

« Si les révolutions avortent, si un jour vient où elles se retournent violemment contre elles-mêmes, c'est qu'après avoir brisé leur seconde aile, leur seconde rame, elles éprouvent fatalement le besoin de les remplacer, de sectionner le parti vainqueur en deux pour se créer une opposition.

« Puisque l'antagonisme est une des lois essentielles de la nature comme de la société, puisque toutes deux n'arrivent à leur développement normal que par la lutte, dans vos débats politiques gardez-vous de haïr vos adversaires; ils vous sont utiles, indispensables même. Une heureuse modification s'est faite parmi vous, d'ailleurs; à ces duels acharnés des partis contraires, où la terre buvait le sang, vous avez substitué la lutte par la parole, la bataille par assis et levé; aujourd'hui, dans vos diètes, les projectiles de guerre, au lieu de vous les lancer à la tête, vous les déposez dans l'urne du scrutin; c'est mieux, c'est bien! Sur cette route légale, le progrès peut s'avancer encore longtemps et sans danger aucun, grâce à cette grande loi de l'antagonisme qui le modère; vis donc en paix et ne doute plus de la Providence; Dieu, en mélangeant les deux éléments du feu, l'hydrogène et l'oxygène, en a fait l'eau, qui éteint le feu; fie-toi à lui, laisse aller les choses et réconcilie-toi avec tes deux voisins, que tu as cessé de voir, parce qu'ils blessent ton modérantisme par ses deux pôles opposés, de droite et de gauche. »

La voix cessa de se faire entendre. D'où était-elle venue? Je regardai autour de moi. Je n'y vis que Lalagé. Assise au bord du ruisseau qu'elle

regardait couler, la tête courbée, une jambe croisant l'autre, les bras étendus vers les genoux et s'y reliant, elle méditait et ne semblait guère songer à moi :

« Ah! Lalagé, lui dis-je, plut au ciel que vous m'eussiez interrompu dans ce fastidieux colloque de philosophie sociale que je viens d'avoir avec moi-même! Pourquoi, moi, qui, tout à l'heure, près de vous, souriais aux fleurs, aux oiseaux, au soleil, ai-je été me préoccuper tout à coup de notre état social moderne, de nos chambres législatives, de nos paysans, de nos chemins de fer, tout cela à propos de l'Age d'or, de Ninive et de Sardanapale?... Je me le rappelle, c'est Prométhée qui, le premier, m'est apparu. Mais pourquoi ai-je été songer à Prométhée plutôt qu'à tout autre? »

Lalagé sourit et, sur ce même tertre de gazon où nous nous tenions assis, me montrant du doigt une jolie pâquerette, blanche et rose :

« Tout à l'heure, me dit-elle, tu regardais cette petite fleur, charmant résumé de la grande marguerite de nos prairies; un insecte, aux élytres mordorés, est venu se poser sur elle, pour boire dans les cornets de ses fleurons. Te le rappelles-tu?... Alors la pâquerette reçut une vive secousse et se balança quelque temps sur sa tige; c'était un tout petit oiseau, un roitelet, je crois,

qui venait de la toucher de l'aile, et quand l'oiseau disparut, il tenait l'insecte dans son bec. »

Je me rappelais parfaitement le fait, mais ne comprenais pas encore qu'il put m'aider à retrouver la cause première de ma grande rêverie philosophique, politique et palingénésique.

Lalagé ajouta :

« Tu suivis de l'œil alors le roitelet dans son vol, et ta pensée, planant plus haut que lui, alla dans les régions supérieures de l'air chercher l'oiseau de proie dont, peut-être, à son tour, le ravisseur serait la victime; tu songeas au milan, au vautour ; le vautour te fit voir Prométhée, et c'est ainsi que de la fleur à l'insecte, de l'insecte au roitelet, du roitelet au vautour, tu fus amené à te demander quel mystère de sagesse ou d'iniquité renfermait l'antique tradition; le reste s'ensuivit naturellement. La goutte qui tombe du rocher couvre la surface du lac de cercles grandissants qui s'enchaînent les uns aux autres; ainsi les plus hautes inspirations de l'homme n'ont parfois d'autre cause première que le cri d'un grillon ou la vue d'un brin d'herbe; un atome de l'air suffit pour mettre en mouvement et faire rayonner dans son orbe immense cette pensée qui peut embrasser à la fois Dieu, les temps et l'espace. »

Tant que Lalagé parla, je ne songeai ni à l'interroger de nouveau, ni même à lui répondre. Une seule chose me préoccupait, c'est qu'en ce moment sa voix ressemblait à celle qui avait résonné à mon oreille durant ma rêverie.

FUITE DE SAINTE-HÉLÈNE.

Prométhée avait son vautour;
Napoléon peut-être eut pire;
Car Hudson-Lowe, son vampire,
Rongeait, déchirait tour à tour
Et son foie et son cœur.
Un jour,
Pensif, solitaire en son île,
L'Empereur, en levant les yeux,
Croit voir un point sombre et mobile
Surgir au plus profond des cieux.
Il saisit sa longue lunette,
Et ses yeux se mouillent de pleurs;
Un ballon jusqu'à lui reflète
Les trois glorieuses couleurs.

Le soir, sous un ciel sans étoiles
Tout sommeillait, et cependant
Hudson-Lowe, toujours rôdant,
Dans la rade comptait les voiles,

Et souriait au flot grondant :
« Bien gardés ceux que la mer garde,
Surtout lorsque, de mon côté,
Je veille! » Il dit; une clarté
Subite, rapide, blafarde,
Sillonne la nue; il regarde.
Au milieu de l'obscurité
Se meut un globe à forme ovale,
Près de Longwood rasant le sol.
Il court, il franchit l'intervalle....
Mais le ballon a pris son vol.
Ta force terrestre ou navale
N'y peut plus rien; ton prisonnier
Fuit dans les airs. Pends-toi, geôlier!

Mais quel est donc cet argonaute,
Hardi navigateur dans l'air,
Qui, si lestement, à la côte
Vient de descendre avec l'éclair?
Un jeune Anglais, aéronaute,
Navré de voir par son pays
Les droits les plus sacrés trahis,
Jura de réparer sa faute,
Disons son crime envers son hôte.

A son navire aérien
Pendant trois ans, et sans relâche,
Il travailla, n'épargnant rien
De son temps, de son or; sa tâche
Tendait à pouvoir diriger
Sûrement son esquif léger.

La chose était-elle possible?
On disait l obstacle invincible,
Et pourtant il en vint à bout.
Le vouloir triomphe de tout.

Durant l'altière traversée,
L'ex-prisonnier, silencieux,
Sentait sourdre dans sa pensée
Mille projets audacieux.
Au matin, devant lui, la terre,
Dont on lui déniait sa part,
Ainsi qu'une carte de guerre
Se déroulait à son regard.
Il est seul, sans or, sans armée;
Des succès la route est fermée;
Faut-il qu'il se résigne? non!
S'il veut bien reprendre son rôle
Ne lui reste-t-il pas son nom?
Ce nom d'un pôle à l'autre pôle
Tonne plus fort que le canon.

Dans une plaine, en Amérique,
On descendit; les habitants
Au devant du globe magique
Accoururent tout haletants.

« Étrangers, qu'êtes-vous? demande
Un vieillard, chef de la cité;
Parmi nous qui vous recommande
A la sainte hospitalité?

— Parmi vous, répond le grand homme,
Moi, jamais je ne suis venu,
Et cependant je suis connu
De vous tous ! » Alors, il se nomme.

Mais à ce nom retentissant,
Que tous ils répètent, personne
Ni ne s'émeut ni ne s'étonne,
Nul d'entre eux ne le connaissant.

Toute gloire, toute auréole,
Tout astre ont des lieux ici-bas
Où leurs rayons ne portent pas.

Le jeune Anglais prend la parole :
« Sire, ces pays fortunés,
Par les Andes environnés,
Ont, grâce à des déserts de sables,
Des frontières infranchissables ;
Tous les rois ligués et jaloux
N'y pourront plus rien contre vous.
La terre, ici, deux fois fertile,
Verse ses dons incessamment,
Le ciel y rit, doux et clément ;
Vous trouverez dans cet asile
A la fois la sécurité,
Le repos et la liberté. »
Mais, avant même qu'il achève,
L'Empereur, qui courbait le front
Comme sous l'ombre d'un affront,

Tout soudainement le relève :
« On m'oublierait ici, dit-il ;
Retournons vite à Sainte-Hélène ;
Là, du moins, l'île entière est pleine
De mes malheurs, de mon exil ;
Là, je suis grand par mon supplice ;
Là, je reste Napoléon ;
Le monde assiste au sacrifice,
Et mes bourreaux savent mon nom ! »

GRANDE DÉCOUVERTE DES ANIMULES.

On dit, et généralement on se plaît à le penser, dans un monde antérieur nos âmes se sont rencontrées déjà, quelques-unes se sont même appariées; de là, ces sympathies qui, aujourd'hui encore, les attirent l'une vers l'autre, et le plus souvent décident de nos affections. C'est un ancien lien qui cherche à se renouer à travers les siècles, une douce habitude tendant à se continuer du ciel à la terre; idées de poëtes ou d'amoureux auxquelles je souscrirais volontiers, si la réflexion, et mieux encore que la réflexion, ne me les avait démontrées vaines et puriles.

Quelque petit soit-il, notre globe terrestre ne laisse pas que d'être passablement peuplé. Combien d'hommes, combien d'âmes par conséquent pullulent entre ses pôles? L'Inde et la Chine, à elles seules, en fourniraient six cents millions;

et l'Europe, et l'Afrique, et les Amériques, et l'Australie, et la Polynésie, comptez! Au milieu d'une pareille multitude, dispersée sur la surface de la terre, fractionnée, séparée à l'infini par les montagnes, par les déserts, par les océans, convenez-en, une rencontre entre deux âmes prédestinées n'est plus qu'exceptionnelle; or, c'est l'affaire d'un fou que de bâtir des systèmes sur une exception.

Cela ne peut donc se passer comme on se l'imagine. Heureusement, par une révélation inattendue, inespérée, je me trouve en mesure d'offrir aux partisans de l'ancien dogme de quoi suppléer à la croyance que je leur ôte, avec suffisante compensation, et même bénéfice.

Si nos sympathies mutuelles ne datent pas de si loin, elles s'exercent de plus près, avec plus de sûreté, de force et de vraisemblance. Comme la lumière, comme les parfums, pourquoi les âmes n'auraient-elles pas leurs rayonnements, disons mieux, leurs émanations?

Ces émanations, ces attractions réciproques, non-seulement rattachent les âmes entre elles, mais encore, grâce à cette autre loi universelle qui veut que rien dans la nature ne s'unisse sans se féconder, elles engendrent par leur contact non une âme, c'est là l'œuvre de Dieu lui seul,

mais une *animule*, une parcelle d'âme plus ou moins viable, *animula vagula, blandula*, comme disait déjà le grand empereur Adrien. Ces animules, ces atomes émanés de notre âme, forment autour de nous une atmosphère sensible. Notre âme individuelle, notre hôtesse divine, prend part plus intimement à nos joies et à nos douleurs, à nos tendances, à nos affections personnelles, particulières; tout en y aidant, les animules ont un autre rôle à jouer : elles composent la grande chaîne, le grand réseau des affections générales. L'amour de la famille, cet autre amour, plus large, non moins passionné parfois, qui se fait sentir de tout un peuple, qui, au jour donné, le soulève sous une même impression d'enthousiasme, découlent d'elles évidemment. Il y a des idées dans l'air, dit-on souvent; dans l'air, il y a des animules, qui impriment un même mouvement à des milliers d'âmes à la fois, et les font vivre et palpiter dans ce milieu magnétique qui est leur propre essence.

« Mais, peut-on m'objecter, vous nous avez « annoncé une découverte, et vous nous donnez « une supposition. Qui vous a démontré l'exis- « tence de ces animules? Elles peuplent l'air; « comment pouvez-vous le savoir, si, comme « l'air, elles sont impalpables et invisibles? »

Invisibles et impalpables comme l'air; justement. Écoutez! Les savants avaient depuis longtemps trouvé le moyen de peser l'air, de le diviser dans ses parties élémentaires, et cependant, malgré leurs instruments d'optique les plus compliqués, ils n'avaient pu en obtenir la perception visuelle. Certain jour, un homme d'esprit, qui n'était savant que dans ses heures de loisir, prit une carte, y fit un trou avec la pointe d'une aiguille, regarda par ce trou, et il vit l'air; il vit se mouvoir et rayonner devant lui tous les atomes gazeux qui le composent. Eh bien, il en fut à peu près ainsi pour moi de cet autre invisible prétendu, l'animule.

A la suite d'une longue herborisation, un soir, rapportant chez moi force plantes, aromatiques pour la plupart, et m'occupant de les analyser aux clartés d'une excellente carcel, je m'étonnai en apercevant, sous ma loupe de verre, passer comme des formes blanches. Je crus à quelque reflet de lumière sur l'instrument; je l'écartai. Les formes continuèrent de m'apparaître, d'abord confuses, puis distinctes, surtout aux bords de l'abat-jour de ma lampe.

Toute grande découverte cause d'abord un ébranlement douloureux, où un reste de doute comprime péniblement l'explosion de joie du

triomphateur. Presque effrayé de mon succès, je me levai, je sortis, je gagnai les boulevards; partout dans les rues, le long des maisons, autour des lanternes de gaz, sur les devantures des magasins fortement éclairées, je vis flotter devant moi ces animules, dont l'existence n'avait été jusque-là qu'une révélation de ma pensée. Cette fois, je les tenais, non sous la lentille d'un microscope trop souvent sujet à erreur, mais sous mon seul rayon visuel, sans intermédiaire aucun; je n'avais pas eu même besoin de percer la carte. A ceux qu'il a doués du don de prescience, le ciel accorde ainsi par instants la faculté de vérifier par leurs yeux les calculs de leur imagination.

Devenu plus calme, j'observai attentivement, et je pris mes notes.

Ces animules, presque diaphanes, présentaient à leur point central une sorte de tache obscure, accusant la présence d'une substance quelconque, sans doute empruntée à l'air au milieu duquel elles vivent; c'est là leur côté matériel.

Quant à leurs formes, variées selon les divers groupes, au premier aspect, elles présentaient une apparence de légères bulles d'air brillantes, à reflet de nacre, entourant ce noyau opaque dont j'ai parlé. Pas une ne projetait d'ombre; au

contraire, le réseau nacré, composé de petites écailles imperceptibles, qui enveloppait, sans l'obscurcir, leur diaphanéité, non-seulement multipliait les rayons lumineux, mais il s'en échappait des étincelles prosphorescentes, et, selon toute probabilité, électriques.

Un instant je crus, et à regret, je l'avoue, leur trouver la physionomie d'un aérostat allongé et flottant horizontalement. J'examinai avec plus d'attention. De petites rames argentées leur battaient aux flancs. Avec leur réseau brillant, gonflé d'air, ces rames leur donnaient l'apparence de ces petites felouques à voiles qui, à travers les brumes du matin, et sous un rayon du soleil levant, se montrent dans les eaux de la Méditerranée.

Dans le premier cas, j'avais devant moi le spectacle en infiniment petit d'une flotte aérienne; dans le second, d'une flotte maritime. Mais comment penser que ces émanations de l'âme pussent ainsi se rapprocher de constructions, de machines grossières inventées par les hommes!

Par bonheur, en ce moment mes yeux, par une surexcitation nerveuse incroyable, étaient doués de la puissance grossissante des plus forts microscopes. Mes nouvelles investigations me firent

découvrir des semblants de membres, à peine se détachant du corps; une tête de forme conique, légèrement aplatie, et s'enfonçant entre les épaules, en admettant comme épaules ces deux nervures concaves entre lesquelles la tête s'emboîtait. Une animule de la plus forte espèce, et que je fus assez heureux pour tenir quelques secondes immobile sous mon regard, me permit de rectifier tout à fait mon premier jugement. Les petites rames argentées de mes felouques étaient devenues chez elle de fines nageoires soyeuses, et elle respirait l'air en soulevant, à temps égaux, une cloison membraneuse assez semblable à un opercule de poisson.

J'avais d'abord rêvé pour mes animules quelque forme gracieuse et même mythologique, avec des ailes au dos, comme les sylphes et les sylphides; j'y avais vu en premier lieu des ballons; en second lieu, des bateaux; le tour des poissons était venu; je m'en tins aux poissons, vu les écailles, les nageoires et l'opercule. L'air ne leur était-il pas un fluide suffisant pour qu'elles y pussent vivre et s'y mouvoir à l'aise?

Maintenant que je ne songeais plus à les revêtir d'une forme selon ma fantaisie, en vérité, je les trouvais fort bien ainsi, alertes, gracieuses, charmantes, et je finis par conclure qu'elles

étaient de point en point ce qu'elles devaient être.

Il me restait à les étudier dans leurs habitudes, dans leurs tendances.

La plupart tourbillonnaient par essaims autour de certains individus, des jeunes femmes et des enfants surtout; elles les enveloppaient comme d'un nuage animé, se laissant entraîner par le mouvement que ceux-ci imprimaient à l'air ambiant; elles traversaient la rue avec eux, s'arrêtant là où ils s'arrêtaient.

Cependant il arriva à quelques-unes de ces petites âmes atomistiques de rompre leur rang et de se laisser entraîner dans l'orbite d'un autre groupe; parfois, se rencontrant comme à l'improviste, elles faisaient un brusque mouvement d'écart, ce que j'attribuai à l'influence antipathique; mais toute vérité se prouve par son contraire, et si, parmi les animules, l'antipathie exerce ses effets, à plus forte raison, la sympathie doit-elle se faire sentir, comme je ne tardai pas à le constater de la façon la plus convaincante.

J'en vis plusieurs, appartenant à des essaims différents, se montrer deux à deux, s'éloignant, se rapprochant tour à tour, ainsi que font les oiseaux qui voyagent de conserve, et lorsqu'elles

se rapprochaient, des deux côtés où s'opérait le contact, leur réseau nacré se brillantait plus vivement, et elles entre-croisaient comme un petillement d'étincelles.

Expérimentant en pleine rue, je ne me suis guère trouvé à même de vérifier le fait, mais je n'en doute pas, les circonstances aidant, il arrive à deux groupes entiers de se confondre dans une mutuelle effusion. Ces groupes, ils ne se contentent pas de se confondre ainsi quelques instants, ils accompagnent, ils escortent tour à tour chacun des deux individus desquels ils sont émanés. Ceux-ci peuvent ne pas s'être rencontrés encore, mais ils subissent déjà l'influence de cette atmosphère magnétique qui les enveloppe; ils se pressentent, ils se cherchent, sans se rendre compte de l'invisible aimant qui les attire l'un vers l'autre. Viennent-ils enfin à se mettre en rapport, aussitôt se manifestent les entraînements sympathiques, créant, selon leur degré de force et de vivacité, ces amours spontanés, furibonds, qui, trop souvent, n'ayant pas d'autre raison d'être, s'en vont comme ils sont venus, ou ce sentiment plus calme, mieux raisonné, des affections progressives, des amours vivaces et des longues amitiés.

Est-ce à dire que tous les êtres humains sont

aptes également à ressentir ou à communiquer ces élans sympathiques? Le contraire serait facile à démontrer.

A deux pas devant moi, marchait un homme à peine escorté de quelques animules. Celles-ci, quoique d'apparence faible, et j'oserai dire maladive, lui faussaient compagnie pour se mêler aux autres essaims; mais elles revenaient en hâte vers lui et toujours seules. Cet homme, je le devançai pour juger de sa physionomie; il avait le regard fixe, la lèvre mince et une expression de dureté; de plus, des cheveux gris. Ce devait être un vieux célibataire misanthrope.

Je fis encore bien d'autres observations qu'il serait trop long de rapporter; mais ce que je me garderai bien de passer sous silence, c'est l'incident vraiment remarquable qui couronna mes expériences.

Je continuais mes investigations en pleine rue, à l'encoignure des squares, devant les cafés, devant les boutiques, partout où une lumière assez vive permettait à mes yeux de mettre à profit la singulière netteté de vision dont ils étaient doués en ce moment, quand tout à coup je remarquai dans mes animules un entrain, un mouvement de va-et-vient extraordinaire. Elles ne rayonnaient plus aussi exactement autour de certains

individus; toutes, obéissant bientôt à une commotion générale, se laissèrent emporter dans un même courant, dans un même tourbillonnement, comme la neige en giboulées, alors que souffle un vent d'orage. Et cependant l'air était calme, et pas un nuage ne bougeait dans le ciel.

Cette émigration, sans rien perdre de sa force, prit une allure plus régulière; on eût dit que des chefs invisibles venaient de rétablir l'ordre et la discipline dans les rangs, et parmi ces rangs ainsi alignés, je n'aperçus pas une fois de ces soubresauts antipathiques dont il vient d'être question. Nos animules suivaient la rue de Richelieu, et en si grand nombre que la plupart se perdaient dans la demi-obscurité, et même dans les ténèbres des étages supérieurs.

Tout à coup, comme pour me mettre à même de les pouvoir observer encore jusqu'à ces hauteurs et dans leurs diverses directions, Paris entier s'illumina de la base au faîte de ses maisons et de ses palais. Alors je pus les voir sortir de toutes les fenêtres, descendre de tous les balcons et même de toutes les mansardes, pour rallier la grande procession.

En tournant les boulevards, je m'aperçus que la population parisienne, jetée dehors par flots innombrables, remplissant, encombrant les trot-

toirs, éprouvait ce soir-là un élan, une agitation en tout semblables à ceux de mes animules.

Ce même samedi, 25 juin de l'année 1859, où ma grande découverte devait recevoir sa consécration, on venait d'apprendre par le télégraphe l'importante victoire remportée par l'armée franco-sarde sur les bords du Mincio.

Cette victoire de Solferino eut cela de bon qu'elle servit à prouver le rôle que jouent les animules dans ces grandes émotions populaires, dont on n'avait pu encore s'expliquer la foudroyante spontanéité.

Depuis ce jour, il ne m'a pas été donné de renouveler mes expériences, qui, du reste, n'ont été jusqu'à présent contestées par personne.

SUR LE PAVOIS.

.... Si alors j'adressais la parole à une jeune fille, à peine semblait-elle m'avoir entendu. La plupart du temps, on eût dit que mes danseuses me prenaient simplement pour un instrument à danser, tant elles paraissaient peu soucieuses de savoir, sauf la main et le pied, ce que valait le reste de ma personne.

Dans les maisons que je fréquentais avec assiduité, tout au plus observait-on envers moi les règles de la plus vulgaire convenance. S'agissait-il d'un dîner, j'occupais infailliblement le bas bout de la table, devant la porte de service, exposé aux courants d'air et aux égouttures des plats.

M'invitait-on à une soirée musicale, relégué derrière les autres, hissé sur mes deux orteils, j'occupais plutôt l'antichambre que le salon, sans

un siége pour m'asseoir, et les plus déliées fioritures de la cantatrice, pas plus que les rafraîchissements, n'arrivaient jusqu'à moi.

Au spectacle, toujours m'était réservée dans la loge la place *impossible*, celle d'où l'on ne voit rien, et où l'on n'entend pas grand'chose, sinon les bruits du corridor et les conversations des ouvreuses. Avant la fin, soit de la comédie, soit du drame, on m'envoyait parfois, sans façon, prévenir Jean de se tenir prêt. Le dénouement, on promettait de me le raconter à la première occasion.

Et cependant, il y avait autour de moi certaine atmosphère de bienveillance dans laquelle je me sentais doucement vivre ; mais j'étais simple étudiant alors et n'avais pour tout avoir que la pension que me faisait mon père. Je ne pouvais aspirer encore à la haute considération.

Trop tôt j'eus le malheur de voir inopinément la fortune m'adresser un premier sourire (sourire de deuil) ; trop tôt peut-être aussi je me déclarai poëte. Je publiai un volume rose intitulé : FLEURS D'AVRIL, dont un grand journal fit l'éloge dans un entre-filet. Eh bien ! malgré mon surcroît d'aisance, en dépit de mon volume rose, si l'on eut pour moi tout autant de bienveillance, on ne me témoigna guère plus d'égards qu'aupa-

ravant. Je m'en irritais ; que me fallait-il donc pour monter sur ce qu'on nomme le Pavois, et figurer dans le cercle de mes amis et de mes connaissances (je n'aspirais pas au delà), non plus comme le premier quelqu'un venu, mais comme quelque chose ?

Je publiai un second volume, jaune cette fois !... même accueil, même sans façon. Mon irritation tournait à la frénésie....

Enfin, un jour après avoir reçu de Mme C... une carte d'invitation presque cérémonieuse, je me présentai à son hôtel. Le valet de chambre, contre son ordinaire, proclama mon nom à haute voix, les portes du salon ouvertes à deux battants.

L'annonce faite, les hommes se levèrent, les dames saluèrent d'un mouvement de tête, en se tournant de mon côté. Je commençais donc à compter pour quelque chose ? Le bon accueil ne devait pas s'arrêter là.

Mme C.... vint au devant de moi, et m'indiqua, près de la cheminée, un large fauteuil dont, d'un geste, elle venait de faire déguerpir le dernier occupant. Un peu confus d'une telle réception, à laquelle j'étais loin d'être accoutumé, je voulus d'abord me défendre de cette distinction ; elle insista avec une sorte d'autorité. Je me soumis.

Au dîner, j'eus ma place près d'elle, à sa droite,

et cependant figuraient autour de la table quelques hautes notabilités de la finance et de l'administration. Mon hôtesse, j'eus tout lieu de le penser, mettait dans son estime les littérateurs bien au dessus des capitalistes et des fonctionnaires. Je crus devoir néanmoins faire montre de modestie en lui demandant ce qui me valait un pareil honneur. Distraite sans doute par les mille et une préoccupations d'une maîtresse de maison, elle me répondit par quelques paroles sans suite, à peine articulées, mais où il était certainement question de mon âge. Que venait faire là mon âge? je vous le demande.

La conversation en s'animant étant devenue générale, enhardi par la position qui m'était faite, je ne craignis point de m'y engager. On m'écouta dans un silence presque admiratif, puis on applaudit à outrance, et, tout en applaudissant, on se murmurait à l'oreille quelques paroles *mezza voce*, où mon âge était encore mis en jeu. C'était de l'engouement; quoique jeune encore, je n'avais nullement la prétention de passer pour un phénomène de précocité.

N'importe! j'étais monté sur le pavois, flatté, très-flatté d'être non plus une personne, mais un personnage, m'étonnant néanmoins d'avoir si vite grandi dans l'opinion publique, me rassurant

ensuite en songeant que je n'étais ni ministre, ni administrateur d'un chemin de fer; ma position sociale, mes conditions de bien-être étaient restées les mêmes; donc ces éloges, ces prévenances, ces égards, après lesquels j'avais tant soupiré, ils s'adressaient à moi, à moi seul, à mon mérite individuel, au littérateur, au poëte, à mon livre rose, à mon livre jaune, maintenant appréciés comme ils méritaient de l'être !

Le soir, il y eut réception, et un semblant d'orchestre improvisé dans un coin du grand salon, laissa entrevoir que la jeunesse aurait sa part de la fête.

En entrant, les personnes invitées, après avoir salué les maîtres de la maison, venaient s'incliner devant moi. J'étais de plus en plus flatté; mon orgueil, remis d'une première surprise, avait eu le temps de s'asseoir carrément dons son aplomb; je ne m'étonnais plus de rien, si ce n'était d'entendre tous ces nouveau-venus me parler de leur respect, de leur vénération. Le simple mot : admiration m'eût paru suffisant.

Bientôt, quelques groupes de jeunes filles se répandirent dans le salon, qu'elles embaumèrent de leur jeunesse, qu'elles fleurirent de leur beauté. Parmi elles s'en distinguait une que depuis longtemps je préférais entre toutes. Elle

m'aperçut, vint à moi, et, après une demi-révérence, un demi-regard souriant, avec un gracieux mouvement de cygne, qui fit monter et descendre la spirale de ses beaux cheveux blonds, elle me présenta.... son front à baiser.

L'imprudente !... Mais à cet acte inqualifiable, et qui aurait dû causer un scandale énorme, pas un dans l'assemblée ne parut attacher la moindre importance.

Je ne sais pourquoi je me sentais moins triomphant. J'éprouvais certains symptômes d'inquiétude. L'idée d'inviter pour la prochaine contre-danse une de ces jolies personnes ne me vint point à l'esprit, et, dans ce moment, Mme C.... m'ayant présenté une carte pour le whist, je n'hésitai pas à la prendre.

Tandis que les violons râclaient leurs premiers accords, et que les danseuses, en passant près de mon fauteuil, faisaient entendre le frôlement magnétique de leurs robes de gaze, je n'éprouvai d'autre sensation qu'un froid très-marqué aux jambes, effet des robes de gaze et du courant d'air qu'elles venaient d'établir.

Avant d'aller prendre ma place à la table de jeu, je me rapprochai de la cheminée. Je levai la tête ; une glace était devant moi.... horreur ! J'eus peine à me reconnaître.

Des cheveux blancs et rares s'espaçaient en broussaille aride sur mon crâne jaune et luisant comme ivoire; mon visage bistré, couvert d'une espèce de réseau de mailles squammeuses, était sillonné de rides nombreuses et profondes; mes yeux, où la flamme du regard petillait encore, enfoncés dans leur orbite osseux, se cerclaient d'écarlate....

Tout m'était révélé; je n'étais plus qu'un vieillard!... j'avais quatre-vingts ans!

Ces empressements, ces hommages, dont j'avais été l'objet, ils ne s'adressaient ni à mon esprit, ni à mon mérite, mais à mon âge; et ce mot répété ne me l'avait pas fait comprendre! En moi on avait honoré moins ma valeur personnelle que le peu même que je valais!

Oui, l'on a raison d'honorer les vieillards; ils représentent les ancêtres, l'expérience, la sagesse; mais, s'ils sont vraiment sages, peuvent-ils tirer vanité de ces respects et de ces louanges qui ne font que sonner leur glas funèbre?

En me donnant le fauteuil près du feu, en m'installant à sa droite, mon hôtesse ne m'avait-elle pas dit clairement: « Vous n'êtes ni le plus riche, ni le plus noble, ni le plus important de mes convives, mais le plus vieux; je vous honore parce que vous allez bientôt mourir. »

Et ses convives, après m'avoir écouté avec tant de bienveillance, et les derniers arrivés en venant s'incliner devant moi, et la belle jeune fille en me présentant son front, tous ne venaient-ils pas de m'adresser ce même compliment mortuaire.

Précipité du haut de mon orgueil, combien je regrettai ce bon temps de ma jeunesse, où chacun me traitait avec si peu d'égards, où j'occupais le bas bout à la table, l'antichambre durant le concert, la place impossible au spectacle, ce temps trois fois heureux où nulle jeune fille n'aurait été assez audacieuse pour venir me présenter son front à baiser !

Vieux Gœthe, quand Bettina Brentano, en murmurant quelques paroles d'amour, s'endormait sur tes genoux, tu t'enorgueillissais aussi sur ton pavois, toi, le poëte olympien, toi, le savant, toi, l'immortel ! mais la rusée Bettina savait bien que ton pavois, c'était la pierre du sépulcre, et ses paroles passionnées pouvaient se résumer ainsi : « Je t'admire, je t'aime, parce que tu es grand, et si j'ose le crier si haut, c'est que tu dois bientôt mourir. »

LES TROIS LUMIÈRES.

(UNE NOUVELLE NUIT SOUS BOIS.)

La nuit est venue,
Noircissant la nue,
Noircissant les bois;
On entend à peine,
Au fond de la plaine,
De confuses voix.
Dans quelques chaumières
Brillent des lumières
L'incertain reflet;
Bientôt, les bruits cessent,
Les feux disparaissent;
Tout dort, tout se tait;
La plaine est tranquille,
L'ombrage immobile,
Le hameau muet.

Avec indolence,
Le dieu du repos
Dans l'air se balance,

Et verse en silence
L'ombre et les pavots.

Vainement j'écoute;
L'écho de la route
Est silencieux;
Rêveur solitaire,
En vain dans les cieux,
En vain sur la terre,
Je porte les yeux;
Partout les ténèbres....
Des pensers funèbres
Glacent mes esprits;
D'une peur secrète
Je me sens surpris;
Déjà, je regrette
Le jour et Paris!

Mais, dans la nature,
Un rjen nous rassure,
Un rien nous distrait.
Ma terreur s'envole;
J'ai, sous la forêt,
Vu la luciole
Et ses feux brillants,
Dans la nuit obscure,
Peupler la verdure
D'astres scintillants.

De ce doux prodige
Dieu se sert, me dis-je,

Sous ces bois riants,
Pour aider, dans l'ombre,
Aux chastes amours
D'insectes sans nombre,
Qui, dans les détours
De l'herbe nouvelle,
Sans le prompt secours
D'un phare fidèle,
S'égarant toujours
Et perdant leur route,
Manqueraient sans doute
A leur rendez-vous,
Si courts et si doux.

Philosophe austère,
Garde ta raison.
Oui, sous ce gazon
On aime, on sait plaire,
Selon la saison;
Parmi les fleurs même,
On se cherche, on s'aime;
Partout, des amants
La race féconde,
Dans les airs, sous l'onde,
Jusqu'aux fondements
De notre vieux monde,
Peuplant à la ronde
Tous les éléments,
Se cherche, s'enchaîne,
Et détruit sans peine
Tes vains arguments.
Je crois aux dryades,

Je crois aux naïades,
Je crois aux romans!
Bien plus, j'en fais gloire;
Un bien illusoire
Ne peut-il charmer?
Il est doux de croire,
Il est doux d'aimer!

Mais, vive, imprévue,
Dieu! quelle clarté,
D'en haut descendue,
Découvre à ma vue
Un monde enchanté!

Devant moi, tout change;
Un heureux mélange
De l'ombre et du jour,
D'un prestige étrange
Charme ce séjour.

Les temps de féerie
Et de syphirie
Me sont rappelés;
Par des sons magiques
Les airs sont troublés;
D'êtres fantastiques
Les champs sont peuples.

De riants fantômes,
Sylphes amoureux,
Follets vaporeux,
Ondines et gnomes,
Errent sous les dômes
De ces bois ombreux;
Leurs essaims nombreux
Partout se répandent;
Ils montent, descendent,
Le long des rameaux,
Puis, d'autres s'élancent,
Plongent sous les eaux,
Légers, se balancent
Au front des roseaux;
Tout à coup grandissent,
Se mêlent, bondissent,
Vacillent soudain....
Le ciel se fait sombre,
Tout rentre dans l'ombre
Comme un songe vain.

De ma rêverie,
Trop tôt défleurie,
Je sors étonné.
Pauvre tributaire
D'un monde borne,
Enfin sur la terre
Je suis ramené;
Car la lune folle,
Du ciel délogeant,
De son front d'argent
Cache l'auréole;

De la luciole
Le phare est éteint,
L'ombre, qui m'étreint,
Me laisse en déroute,
De terreur atteint :
Je n'y vois plus goutte.

Je tremble, j'écoute....
Un sourd roulement
A soudainement
Ébranlé la route.
L'orage sans doute !...

Mais une clarté
Tout à coup colore
Le bois attristé.
Dans les cieux, l'aurore
Ne peut naître encore;
Est-ce un météore,
Produit brillanté,
Des feux de l'été,
Astre subalterne
Dans l'air emporté?
Non, c'est la lanterne,
Grise, sale et terne
D'un coucou crotté.

De mes trois lumières,
Je crois à présent,
En m'en accusant,

Que les deux premières,
Lune et ver luisant,
(Pardon! je blasphème!)
Ont eu moins de prix
A mes yeux surpris
Que cette troisième,
Au feu terne et gris,
Tant une peur blême
Troublait mes esprits.

Mais le coucou passe,
Je franchis l'espace
En poussant des cris;
J'y trouve une place,
Au ciel je rends grâce,
Et rentre à Paris!

LES CINQ ÉCHELONS DE TIMOTHÉE JERRY.

« En dépit de mes lèvres souriantes, de mes membres régulièrement conformés, je n'inspirai d'abord durant ma première enfance qu'une sorte d'horreur aux amis de ma famille; ils ne voyaient en moi qu'un être avorté, un rebut de la création, un monstre hors de l'ordre naturel et normal de l'humanité. Non-seulement j'étais né sourd, aveugle et muet, mais un engorgement obstiné des organes olfactifs devait rendre nuls pour moi, durant plusieurs années, le sens de l'odorat et celui de la saveur.

« Je ne possédais de l'être que le toucher, c'est vrai ; mais le toucher est un sens exquis, le siége même de la sensibilité, le seul sens qui, jusqu'à un certain point, puisse suppléer aux autres. Je n'étais point malheureux, bien s'en faut. Si l'absence des autres facultés empêchait ma pensée

de se développer et de prendre part à de certaines jouissances extérieures, d'un grand prix pour ceux qui les ont connues déjà, elle était aussi un empêchement à ce que les ennemis du dehors, les inquiétudes, tous les mille incidents pénibles de la vie, dont l'enfance elle-même est tributaire, pussent pénétrer dans la place.

« Isolé, renfermé dans ma propre personnalité, l'esprit flottant dans le vague, vivant sans savoir ce que c'est que la vie, je m'abandonnais sans crainte, sans réserve, aux impressions que mon sens unique pouvait me donner.

« Le vent qui soufflait, les vivifiantes bouffées de chaleur qui partaient de l'âtre, une douce main qui se posait sur mon front ou qui furetait dans mes cheveux, les caresses de ma mère et celles de mes sœurs, et Dieu sait si elles en étaient prodigues! me créaient un bien-être de l'âme et du corps au delà duquel je ne pressentais rien.

« Mes trois anges gardiens veillant sur moi avec cet instinct du cœur, le plus sûr des instincts, ma main ne rencontrait jamais que des surfaces moelleuses, fraîches en été, tièdes en hiver, qui imprimaient à mes nerfs, non de vifs, mais d'agréables ébranlements. C'étaient mes jeux et mes fêtes.

« Ce n'est pas là vivre, direz-vous, c'est vé-
« géter ! »

« Ne disputons pas sur les mots ; d'accord, j'étais une plante plutôt qu'un homme, mais une plante douée du mouvement et de la sensation, une plante bien heureuse, je vous assure.

« Je ne sais quel prince de la maison de Bourbon, pris de folie à de certaines heures, se croyait alors devenu un simple arbrisseau, et n'avait plus d'autres exigences que celles des végétaux de son espèce. Combien amèrement cette plante-là devait-elle regretter de se réveiller prince !

« Le don de l'odorat, celui du goût, m'arrivèrent tard ; mais, procédant l'un de l'autre, ils m'arrivèrent presque ensemble.

« Dans les premiers temps, cette double source d'émotions inconnues, venant entremêler ses deux courants au courant de mes impressions habituelles, me mit en proie à des perplexités souvent pénibles. Tant de secousses, de changements, se succédant coup sur coup, imposaient à mon intelligence, inerte encore, un travail d'appréciation, de comparaison, dont elle était peu capable de se bien tirer. Je ne savais si ces impressions nouvelles m'entraient ou non par les surfaces sensibles de mon corps, si leur origine était en moi ou hors de moi. Au surplus, sur ces

questions, comme sur tant d'autres, je ne me sens guère plus avancé aujourd'hui, quoique depuis j'aie à ce sujet consulté les doctes, dont je me garderai de reproduire les avis contradictoires, ne prétendant pas faire ici un traité des odeurs et des saveurs.

« Ce que je dirai, c'est le bien-être ineffable qui plus tard résulta de leur alliance avec le toucher, les heureuses modifications que ces hôtes nouveaux apportèrent dans mon existence lorsque je fus enfin parvenu à jouir paisiblement de leurs bienfaits sans songer le moins du monde à les analyser.

« L'odorat développa chez moi de précieuses facultés, entre autres celle de percevoir les objets à distance.

« Autrefois, un de mes anges gardiens venait-il à ma rencontre, ne pouvant ni le voir ni l'entendre, rien ne m'avertissait de sa présence ; il ne m'était donné de le reconnaître que de près, en le touchant. Aujourd'hui, je le touchais de loin ; je le reconnaissais au parfum dont, à son approche, s'imprégnait mon atmosphère.

« Chaque personnage de la maison, chaque objet composant le mobilier avait pour moi son odeur distincte ; quelque faible fût-elle, j'étais à même de l'apprécier, dans ses diverses grada-

tions, avec assez de certitude pour marcher librement dans ma chambre ou dans les autres pièces de l'appartement, en mesurant, les narines ouvertes, l'intervalle qui me séparait de tel meuble, qui me rapprochait de tel autre, tant l'odorat avait acquis chez moi de subtilité.

« Parmi les senteurs il en est une que je préférais à toutes, celle de l'œillet. Pourquoi? Ma mère aussi la préférait, et son mouchoir, ses vêtements en portaient le témoignage. Était-ce entre elle et moi simple conformité de goûts? Non; je veux le croire, j'aimais les odeurs en raison de l'amour que je portais aux êtres que chacune d'elles rappelait à ma pensée. C'est ainsi que, après l'œillet, je plaçais immédiatement dans mon estime, je dirai mieux, dans mon affection, l'iris et la verveine, les parfums favoris de mes sœurs. Ceci tendrait à prouver que, mettant à profit mes récentes conquêtes, mon cœur s'était développé en même temps que mon intelligence des choses.

« Il arriva que, par une belle matinée de printemps, ma mère vint à moi avec un bouquet de violettes à sa ceinture. Je demeurai froid et inquiet sous ses caresses; il me semblait être entre les bras d'une étrangère. Elle le comprit et n'y retomba plus.

« Le sens du goût avait ajouté à mon bien-être pour le moins autant que celui de l'odorat.

« De même que l'air du dehors, à qui je ne demandais autrefois que de rafraîchir mon front brûlant, m'arrivait maintenant tout à la fois frais et balsamique, car nous demeurions à la campagne, de même la nourriture, qui n'avait jusqu'alors satisfait chez moi qu'à un besoin, m'était devenue une jouissance; jouissance peu délicate au dire des raffinés en délicatesse, qui en parlent à leur aise; mais suprême, impérieuse, multiple pour un pauvre adolescent condamné jusqu'à ce moment à l'absorption répugnante de matières insipides, terreuses, un médicament contre la faim, voilà tout.

« Que les temps sont changés! Aujourd'hui, quand la nourriture arrive au pauvre déshérité, il la sent venir, et, à l'avance, sa bouche s'humecte aux excitations du fumet savoureux qu'elle exhale; et ses mains vont à sa rencontre !... Cette jouissance, grossière selon vous, ne satisfaisait-elle pas à elle seule aux trois facultés de sentir qui m'avaient été accordées, je ne dirai pas par l'avare, mais par la prodigue et bienfaisante nature !

« Aveugle et sourd-muet!... Sans doute, oui, je l'étais encore; mais regrette-t-on les biens qu'on n'a pas connus, qu'on n'a pas désirés ?

« A la fin de mes repas, faits en famille, et où je causais joyeusement avec ma mère et mes sœurs, rien que par des serrements de main et des baisers, me servait-on un peu de bon vin trempé d'eau, tant était grande mon impressionnabilité, je me sentais soudainement transporté dans un monde idéal, mon monde réel à moi; que pouvais-je connaître de l'autre, quand le son et la couleur, quand tout ce que le toucher, l'odorat et le goût ne pouvaient atteindre, échappait à mon appréciation? Qu'importe! entouré de prévenances et de tendresses, que je croyais devoir ne jamais finir, ignorant le mal, ne me défiant ni des hommes, ni de la Providence, ni de moi, il me semblait vivre à même le bonheur.

« Hélas! jusqu'alors j'avais vécu par le rêve; j'allais me réveiller.

« Un jour, deux mains se posèrent sur mon front, deux mains inconnues, sèches, froides et rudes. Je les repoussai avec horreur; on maîtrisa mes mouvements par la force; on écarta mes paupières, et je ressentis une vive douleur, accompagnée d'un jet de lumière.

« Pour rien au monde je n'aurais voulu entrevoir de nouveau cette clarté redoutable. Je le croyais fermement, elle seule avait été la cause de ma souffrance. On me mit un bandeau sur les

yeux; j'en fus bien aise; je comprenais vaguement que ce bandeau me protégeait contre son retour.

« Néanmoins j'avais vu, pendant une seconde, un vingtième de seconde peut-être; n'importe! j'avais vu. C'en fut assez pour porter le trouble dans mes esprits. Je me demandais quel était ce signe menaçant qui, au milieu des violences, m'était soudainement apparu autrement que par la pensée?

« La nuit, un songe dessina devant moi un fantôme sous forme d'éclair; épouvanté, je me précipitai hors de mon lit; les douces mains et les senteurs aimées me calmèrent.

« Au bout de quelque temps, on m'enleva mon bandeau, persiennes et rideaux fermés, ne voulant m'introduire dans le quatrième monde, dans le monde de la lumière, que peu à peu, avec toutes les précautions voulues. Ainsi, je passai progressivement de l'obscurité noire à l'obscurité grise, de la demi-ombre à la clarté douteuse.

« Lorsque je parvins à distinguer nettement les objets, ce que j'éprouvai tout d'abord ce fut un désenchantement complet. Autour de moi, les meubles, les tentures, que, grâce au toucher, je croyais si bien connaître, n'avaient plus la forme que je leur avais supposée; leurs couleurs con-

trastantes, surtout le reflet des cuivres et des dorures, me blessaient la vue. Je croyais les atteindre en étendant la main, et ma main n'atteignait que le vide; mes relations avec mon entourage habituel s'étaient tout à coup rompues, désaccordées.

« Désillusion bien autrement pénible! souvenir à jamais douloureux! trois femmes se tenaient devant moi, la figure contractée par l'émotion, les bras à demi tendus.... Ces femmes, elles me firent peur! Leurs traits me semblaient grimacer la menace; je reculai devant elles avec tous les signes de la défiance, et le premier regard que je leur adressai fut un regard farouche.

« C'était ma mère, c'étaient mes sœurs!

« Heureusement, je ne me trompai pas sur le sentiment de surprise pleine d'amertume qui répondit à mon regard. Je me rapprochai d'elles; avant que mes mains eussent interrogé leurs traits, déjà les émanations des trois parfums chéris m'avaient tout révélé, et je me mis à fondre en larmes.

« Ce que je ne pus comprendre alors, ce qui me jeta dans un abattement profond, c'est que ma mère n'était ni la plus belle ni la plus jeune des trois!

« Ne l'oubliez pas, je ne savais rien de la fa-

mille, ni de l'âge, ni de la vieillesse, et celle-là que j'aimais par-dessus tout, parce que sans cesse je l'avais trouvée près de moi, parce que ma vie s'était passée entre ses bras, elle avait la peau bistrée, les lèvres pâles; elle était vieille! Elle me parut telle du moins auprès des deux jeunes visages qui rayonnaient à ses côtés dans toute la splendeur de leurs vingt ans.

« Jusqu'alors, au milieu du chaos de mes idées confuses, je n'avais reconnu d'immuable que ce principe : la femme qui exhale la plus douce odeur, et qu'on aime le plus, doit être en tout supérieure aux autres.

« A peine ouverts, déjà mes yeux venaient contrôler et détruire mes enchantements de la veille. Telle fut ma première et triste expérience de la vision.

« Puis vint le moment où, par un clair soleil du matin, ma fenêtre, débarrassée de ses voiles, de ses entraves, comme je l'avais été des miens, fut grande ouverte sous mon regard.

« Quand jamais on n'a été privé de ce don de la vue, ou même quand au moment où il vous arrive on possède déjà le sens de l'ouïe, on ne sait pas, on ne peut pas savoir quelle impression produit la lumière du soleil, l'étendue de l'horizon, les profondeurs du ciel, au milieu d'un

silence inflexible que rien ne vient troubler. Plonger à travers l'infini des choses célestes et ne pas entendre un bruit de la terre, ni la voix d'un homme, ni le chant d'un oiseau, ni le son d'une cloche, ni le frémissement du feuillage, ni le murmure d'une source ou d'un insecte, c'est là un spectacle qui vous saisit moins par sa grandeur que par sa sévérité; il ne vous charme pas, il vous écrase.

« J'étais resté immobile, frappé de stupeur. Peu à peu une irritation inquiète et nerveuse s'emparait de moi; l'espace, comme un gouffre sans fond, m'appelait à lui; il me semblait que j'allais m'y précipiter invinciblement; j'avais le vertige, un vertige halluciné, plein d'éblouissements. Quittant l'appui de la fenêtre, je me rejetai en arrière avec un cri de détresse, et mes mains crispées s'attachèrent aux vêtements de mes anges gardiens pour leur demander protection.

« Protection contre qui?... contre la clarté du soleil, contre les nuages, contre l'immensité du ciel !

« Les jours suivants, on me fit monter en voiture; nous visitâmes les campagnes environnantes, que je ne connaissais encore qu'à la senteur de leurs foins coupés et aux effluves pénétrantes

de leurs bois de sapins. Nous poussâmes jusqu'à la ville voisine ; j'y vis des rues populeuses, des boutiques, des bazars, des maisons de toutes les grandeurs, quelques-unes plus hautes que des arbres, les églises. Mes sœurs épiaient sur ma figure, durant notre promenade, les signes de l'admiration, de l'étonnement du moins; mais je n'admirais rien, et l'étonnement se manifestait en moi sous la forme maussade d'une profonde humiliation. Ma mère seule en comprit la raison, peut-être.

« Naguère je m'étais cru le centre d'un monde à part, monde étroitement circonscrit, où tout concourait à mes satisfactions personnelles; je cessais d'y croire maintenant : la terre était si grande, le ciel si haut! Puis, n'avais-je pas vu une foule de gens, semblables à moi, aller et venir, vivre et se mouvoir dans leur libre volonté? A peine devais-je compter dans cette multitude. Puis encore, parmi cette foule m'étaient apparus des mendiants couverts de haillons, des infirmes se traînant sur leurs béquilles....

« Mon beau rêve s'était effacé pour faire place au tableau lugubre des misères humaines....

« Où je secouais le plus facilement ces tristesses devenues habituelles, c'était quand je me promenais, solitaire, dans notre jardin, un grand

jardin, presque un parc. Là, parfois, je me plaisais à reconstruire mon ancien bonheur; je laissais tomber mes paupières; je m'efforçais d'oublier le soleil; j'essayais de faire jouer aux arbres, aux plantes, ce même rôle qu'avaient joué naguère autour de moi les meubles chéris de notre maison; je ne voulais plus pour mes guides que l'odorat et le toucher; le fruit que j'atteignais ainsi me paraissait plus savoureux. Mais il m'arrivait de fausser ma route, de m'empêtrer dans des buissons d'épines, ou de faire d'autres rencontres plus inattendues encore.

« Une fois, je me crus épié. L'air m'apportait un arome bien connu de moi. Honteux d'être surpris au milieu de ces puérilités, j'ouvris les yeux; personne n'était là, rien; sinon, à quelques pas, une belle plante à fleurs rouges, aux feuilles allongées en pointes; cette plante, elle sentait ma mère!... C'était l'œillet. Je ne l'avais point vue encore, et je tombai en ravissement devant elle.

« Et cependant le sentiment d'amour que j'avais voué à celle-ci, et qui si longtemps avait été ma vie, mon âme, ma seule lumière intérieure, s'affaiblissait graduellement de jour en jour; je le reportais autre part, plus loin, au-dessous; je devenais curieux, exigeant, avide d'émotions et

de relations nouvelles; sans souci des inquiétudes que je pouvais causer, il me fallait autour de moi d'autres senteurs, d'autres visages.

« A force d'exercer ma vue, j'avais appris d'abord à mesurer les distances, à comparer, à juger; bientôt je m'élevai jusqu'à l'appréciation intelligente de la couleur et de la forme; enfin, l'admiration passionnée me vint pour tout ce qui était ou me semblait être beau. Mon admiration, il est vrai, s'adressait moins encore aux beautés de la création qu'à la créature elle-même.

« Rencontrais-je de jeunes et jolies filles dans les promenades ou dans les maisons fréquentées par nous, mes regards s'enflammaient, des ardeurs soudaines me faisaient tressaillir; moi, espèce de sauvage, jeté tout à coup au milieu de ce monde des convenances et des délicatesses, j'allais droit à ces jeunes filles, et, revenant à mon ancien système d'expérimentation, effrontément je leur saisissais la main, ou le bras, en poussant mon rauque soupir de sourd-muet.

« Quelques-unes se révoltaient; d'autres, les bonnes âmes, plus touchées de mon infirmité que de mes démonstrations, prenant à merci ma jeunesse, souriaient et ne retiraient pas leur main.

« Eh bien (tant nos idées premières agissent

impérieusement en nous!), il m'est arrivé de laisser là une de ces belles miséricordieuses, de m'éloigner d'elle brusquement; pourquoi? Parce que l'essence qui parfumait ses cheveux ou son mouchoir n'était pas de celles qui possédaient le don de me charmer.

« Les couleurs aussi exerçaient maintenant une puissance prestigieuse sur mon imagination. Il suffisait qu'une femme portât une robe bleue ou rose pour me mettre aussitôt le feu au cœur. Le lendemain, son costume n'était-il plus le même, mon amour s'éteignait comme si le vent eût soufflé dessus.

« De mes tendresses d'alors le récit serait à la fois ridicule et lamentable. Je me sentis jaloux, jaloux jusqu'à la violence, jusqu'à la haine. Les autres jeunes gens, mes rivaux, possédaient une faculté merveilleuse que je leur enviais, qui m'avait été refusée. Il leur suffisait d'ouvrir la bouche, de remuer les lèvres, pour émouvoir ou divertir tour à tour nos charmantes; moi, je n'avais que le geste, dont j'abusais étrangement, avec brutalité. J'étais devenu un objet d'aversion pour tous. Les maisons où, par égard pour les miens, on avait daigné m'admettre, me fermèrent leurs portes. De nouveau, je fus réduit à la société de ma mère et de mes sœurs; elle ne me

suffisait plus, et je ne craignais pas de leur laisser deviner l'immense ennui qui me torturait près d'elles.

« Voilà ce que le sens de la vue avait ajouté à mon bonheur. Clartés du ciel, avais-je demandé de vous connaître !

« Enfin, ce dernier germe de la vie organique, déposé en moi par la nature aussi bien que les autres, mais qui y sommeillait encore, un charlatan inconnu le réveilla.

« Je franchis le cinquième échelon.

« Le premier son perçu par moi m'exalta moins que n'avait fait le premier jet de lumière. J'en avais à l'avance comme un sentiment confus. Cependant, les éclats de voix, les bruits du dehors, le roulement des voitures, semblaient crier et bondir dans ma tête; un jour de grand orage, je tombai évanoui, la face contre terre.... Abrégeons ces inutiles détails. Quand mon oreille assouplie se fut habituée à toutes ces discordances, quand je me sentis pleinement en possession de ce sens de l'ouïe, c'est alors qu'avec effroi je mesurai quelle distance, quels obstacles me séparaient encore de ses résultats positifs.

« J'entendais, oui, mais sans comprendre; mais la parole articulée ne devait me venir qu'après des efforts soutenus, incessants.

« Le toucher, le goût, l'odorat, ces sens d'élite, s'étaient d'eux-mêmes manifestés en moi, chacun d'eux ajoutant à la somme de mon bien-être, sans rien exiger en retour. Précédée de la douleur, la vue avait marqué la seconde ère, l'ère fatale de mon existence; elle m'avait précipité du haut de mes félicités mystérieuses, mais du moins elle ne m'avait pas contraint de m'associer par mes efforts au mal qu'elle allait me faire. Il en fut tout autrement de cette dernière venue; par quels rudes labeurs ne me fit-elle pas payer ma complète déchéance!

« Déjà j'étais un homme, et, forcément, il me fallut redevenir un enfant, apprendre à balbutier des mots, apprendre à lire, apprendre à penser. J'y consacrai des années entières. Je m'étais laissé prendre aux trompeuses amorces de l'étude; j'avais reporté sur elle toutes les impétuosités de ma nature. Façonné à la parole, je provoquai à la discussion les hommes les plus renommés par leur esprit, par leur savoir; je voulus connaître tous les livres, tous les systèmes....

« Ce fut là mon malheur!

« Hommes et livres, ce que l'un m'affirmait était démenti par l'autre, avec preuves convaincantes des deux côtés; le monde des idées n'a-

vait pour fondement qu'une hypothèse; la certitude n'existait nulle part; les premiers et saints enseignements que j'avais reçus de ma mère disparaissaient au milieu d'un brouillard empoisoné.

« J'ai lu, dans Plutarque, je crois, qu'un certain Xénocrate voulait qu'on mît aux jeunes garçons des oreillettes de fer pour les empêcher d'entendre tout ce qui se débite autour d'eux.

« Que ne m'avait-on appliqué les oreillettes de Xénocrate ?

« La passion m'était entrée par les yeux; elle m'avait rendu misérable, ingrat, plein d'envie et de haine; la corruption m'entra par les oreilles; je doutai de tout, de la vérité, de la vertu, de moi-même. Le cœur flétri, l'esprit désenchanté, je me demandai alors s'il était du destin de l'homme de descendre ainsi dans l'abîme à mesure qu'il parcourt la gamme complète des sens, et je jetai en pleurant un regard de regret sur mon beau paradis d'ignorance à jamais fermé derrière moi.

« Je me résume. Trois sens suffisaient à ma parfaite félicité, le ciel ne m'a départi les deux autres que comme un don de sa colère.

« Vous avez voulu connaître mon histoire, puisse-t-elle vous profiter; mais je ne l'espère pas. »

Ainsi Timothée Jerry, l'illustre misanthrope, nous raconta les diverses phases de sa vie exceptionnelle. O rêveurs, mes frères, nous qui, dans nos ardentes prévisions, avons hautement annoncé, après cette vie terrestre, des mondes meilleurs, où une multitude d'autres sens viendraient s'ajouter à ceux que nous possédons déjà, souscrirons-nous donc à ce nombre restreint que le philosophe regrette tant d'avoir franchi ?

L'ingrat, il a oublié qu'à la porte de son paradis veillaient trois anges gardiens, pour suppléer à ce qui lui faisait défaut.

Et cependant, s'il avait dit vrai sur un point; si chaque touche ajoutée à ce clavier des sens ne devait servir qu'à lui faire rendre des accords de plus en plus douloureux?... Prenons garde!... Malgré moi, le doute me saisit à mon tour. Trop voir, trop savoir, trop prévoir a aussi son danger. Entre notre mesure excessive et la mesure restrictive de Timothée Jerry, il doit exister un milieu raisonnable et suffisant.

Qui sait? Peut-être ce que Dieu a fait est-il bien fait; peut-être, pour nous élever à des hauteurs inconnues, nous suffira-t-il des cinq échelons qu'il nous a donnés, et dont Jerry n'a pas su trouver le bon emploi.

JE DEVIENS BARBILLON.

Doux métier que celui de pêcheur à la ligne! il n'empêche pas la rêverie, pas même le rêve.

En pêchant, je rêvai un jour que j'étais poisson, non un monstre des mers, mais un simple poisson d'eau douce, ni trop grand, ni trop petit, également éloigné du fretin et des gros bonnets de l'aristocratie fluviatile. Je figurais, en qualité de barbillon, dans ce qu'on pourrait appeler la bonne bourgeoisie de nos rivières.

Je pus juger alors combien sont faux la plupart de nos proverbes : « Heureux comme un poisson dans l'eau! » dit-on; je n'étais point heureux; on ne sait pas assez ce que c'est que la vie d'un poisson, vie de tourments et d'inquiétudes incessantes. J'avais à me défendre et des oiseaux de proie, qui fendent l'air pour nous enlever; et des brochets, qui fendent l'eau pour

nous dévorer sur place; et des hommes, surtout de ces hommes affreux, soi-disant les plus doux, les plus inoffensifs de leur espèce, ne songeant toutefois qu'au meurtre, ne vivant que pour le meurtre. Le plus souvent, ne nous font-ils pas la guerre par désœuvrement, par plaisir plutôt que par besoin? Et pour nous attirer à leur piége, les barbares! ils ensanglantent les eaux, ils transpercent par le milieu du corps de pauvres vermisseaux innocents, dont l'emploi, ici-bas, était de les préserver de l'infection et de la peste. Les pêcheurs à la ligne sont les plus féroces de tous les êtres!

Barbillon, je raisonnais, bien entendu, avec la logique d'un barbillon.

Comme je fulminais mon anathème entre deux eaux, j'aperçus un de ces affreux pêcheurs assis, son instrument de mort à la main, sur les bords de la Marne. Il avait une figure terrible. Cependant, en dépit de moi-même, un entraînement irréfléchi, je dirai plus, un sentiment de sympathie inexplicable, me portait à me rapprocher du rivage pour le contempler de plus près; et, chemin faisant, distrait par ma contemplation, je happais, un peu au hasard, ce qui se présentait au courant de ma route. . . . . .

. . . . . .

Chose étrange! j'étais ce pêcheur, alors quelque peu endormi. Une légère secousse me réveilla; mon fil de crin s'était tendu; la plume plongeait; je tirai machinalement ma ligne, au bout de laquelle se débattait.... un barbillon!

Il y eut un moment de désordre dans mon esprit; étais-je la victime? étais-je le bourreau?... Sans agiter la question plus longtemps, conservant encore en moi un sentiment de poisson, j'eus hâte de débarrasser le captif, et de le rejeter dans la rivière.

Depuis ce rêve inconcevable, où j'avais figuré à la fois aux deux extrémités de ma ligne, la chair du barbillon m'est devenue antipathique.

LE BAL DES VICTIMES.

Parmi mes rêves, j'en ai de nature légère, gaie, et même grotesque; ceux-là se laissent facilement conduire par un reste de volonté, et procurent ce qu'on appelle le sommeil souriant; mais j'en ai de rétifs, de violents, de terribles, qui m'emportent à travers les catacombes, dans des charniers, au milieu des morts, des épouvantements et des apparitions funèbres.

Cette fois, j'étais dans un bal, dans un bal de cour. Par faveur, exceptionnelle alors, à côté de la plus haute noblesse du royaume, la bourgeoisie y avait ses représentants, le peuple aussi. Les salons étaient vastes et nombreux, splendidement éclairés; de tous côtés, la lumière miroitait, chatoyait dans l'or, dans les cristaux, dans les glaces, dans les diamants des duchesses, comme sur les robes soyeuses des dames bour-

geoises, et même sur les bijoux faux des femmes du peuple.

Cependant, je ne sais quelle vapeur grisâtre flottait dans cette atmosphère de fête; par instants, l'éclat des lustres semblait s'amortir, et les visages, tout à l'heure épanouis, se contractaient sous une pensée anxieuse.

Soudain, au dehors, les tambours battent aux champs, les fusils résonnent sous un mouvement simultané; à l'intérieur des salons, où l'agitation est grande, une sorte de commotion électrique se communique à tous; tous se précipitent vers la grande porte d'entrée; les orchestres du bal préludent à un chant de triomphe et de bienvenue; une immense clameur se fait entendre : on vient d'annoncer LE ROI.

Le roi Louis XVI donnait la main à sa femme, dont on admirait le bon air, la grâce, la beauté; elle souriait, et son sourire allait se reproduire, se fixer sur la figure de chacun de ceux qu'elle regardait. Derrière eux, la tête légèrement inclinée, s'avançait la princesse Élisabeth, une autre grâce, moins séduisante peut-être, mais d'une incomparable sérénité; puis, à leur suite, quelques grands seigneurs de leur intimité, parmi lesquels cependant ne figuraient pas les princes du sang, pour le moment absents de France.

Dans la foule, à l'idée de cette absence, quelques regards s'irritaient, comme devant une menace.

Parmi ceux-là qui faisaient la haie sur le passage du cortége royal se montraient de grands magistrats, des fermiers généraux, même des savants, Bailly, Lavoisier, Lamoignon-Malesherbes, cent autres encore. Le littérateur Cazotte, après s'y être mêlé un instant, s'était retiré dans l'encognure d'une fenêtre, et là, triste et sombre, une larme dans les yeux, il s'abandonnait à l'amertume de ses visions prophétiques.

Le roi ouvrit le bal avec Mme la princesse de Lamballe ; la reine choisit M. de Malesherbes pour son danseur. L'orchestre exécuta ses airs de contredanse les plus nouveaux, qui remontaient à la Trénitz, il est vrai, car depuis plusieurs années on ne dansait plus en France ; aussi, malgré le zèle des musiciens, leur défaut d'habitude se trahissait par la faiblesse de l'exécution, par le manque d'ensemble ; des notes aigres et criardes s'échappaient des flûtes et des violons ; une basse sourde et dolente servait d'accompagnement à leurs symphonies les plus vives. Chose non moins bizarre, cette vapeur grisâtre, condensée dans les salons, s'épaississait de plus en plus ; la clarté des lustres et des bougies décroissait en proportion ; une pâleur étrange s'étendait

sur les visages de tous ces danseurs, qui n'échangeaient plus entre eux que quelques paroles à voix basse et à peine balbutiées.

Ils continuaient de danser, cependant. Puis, il arriva que, dans un avant-deux, un des danseurs fut pris d'un tressaillement, et sa tête, lui tombant des épaules, roula sur le parquet. Il y eut alors dans l'assemblée un mouvement de stupeur. Il passa vite. On reprit la danse, et à chaque figure, soit dans une salle, soit dans l'autre, on entendait un : oh!... une exclamation, parfois une moquerie, ou un bon mot; c'était une tête qui tombait.

Bientôt on finit par n'y plus prêter attention.

Vint un instant où l'accident se reproduisit jusque dans le quadrille de Leurs Majestés; le roi lui-même.... Alors, de pâles qu'elles étaient, les figures devinrent livides ; à l'orchestre, les flûtes jetaient comme des sanglots ; les violons râlaient un *De profundis;* les bougies se ravivèrent un instant, mais de lueurs blafardes, semblables à celles des feux du Bengale, véritable éclairage d'apothéose; puis tout retomba dans une obscurité presque complète.

Ensuite, un si grand nombre de têtes tombèrent à la fois, que les danseurs, embarrassés, les heurtaient du pied, et les envoyaient rouler deçà

delà ; et, de temps en temps, une voix lamentable, *vox ingens*, retentissait vers la porte d'entrée, annonçant que la voiture de M. le comte.... celle de M. le marquis.... celles de tel et tel, les attendaient sous le vestibule, et un bruit de roues ébranlait sourdement l'édifice ; et l'on voyait ceux dont le nom avait été prononcé chercher leurs têtes, les ramasser sous les banquettes ou dans quelque recoin, et le cou ras, saignant entre les épaules, descendre ainsi l'escalier pour regagner leur voiture.

Leur voiture, c'était le tombereau de la guillotine.

Bientôt, le bal, rompant avec toute mesure, ne ressembla qu'à un tumulte, à une danse infernale ; tous les rangs se mêlaient, mais pour se combattre, et avec des imprécations, avec des cris de rage.

Les têtes continuaient de rouler sur le parquet ; on s'en servit alors comme de projectiles de guerre ; puis d'autres, moins belliqueux, s'imaginèrent de les utiliser comme pour un jeu de boules. A défaut de la danse, il fallait bien se créer une distraction.

Une heure après, on n'attendait plus qu'elles tombassent : celles des nobles et des bourgeois, comme celles du populaire, on les réclamait, on

les désignait au couteau; le couteau, chaque parti, chaque fraction de parti s'en emparait tour à tour; c'était une lutte de bêtes féroces, une orgie, une bombance de sang; le sang, on s'y plongeait des mains et des pieds, on s'en barbouillait, on le buvait, on s'en soûlait, on se le crachait à la figure....

Toujours rencogné contre sa fenêtre, alors le bonhomme Cazotte, Cazotte l'illuminé, se leva; il essaya de prendre la parole; comme il avait prédit la révolution, et d'avance désigné ses principales victimes, peut-être voulait-il annoncer le temps de sa durée; mais, en dépit de tous ses efforts, il lui fut impossible d'articuler un mot. La cause de ce mutisme, c'est que déjà sa tête avait été rejoindre celles de tant d'autres, sans qu'il s'en fût aperçu. Il était si distrait.

Un nuage rouge, épais, opaque, s'était étendu sur ce lieu de désolation; les musiciens avaient brisé leurs instruments en se défendant contre des hommes armés de piques; une torche fumeuse remplaçait toutes les illuminations du bal; la voix qui, une heure auparavant, avait fait le sinistre appel résonna de nouveau, et parmi les noms des victimes, je crus entendre prononcer le mien!... Je m'éveillai en portant la main à mon cou.

Il faisait grand jour, ce qui aida à dissiper les dernières impressions frissonnantes de ce rêve hideux. Je cherchai alors d'où il m'était venu, à quelle cause sinistre, fatale, je devais l'attribuer!

Dans un verre d'eau, sur ma table de nuit, était une magnifique rose-thé.... Je sais tout ce qu'on raconte des émanations asphyxiantes des fleurs, et du danger de les tenir enfermées avec soi, durant la nuit surtout; mais là, en vérité, pouvais-je croire que cette rose magnifique, de si gracieuse apparence, et qui, la veille, m'avait été donnée par ma jolie voisine, eût pu faire naître de telles monstruosités dans mon cerveau? Non! non!.... Je cherchai ailleurs.

Auprès du verre d'eau contenant la rose, je vis un amas de quelques volumes, placés là, à mon insu, le matin même, par mon domestique; c'étaient les *Girondins* de Lamartine, qu'un ami, émerveillé de l'œuvre, m'avait envoyés sans avis préalable. L'ouvrage avait quelque chose de la nature historiquement sombre de mon rêve.... L'époque, les personnages étaient les mêmes.... Cette coïncidence me frappa. Mais un livre ne parle que sous le regard; il ne produit ni sons, ni émanations qui puissent nous révéler le sujet dont il traite et les mystères qu'il renferme....

Cependant, pourquoi n'en reviendrai-je pas à cette supposition que, pendant l'anéantissement des sens amené par le sommeil, notre âme, dans son essor, peut s'élancer librement au loin, ou, circonscrivant son vol, fureter autour de nous? Pourquoi ma voyageuse, parcourant le livre, même sans l'ouvrir, grâce à sa puissance magnétique, n'aurait-elle pas avant moi pris connaissance des *Girondins* de Lamartine, et, chargée de ses impressions de lecture, ne me les aurait-elle pas communiquées au retour?... Que de choses nous sont révélées ainsi, et dont nous faisons honneur à notre perspicacité! Décidément, je m'arrête à cette explication du phénomène; elle me suffit. Je la préfère de beaucoup à celle qui viendrait me dénoncer ma belle rose-thé comme la cause de cet affreux cauchemar.

UN AUTRE SALOMON.

Je rêvais; j'étais roi, roi despote, en Asie;
Mon peuple, à deux genoux, se courbait devant moi;
J'étais pour lui l'espoir, la terreur et la loi;
La loi, c'était ma fantaisie.
Salomon, à Jérusalem,
Avait-il plus que moi des pouvoirs sans limites?
Comme lui j'étais sage, et j'avais un harem,
Comme le sien, meublé de trois cents Sulamites.
A des sages cela suffit.
Mais il faut craindre la mollesse;
Sur ce conseil de la sagesse,
Je fis la guerre... à mon profit.
J'assemblai des soldats, je passai des revues;
C'en fut assez; grâce à mes généraux,
Habiles gens, je devins un héros;
Tout me réussissait, tout, jusqu'à mes bévues.
Je n'étais pas un simple conquérant,
J'étais législateur, législateur sublime,
Et, comme à Salomon, une voix unanime
Me décerna le nom de Grand.

C'était bien. Cependant ma pensée inquiète
Voulait mieux; à ce mieux souvent je rêvassais....
Salomon, le grand roi, fut aussi grand poëte!...
Je m'essayai; dès mes premiers essais,
En deux bonds, je le surpassais.
Mon peuple m'acclame prophète!
Le monde entier consacre mes succès;
Je suis Salomon Deux! roi-poëte, grand homme!
Et mille ambassadeurs de la Chine et de Rome,
De France et du Japon, viennent, matin et soir,
Me parfumer à grands coups d'encensoir.
J'allais devenir Dieu si je n'y prenais garde!

Mais j'étais sage; au fond de mon cœur je regarde.
Qu'y vois-je? de nouveaux besoins.
Il me manquait encore quelque chose.
Aspirais-je à l'apothéose?
Non : ce qui me manquait c'était d'avoir en moins
Ce que j'avais en trop. Tout à coup, je m'écrie :
« Détrônez-moi, mon Dieu, je vous en prie;
« Mon renom, mes trésors, mes femmes, mes grandeurs,
« Reprenez tout, jusqu'aux ambassadeurs!
« A tout jamais que mon pouvoir s'écroule;
« Mon cœur est resté vide au sein de ces splendeurs;
« Faites de moi cet être inconnu dans la foule,
« Ni trop haut ni trop bas, modeste citoyen,
« Se contentant de l'état mitoyen;
« Que mon existence s'écoule
« Avec quelques amis, non des amis de cour;
« Au lieu de mon palais, donnez-moi pour séjour
« La simple maisonnette enclose de charmille,
« Avec des volets verts, de l'ombrage à l'entour;
« Au lieu de mon harem que j'aie une famille,

« Une femme, une seule!... avec elle, une fille....
« Des livres au logis, des fleurs dans le jardin,
« Le silence au dehors, et c'est tout! »
O merveille!
A peine ai-je dit que, soudain,
Dieu m'exauce, car je m'éveille.

LA SAINT BABYLAS.

Gérard de Nerval, — pauvre Gérard! — s'inspirant de je ne sais quel poëte allemand dont le nom m'échappe, nous raconte les souffrances d'un pauvre vagabond durant une nuit froide du nouvel an. J'essayerai de vous dire une histoire vraie, tout aussi lamentable que son conte, à laquelle lui-même vient fatalement se mêler, et dont le dénoûment semble avoir été imité de son imitation.

Entrons nettement en matière.

Vers les derniers jours de janvier, à Paris, par un temps de bise glaciale, un homme erre sur les boulevards à cette heure avancée où tous les théâtres rejettent au dehors leurs spectateurs, saturés d'émotions musicales ou dramatiques, ravis ou mal satisfaits.... Au milieu de cette foule, qui l'enveloppe tout à coup, il promène en dessous un regard effaré. Quelques figures de con-

naissance s'offrent à lui, éclairées par les lanternes des nombreux cafés qui donnent à la grande ville sa dernière illumination joyeuse. Osera-t-il les aborder? leur tendre la main?... Non! se répond à lui-même le malheureux, en examinant ses vêtements sordides; la main qu'il tendrait, on serait en droit de la prendre pour celle d'un mendiant! Cependant si, après de longues années d'absence, il est revenu à Paris, épuisé de misère et de fatigue, est-ce donc pour fuir ceux qu'il y a connus, qu'il y a aimés?... Cette fois, il n'ose se répondre.

Depuis le matin il essaye de s'affermir dans une grande résolution; vingt fois il a remonté le faubourg, son faubourg natal, et vingt fois il est resté en route, de plus en plus saisi de honte à mesure qu'il approche du but. Craignant le regard des voisins, des curieux, des passants, dans la journée il a voulu attendre le soir; le soir, la clarté des boutiques lui a fait peur; autant valait le grand jour.

Il y a une heure à peine, au fond d'une mauvaise petite rue, il a trouvé un cabaret borgne; il s'y est réfugié. Il n'a pas craint de se présenter là. Depuis longtemps n'a-t-il pas l'habitude de semblables lieux? Pour se donner du courage, il y a bu, il y a bu jusqu'à son dernier sou. Mais le

courage ne lui est pas venu. Il lui restait si peu d'argent!

Maintenant la nuit s'avance, la journée est près de finir; demain osera-t-il ce qu'il n'a osé aujourd'hui? Aujourd'hui pourtant, plus que tout autre jour, pourrait être le jour du pardon : c'est son jour de fête, son jour de naissance!

A cette idée, une foule de souvenirs s'élèvent dans son cœur : souvenirs de jeunesse, de joie et de bien-être qui cependant humectent de larmes sa barbe déjà grisonnante. Assis sur un banc du boulevard, il se rappelle son bonheur d'autrefois foulé sous ses pieds; ses amours si vraies, si sincères de part et d'autre, et cependant trahies, dédaignées par lui.

Fils unique de deux bonnes gens dont il était adoré, il avait reçu dans un pensionnat de second ordre une éducation bien au-dessus de celle qu'ils possédaient eux-mêmes : non qu'ils voulussent en faire un avocat ou un médecin; ils espéraient simplement, le moment venu, l'associer à leur petit négoce, mais le jeune ambitieux avait cru voir un matin la gloire lui apparaître à un quatrième étage, dans l'atelier d'un peintre de ses amis. Il voulait être peintre et devenir célèbre, quoique alors il eût à peine quelques notions du dessin et aucune de la couleur.

Désolés de sa résolution, ses parents la combattirent d'abord, et cédèrent ensuite sans être convaincus; mais ils se disaient qu'en travaillant quelques années de plus, ils parviendraient toujours à lui assurer de quoi vivre.

Babylas, — il se nommait Babylas, et il se garda bien de répudier son patron; un prénom quelque peu étrange fait disparaître la vulgarité du nom de la famille, saisit plus vivement la mémoire du public et aide à la célébrité, — Babylas put donc s'abandonner à sa vocation d'artiste, et ses voisins, ses camarades de classe, les habitants du quartier, qui d'abord s'étaient raillés des prétentions du jeune homme, ne tardèrent pas à reconnaître en lui un véritable artiste, moins à ses œuvres, — elles n'avaient pas eu le temps de se produire encore, — qu'à sa barbe et à ses cheveux qui avaient grandi plus vite que son talent, et dans un désordre tout à fait de bon augure.

Il va sans dire que les deux bonnes gens, ses père et mère, furent des premiers à se ranger à cette opinion avantageuse.

Mais l'art a ses entraînements qu'il n'est pas facile de réprimer; dans l'artiste, il y a toujours un peu de l'artisan; la vie de l'atelier conduit de plain-pied à la vie de brasserie et d'estaminet. L'art a encore d'autres exigences quand on veut

le prendre au sérieux : si on étudie à la fois la figure et le paysage, comment éviter les voyages à Fontainebleau et la fréquentation des modèles-femmes, qui sont rarement des femmes modèles? Bref, les bonnes gens s'alarmèrent. Ils ne virent qu'un moyen de prévenir la déchéance morale de leur enfant chéri, ce fut de le marier.

La fille d'un de leurs confrères marchands se présentait à eux avec tous les avantages désirables : une jolie figure, une dot sortable, l'habitude de la vente et une écriture magnifique, ce qui dans le petit commerce est loin d'être à dédaigner. Cependant notre artiste opposa carrément un refus formel, non qu'il eût fait vœu de célibat, mais *il aimait ailleurs!* Ce fut là le grand argument, le seul dont il étaya son refus.

Après une nouvelle tentative d'autorité, de coup d'État, de suppression de budget, les bons parents, ne se sentant pas la force de se maintenir longtemps dans leur immuable volonté, se consultèrent; ils prirent des informations. Par un hasard inespéré, la bien-aimée de leur fils unique se trouva être une fille honnête, une simple ouvrière, n'ayant ni la dot ni sans doute la belle écriture de l'autre, mais, somme toute, sage et laborieuse.

Un soir, l'heure du dîner venue, le jeune homme en rentrant à la maison paternelle y trouva la salle à manger mieux éclairée que de coutume et quatre couverts au lieu de trois. Comme il s'en étonnait, une porte s'ouvrit, le convive mystérieux se montra : c'était la jeune ouvrière.

« Garçon, dit alors l'excellent homme de père, tout suffocant de la joie qu'il allait lui donner, c'est dans quinze jours la Saint-Babylas; les fleurs sont rares à cette époque, eh bien, c'est la jolie mignonne que voici que nous comptons te donner pour ton bouquet de fête. Donc, à quinzaine le mariage! »

On se récria, on rit, on pleura, on s'embrassa. A la fin de ce repas, véritable repas des fiançailles, tous quatre échangeaient mutuellement, affectueusement entre eux ces mots : Ma fille! — Ma femme! — Mon mari! — Mon Babylas!

Babylas se sentait le plus heureux des hommes!

Il est des hommes que le bonheur rend tristes. Probablement Babylas était de ceux-là. Le lendemain, un nuage obscurcissait son front; il secoua la tête et crut en être quitte. Mais les jours suivants, et à mesure que la quinzaine s'égrenait devant lui, son air anxieux et rêveur

redoublait. Le 23 janvier, à la fois la veille de sa fête et la veille de son mariage, il était tombé dans une sorte de prostration, d'accablement.

Quelle en pouvait être la cause?

C'était là encore le résultat fâcheux des exigences de l'art.

Un artiste qui se respecte a-t-il bien le droit de devenir père de famille? Qu'il y prenne garde! si les devoirs de la paternité, si les affections du ménage exercent trop d'empire sur lui, alors il n'est plus qu'un *bourgeois*, un *crétin*, un être à tout jamais indigne de tenir un pinceau.

Telle était la pensée terrible qui, depuis quinze jours bientôt, courbait et faisait pâlir le front du jeune peintre, et cette pensée, elle se fortifiait d'une autre, plus terrible encore.

Dans sa conscience, — il ne se le dissimulait pas, — son talent ne dépassait guère celui de ses compagnons d'atelier; il n'avait encore que la manière du maître, non la sienne propre, et, sans son originalité individuelle, qu'est-ce qu'un peintre? Qu'est-ce qu'un peintre qui a besoin de signer ses tableaux de ses nom et prénoms pour faire savoir qu'ils sont de lui?

Or, cette originalité, ce cachet spécial, distinctif, comment l'acquérir? Est-ce en dessinant toujours le même arbre à Arbonne ou à Barbi-

son? en s'inspirant soit à l'atelier, soit au Louvre, des mêmes modèles que tous les autres?

« Non, se disait-il; si, de notre temps, quelques artistes se sont fait un grand nom, ils ont été le chercher dans un milieu nouveau. Ainsi Marilhat, Decamps l'ont demandé à l'Orient, d'autres à l'Algérie; Biard, dans ce même but, n'a pas craint d'affronter les ours blancs des mers glaciales et les sauvages habitants de la Patagonie. Eh bien, moi, j'ai aussi ma conquête à faire, conquête splendide, luxuriante, réservée à moi seul, entrevue par moi seul, dans les récits d'un missionnaire de la Cochinchine. Mais visitez donc la Cochinchine avec femme et enfants! »

Son dernier jour de célibat achevé, lorsque Babylas monta à sa chambre pour se coucher, il aperçut, étalés soigneusement sur une chaise, l'habit noir et la cravate blanche qu'il devait endosser le lendemain pour se rendre à l'église.... La cravate blanche!... comme à un notaire!... Le frisson lui en prit. Qu'allaient dire ses camarades de l'atelier?...

Il ne put fermer l'œil. L'exaltation qui s'était emparée de lui, et à laquelle l'insomnie ajoutait, prenait des proportions telles qu'il se posa résolûment cette double question :

« Dois-je renoncer aux voyages, par conséquent à la peinture, ou à mon mariage avec Hélène?... Immolerai-je ma gloire à mon amour, ou mon amour à ma gloire? »

Après une lutte pleine d'hésitations, d'angoisses, de tortures morales, Hélène fut sacrifiée.

Se jetant à bas de son lit, il écrivit à sa mère, à sa fiancée; une heure après, il montait en chemin de fer.

Où allait-il?... en Cochinchine, parbleu!

Mais si l'art a ses exigences, la vie positive, matérielle, a les siennes aussi, et bien autrement impérieuses. Babylas dut d'abord modérer sa course vers l'Indo-Chine pour subvenir aux frais de la route et du gîte, du boire et du manger. Il fit des portraits, peu ressemblants aux modèles : les vrais artistes ne tiennent pas compte de ce détail; il barbouilla même des enseignes, d'abord pour des boutiques, puis pour des cabarets. L'année suivante il était en Perse, s'occupant de photographie, moyen douteux de se créer une manière, un style à soi; mais la photographie rapportait plus encore que l'enseigne. Malgré ces ressources, il n'avançait que bien lentement vers son but, visitant des pays nouveaux en regrettant toujours la France, essayant de nouvelles amours sans cesser de songer à Hélène.

Ce qu'il devint depuis, le sais-je? le savait-il lui-même?

Poussé, moins par la curiosité que par la nécessité, il parcourut tous les pays, excepté la Cochinchine, y exerçant tous les métiers, excepté celui de peintre; puis, après avoir été garçon de café et portefaix en Californie, après avoir épousé une femme jaune dans une des îles malaises, bourrelé de remords, écrasé de misère, en proie à une affreuse nostalgie, il ne trouva d'autre moyen de se rapatrier que de monter, en qualité de matelot, à bord d'un navire de commerce, qu'il déserta dès qu'il eut touché les côtes de France.

De ces longs voyages, entrepris pour satisfaire aux exigences de l'art, il ne rapportait, après dix ans de souffrances et d'exil, qu'un tempérament délabré et une imagination abrutie par l'abus des liqueurs fortes, ces dangereuses consolatrices.

Tandis que le pauvre vagabond, assis sur un banc glacé du boulevard, évoquait, les yeux pleins de larmes, les riants fantômes de sa jeunesse, et qu'à leur suite les sombres années de l'exil passaient sous ses yeux en habits de deuil et le front couvert de cendres, tout était devenu solitude autour de lui. Pas une lumière ne bril-

lait dans les cafés, même à travers les volets mal joints; le long des trottoirs, les lanternes de gaz seules resplendissaient dans le vide, dans le silence, comme ces astres prodigues qui se lèvent sur le désert. Il était maintenant trop tard pour aller frapper à la maison du faubourg. Ses tristes réflexions ajoutaient à ses souffrances de toutes sortes; car il avait faim, il avait froid, et pas espoir d'un abri ou d'un morceau de pain, et c'était la Saint-Babylas, son jour de fête, son jour de naissance!

A la suite du froid, en dépit de ses souffrances, lui vint un irrésistible besoin de dormir.... de mourir peut-être! Où aurait été le mal?... Plus d'une fois la pensée du suicide lui était venue.... Si la mort pouvait ainsi lui arriver, doucement, d'elle-même!... Déjà ses yeux commençaient à se fermer, déjà l'engourdissement gagnait ses membres.... des pas se firent entendre :

« Que faites-vous là, brave homme? lui dit un sergent de ville apparaissant tout à coup; la nuit est froide, et il ne fait pas bon de dormir au froid; allons, rentrez! »

Rentrer?... chez qui?... chez lui?... Où est son chez-lui à ce déserteur, à ce bohème, à ce mendiant?

Il se leva avec effort, avec un craquement dans les jointures; en traversant le macadam durci par la gelée, il lui semblait que des aiguilles s'enfonçaient dans la chair de ses pieds. Puis il marcha tout droit, au hasard, sans savoir où il allait, sans conscience d'un but à atteindre.

Au bout de quelque temps, il se trouva dans un entrecroisement de ces petites rues étroites et fangeuses qu'on rencontrait encore il y a quelques années dans les alentours de l'hôtel de ville. Devant lui s'ouvrait une sorte d'impasse, barrée à son extrémité par une rue transversale, élevée de quinze pieds au-dessus du sol. Il s'arrêta à bout de force, à bout de patience. Cette fois il n'attendra pas que le sommeil lui revienne, — son sommeil, il pouvait être encore interrompu par un importun; — le sommeil, le repos, le bien-être, c'est à la mort qu'il a résolu de les demander.

A sa droite se dressait un escalier de pierre, raide et massif, reliant l'impasse à la rue. Aux lueurs vacillantes d'un des derniers réverbères de Paris, balancé par le vent, il entrevit le long de cet escalier une grille de fer enfoncée dans la muraille devant un large soupirail, et formée de barreaux d'une solidité suffisante à retenir un homme suspendu à quelques pieds du sol.

Il dénoua sa cravate, franchit les premières marches et recula épouvanté.... Horreur! il venait de se heurter contre une masse rigide et confuse. Le corps d'un homme se dressait accroché à ce même grillage.

La place était prise.

Deux heures sonnaient à une horloge voisine. Sous le double coup du marteau, pris de peur, il s'enfuit, puis s'arrêta, regarda à droite, à gauche. Il se trouvait sur une grande place. En face de lui s'élevait dans sa gravité simple et correcte le bâtiment de l'hôtel de ville; il le reconnut; il sut où il se trouvait; il n'en avait point eu conscience jusqu'alors. A sa droite était la rivière.... Mais, pour le moment, ses idées de mort avaient fait place à d'autres idées : il marcha vers une rue ouverte sur sa gauche, en tournant le dos au fleuve. Ce quartier, c'était celui qu'avait habité Hélène, qu'elle habitait peut-être encore. Avant de mourir, il voulait revoir cette maison où chaque matin, chaque soir, pendant deux ans, il avait pris soin de resserrer ces liens d'amour rompus par lui-même si brusquement.

De la maison d'Hélène, il ne retrouva que les débris. Comme tant d'autres maisons de Paris, elle était en train de disparaître pour cause d'u-

tilité publique. Son cœur se brisa, et de ce cœur brisé, une exclamation s'échappa :

« Hélène, chère Hélène, où es-tu? où habites-tu maintenant? »

Alors, du milieu de cet amas de décombres, et le dominant, il vit pointer un objet, de forme inexplicable d'abord, mais auquel il ne sut que trop vite attacher un sens. C'était une croix, une croix de bois noir, telle qu'on en voit d'ordinaire sur la tombe des pauvres.

Devant cette croix, le malheureux s'agenouilla et pleura à sanglots :

« Mon Hélène, je ne tarderai pas à te rejoindre pour implorer de toi mon pardon, mais je ne dois point mourir sans adresser un dernier adieu à la maison de mon père! »

La faim, la soif, le froid, la fatigue ne lui faisaient plus sentir leurs tortures; une immense douleur morale, le remords, avait tout remplacé. Cependant sa marche vers le faubourg fut heurtée, chancelante; des visions envahissaient son cerveau, il avait des scintillements, des éclairs plein les yeux; les pavés semblaient s'entrechoquer sous ses pas. Il arriva enfin.

La maison de son père, la maison où il était né, il la retrouva debout. Une petite lumière brillait à l'entresol. Là, ses parents couchaient

d'habitude. Ils vivaient donc encore! Ce fut pour son cœur un allégement, une consolation. De cette humble boutique, à plusieurs reprises, il baisa la serrure, où la main de sa mère s'était si souvent posée, et, saisi de surprise, il s'aperçut que la petite lumière qui, tout à l'heure, éclairait l'entre-sol, en avait disparu et brillait maintenant au rez-de-chaussée, et il vit la porte s'entr'ouvrir doucement devant lui....

Ne devait-il pas le penser? par une révélation merveilleuse, sa mère, avertie de sa présence, accourait pour le recevoir.

Courbant la tête, prêt à crier grâce, il fit quelques pas en avant; mais dans la boutique il ne vit personne.

La petite lumière était seule venue à sa rencontre.

Comme un feu follet, après avoir sautillé çà et là autour de lui, elle prit le chemin de l'escalier qui conduisait à l'entre-sol, semblant l'inviter à l'y suivre. Il se laissa guider par elle.... Était-il capable alors de raisonner ses impressions?

L'entre-sol, désert, de haut en bas tapissé de draps funèbres, ne présentait que l'apparence d'un catafalque.

Il le comprit, ses parents étaient là où était Hélène. Il chercha avidement des yeux quelque

chose qui pût l'aider à accomplir sa résolution de mourir.... Tout était retombé dans l'obscurité.

Maintenant, le feu follet voltigeait le long d'un corridor conduisant à une dernière pièce, celle que lui-même avait habitée autrefois. C'est de cette chambre qu'il est parti un 24 janvier, il y a dix ans, jour pour jour. Eh bien, cette chambre, elle a été le témoin de sa faute, elle le sera de son expiation.

Il entre. Le précédant toujours, le feu follet a rallumé une lampe placée sur un meuble et près d'un lit. Dans ce lit, un homme est couché et dort, les traits légèrement contractés.

C'est un jeune homme de vingt-trois à vingt-quatre ans à peine. A sa profonde stupeur, dans ce jeune homme, aux cheveux bruns sans mélange, à la barbe abondante, au teint frais, aux joues rosées et soyeuses, Babylas se reconnaît. C'est lui! lui, tel qu'il était à l'époque de ses belles années. Il a fait appel à sa jeunesse, et sa jeunesse, la voilà qui lui apparaît!

Le dormeur fit alors un mouvement, ouvrit les yeux à moitié. Un instant (instant aussi rapide que l'éclair), tous deux purent croiser leur regard; puis, il ne resta plus dans la chambre qu'un seul occupant. Le faux Babylas avait disparu.

Quel était le vrai?

Le vrai, c'était ce jeune homme étendu encore dans son lit, et qui se frottait les yeux de ses deux poings crispés; lui, il était le rêveur; l'autre n'était que le rêve. C'est en rêve seulement que l'artiste avait déserté la maison paternelle, emportant avec lui le bonheur d'une jeune fille; c'est en rêve qu'il avait couru le monde, qu'il avait épousé une femme jaune, qu'il s'était abandonné à l'ivrognerie et aux idées de suicide.

Le petit jour naissait. Effrayé encore des visions de sa nuit, Babylas, le vrai Babylas, ne sachant encore de quel côté était l'erreur, de quel côté la vérité, ne sachant s'il s'éveillait à Paris ou dans la métropole des îles de la Sonde, la sueur au front, le regard troublé, examinait un objet étrange, disparate, placé près de lui et que les rayons crépusculaires n'éclairaient encore que vaguement; tout à coup il pousse une exclamation.... exclamation de joie.

Cet objet étrange, auquel l'œil de Babylas cherche une forme, une raison d'être, c'est une cravate blanche sur un habit noir.

« Dieu soit loué! s'écria-t-il, ce n'était qu'un rêve!... Mais l'expérience de ces dix années d'épreuves et de misères me profitera!... Chère Hélène! »

Ce rêve, conçu à peu près dans les mêmes conditions que tant d'autres rêves, et dont la péripétie finale rappelle celle qu'emprunta Gérard de Nerval à Jean-Paul Richter (le nom me revient maintenant), se recommande par un double fait fort curieux. D'abord, Gérard de Nerval a donc écrit la *Nuit du nouvel an d'un malheureux*, conte qui semble fort avoir été emprunté à sa propre histoire, et dont Babylas, sans le connaître, s'appropriait le dénoûment; ensuite....

Mais, pour le second fait, qu'on a pu pressentir déjà, il nous semble convenable de nous rendre à la mairie, où ce même jour, jour de la Saint Babylas, 24 janvier 1855, retenez la date!... nos fiancés, accompagnés de leurs témoins, de leurs parents et de quelques amis, attendaient l'arrivée de l'officier municipal.

En attendant, Hélène songeait à Babylas, Babylas songeait à Hélène, et aussi à son terrible rêve. Il l'avait déjà raconté à son père et à ses deux témoins, tant il en était encore préoccupé, lorsque dans un groupe placé près d'eux, on se mit à causer avec animation d'un événement accompli, cette nuit même, dans une des rues torses et fangeuses du quartier de l'Hôtel-de-Ville, la rue de la Lanterne. On parlait d'un

homme trouvé suspendu à une grille, au-dessus d'un escalier de pierre; au dire des gens de l'art, qui avaient été consultés, sa mort devait remonter de une heure à deux heures du matin.

A ce récit, Babylas demeura stupéfait, bouleversé. Quoi! dans cette nuit du 24 janvier, où il n'avait point bougé de son lit, par la puissance du rêve il s'était rencontré avec le corps, déjà glacé par la mort, roidi par le froid, de ce charmant et malheureux poëte dont le lendemain tout Paris semblait porter le deuil.

Certes, c'est là un fait saisissant qui tendrait à prouver que le rêve peut se compliquer de seconde vue et de lucidité magnétique. J'ai eu occasion de me rencontrer avec M. Babylas, ou plutôt Jules N..., car aujourd'hui il a renoncé tout à la fois à la peinture et à son nom de Babylas; je connais intimement un de ses témoins, son confident intime; tous deux m'ont affirmé sur l'honneur l'entière véracité du rêve, et je n'ai nulle raison de douter de leur bonne foi.

Un détail peut ici trouver sa place sur ce poëte intéressant pour qui rêver fut vivre, qui abusa du rêve, et finit par disparaître dans l'abîme de l'idéalité creusé par lui, comme pour nous prémunir contre ses excès, nous autres rêveurs!

Les meilleures choses ont leurs dangers; les parfums les plus suaves peuvent devenir des poisons.

On a mis en doute si sa fin, si brusque, si prématurée, fut la conséquence d'un meurtre ou d'un suicide. Voici ce que j'en puis dire :

Dans l'automne qui a précédé sa mort, j'avais eu occasion de passer une journée entière avec lui, à Montmorency. Il y avait fait montre d'un naturel aimable et assez gai; je m'étais aperçu cependant que, quoique s'étayant d'un côté d'un esprit fin et subtil, de l'autre d'un savoir qui ne manquait pas d'étendue, sa raison bronchait facilement entre ses deux appuis, comme une cloche trop facilement mise en branle par le premier vent qui souffle. Sans mal penser de la vie, il paraissait assez disposé à en finir avec elle, non par dégoût, mais simplement par curiosité, pour savoir ce qui devait lui succéder.

Deux mois plus tard, en janvier 1855, je le rencontrai chez M. Victor L..., alors notre éditeur commun, pour lequel il avait entrepris un ouvrage intitulé : *les Nuits de Paris*, et qui peut-être lui fit contracter l'habitude de ces incessantes promenades nocturnes. Ce jour-là, comme il tirait son mouchoir, je vis tomber de sa poche un bout de corde :

« Qu'est-ce que cela? lui demandai-je.

— C'est la jarretière de Marguerite de Valois, » me répondit-il gravement.

J'en puis conclure que déjà une idée fatale le préoccupait, et qu'il n'eut besoin de personne pour le pousser de l'autre côté.... Pauvre Gérard!

LE PARADIS DES FLEURS.

Le comte de Zœllern, originaire de l'Allemagne, à laquelle il tenait encore par la tournure de son esprit, était un petit homme un peu railleur, un peu bossu, très-instruit, très-jaseur, très-systématique, et plein d'audace dans ses systèmes.

S'occupant depuis deux ans à peine de la botanique, il prétendait déjà la révolutionner de fond en comble, d'où s'ensuivaient de fougueux débats entre lui et mon savant docteur.

Selon celui-ci, l'esprit du comte de Zœllern, son savoir et son imagination, qu'il ne niait point pourtant, étaient, comme sa personne, comme la première lettre de son nom, façonnés en zigzag. Quant à moi, les excentricités, les idées audacieuses du petit homme ne me déplaisaient pas, pas plus que mes yeux n'étaient offensés de voir

son épaule droite regarder son épaule gauche de haut en bas.

Un soir qu'on devait chez moi faire tourner des tables, et que je comptais même sur la présence de M. Marcillet et de son fidèle Alexis, le comte et le docteur arrivèrent les premiers, empressement qui, je l'avoue, m'étonna de la part du docteur; aussi le soupçonnai-je véhémentement de n'être venu qu'en qualité de critique, d'opposant, de trouble-fête.

Ayant quelques ordres à donner, je les laissai seuls un instant. Quand je revins, déjà Zœllern, en pleine voie d'argumentation, prouvait, ou prétendait prouver, à son éternel antagoniste que les plantes et les animaux avaient entre eux non-seulement certains points d'analogie et de parallélisme, mais des rapports complets de structure et d'organisation. C'était là, disait-il, un lieu commun qui ne valait pas même d'être discuté. Platon et Empédocle avaient suffisamment élucidé la question depuis vingt-deux à vingt-trois siècles; aussi ne comprenait-il pas pourquoi Geoffroy Saint-Hilaire, dans son système philosophique de l'*Unité de l'Être*, n'avait point hardiment commencé sa série zoologique par le plus minime des végétaux pour la continuer jusqu'à l'homme.

« Voyons, raisonnons, docteur ; en prenant l'animal au plus haut degré de l'échelle, quelles sont ses fonctions principales? Il respire, il absorbe, il digère, il se reproduit. La plante n'en fait-elle pas autant ?

« Ses feuilles, véritables poumons, pompent dans l'air extérieur l'oxigène qui va modifier sa séve, la transformer en cambium, comme chez nous le sang veineux en sang artériel.... Mais je ne prétends pas ici vous donner une leçon de physiologie végétale. Vous le savez aussi bien que moi, l'assimilation des gaz absorbés produira pour les plantes, comme pour nous, l'hydrogène, l'acide carbonique, les sels alcalins, les phosphates de chaux et de magnésie, même l'azote, qu'on croyait, hier encore, réservé au seul règne animal! Les liquides et les solides concourent également à développer leurs forces, à fournir à leur alimentation. Donc, les plantes se nourrissent aussi bien que vous et moi. Consultez ces chênes énormes et ces arbres des tropiques, si gros, si gras, si bien portants; leur cuisine vaut la nôtre!

— J'accorde que les chênes sont plus vigoureux, et même généralement plus droits que nous, dit le docteur avec une certaine intention malicieuse ; j'accorde en plus, et de grand cœur,

que les végétaux et les animaux ont entre eux quelques points de ressemblance dans leurs éléments constitutifs; mais les animaux se meuvent; entendez-vous, monsieur le comte?... ils se meuvent!

— Pas tous, docteur, pas tous! bien s'en faut! Le polype dans sa gaîne de corail, l'huître et l'anatife, fixés sur leur rocher, et tant d'autres, en sont-ils moins des animaux quoiqu'ils restent en place? D'ailleurs, ajouta Zœllern en clignant de l'œil de mon côté, les plantes, notamment les arbres, ont leur genre de locomotion. Une fois affranchis du lien qui les enchaînait au sol, on en a vu aller, venir, sauter, cabrioler, tout aussi bien que le plus agile des quadrupèdes. »

Le docteur ouvrit démesurément les yeux.

« Quels arbres font ce métier, dit-il; nommez ces arbres, je vous prie, monsieur le comte.

— Pour ne parler que des plus connus, je vous citerai le hêtre, le chêne, le sapin, le noyer, quand ils sont transformés en tables, bien entendu, en tables tournantes. »

Le cher docteur partit d'un éclat de rire, se leva, articula deux ou trois fois entre ses dents « zigzag! zigzag! » et se promena de long en large dans la chambre avec les façons d'un homme qui renonce à prolonger la conversation.

Il ne me convenait pas de la voir se terminer sitôt; je la repris à son point d'arrêt. Le diable de petit homme avait le don de m'amuser souverainement. Ce même soir devant faire assister mes invités à une danse de tables, je souriais à l'idée que Zœllern pourrait leur servir, comme accompagnement, une théorie nouvelle sur ce sujet tant débattu. Par malheur, il n'avait de ce côté-là aucune opinion arrêtée; aussi en revint-il bien vite à ses plantes-animaux.

Zœllern avait en projet une nouvelle classification, une nouvelle nomenclature où il devait faire entrer, pêle-mêle, les poissons et certaines plantes aquatiques, respirant comme eux par de véritables branchies, comme eux s'élevant sur l'eau, s'y replongeant au moyen d'un à peu près de vessie natatoire.

Il trouvait de surprenantes analogies entre les reptiles et les plantes rampantes ou grimpantes; entre les végétaux et les animaux parasites; la famille des rongeurs devait, selon lui, s'augmenter de ces plantes qui creusent la pierre ou le bois; et il m'entretint de mille autres visées qui si elles manquaient parfois de raison et de logique, témoignaient du moins de l'ingéniosité de son esprit et de l'activité de son imagination.

Pendant ce temps, le docteur continuait d'ar-

penter mon parquet dans tous les sens. Bientôt, las de sa promenade, plus encore peut-être du silence qu'il s'était imposé, il fit brusquement retour vers nous, et, l'œil enflammé, les bras croisés sur sa poitrine, interrompant Zœllern au milieu d'une phrase :

« Malheureux ! c'est donc le chaos que vous prétendez systématiser? lui cria-t-il; il existe entre les végétaux et les animaux une ligne de démarcation infranchissable, la sensibilité. Les végétaux croissent, ils vivent, je le veux bien, *sed non sentiunt!* a dit le grand Linné.

— Le grand Linné serait un âne aujourd'hui, » lui répondit Zœllern.

A l'audition de ce blasphème, je me levai vivement pour protester; réflexion faite, je me rassis; j'étais curieux de savoir comment le petit homme justifierait de son énormité.

Il ne bougea pas d'une semelle. Sans désemparer, argumentant contre le *non sentiunt*, il soutint, mordicus, que toutes les espèces végétales agissaient non automatiquement, mais par un pur sentiment de défense et de conservation; il cita les moyens employés par toute la grande famille des mimosées pour se garantir d'un choc ou de la violence d'un orage; ceux de la dionée pour saisir au piége l'insecte qui veut vivre à ses dé-

pens; et les mouvements du sainfoin giratoire, et les évolutions des étamines vers les pistils, et les tressaillements pudiques des pistils à l'approche des étamines, témoignages évidents d'un vouloir, d'une aspiration vers un but, vers une sensation. Combien d'animaux de l'ordre inférieur semblent doués de moins d'activité et de raisonnement !

« Tout acte sagement calculé accuse une pensée, dit-il, et toute pensée ne peut naître que sous une influence sensitive. De quel droit donc refuser une vie intellectuelle aux plantes, puisqu'elles connaissent les émotions de l'amour, les joies de la maternité?

« Quant à leur sensibilité purement physique, en dépit du *non sentiunt*, votre grand Linné n'a-t-il pas observé qu'après les fatigues de la journée elles réparent leurs forces par le sommeil? M. de Buffon lui-même, certain jour qu'il avait oublié de passer ses manchettes, voulut bien admettre que la plante ressemble à un animal dormant.... L'animal s'est réveillé, docteur, il s'est réveillé ! Après les savants travaux de Borelli, de Sébastien Vaillant, sur la sensibilité végétale, Jean de Gorter osa, le premier, donner aux plantes comme aux animaux l'irritabilité vitale ; Jean Lups, de Moscou, le comte del Co-

volo, de Florence, en établirent la preuve. Vous le voyez, Russes, Allemands, Italiens, se sont accordés pour prêcher cette doctrine. L'illustre Charles Bonnet, un Suisse cette fois, et l'Anglais Adanson, ont dirigé leurs recherches de ce même côté et ajouté de nouvelles pièces à l'appui pour la démonstration de cette grande vérité. Mais à ce congrès de sages, il manquait un Français; le bon Desfontaines est venu, qui a démontré, dans un mémoire *ad hoc*, que les plantes jouissent d'une vie réelle. J'ai donc contre vous, docteur, l'Europe savante tout entière. Mais ne vous démenez pas tant!... Laissez-moi achever.

« Les plantes n'ont-elles pas, comme nous, besoin d'air, de lumière? N'ont-elles pas leurs époques de croissance, si mal chanceuses parfois; leurs maladies, si semblables aux nôtres; leurs hémorragies de séve, comme nous nos hémorragies de sang? (pardon du pléonasme); et la chlorose et la phthisie? Un refroidissement, un coup de soleil, une blessure, l'asphyxie, l'empoisonnement même, tout ce qui menace notre vie met la leur en danger; et, chose étrange, nouveau point de concordance entre les plantes et les animaux, les mêmes remèdes sont employés pour leur guérison : le sulfate de fer pour la chlo-

rose, les saignées pour la pléthore; et les moxas, et les incisions, et les amputations!....

« Toutes ces maladies qui leur sont communes avec nous, les plantes les sentent si elles en souffrent, et elles en souffrent puisqu'elles en meurent. »

Ainsi parla le comte.

C'était vraiment à ne plus oser cueillir une rose, ni faire couper ses foins.

L'audacieux petit homme ne devait pas s'arrêter là. D'inductions en inductions, il en vint à nous poser cette question qui nous fit bondir sur place, le docteur et moi :

« Pourquoi les plantes n'auraient-elles pas une âme? »

Je me récriai; le docteur ne répondit point, mais il tambourina du doigt sur sa tabatière, en murmurant tout bas :

« Zigzag! zigzag!

— L'idée ne m'appartient pas, se hâta d'ajouter Zœllern, ; elle est de Thalès, un des sept sages de la Grèce, messeigneurs, comme qui dirait un membre de l'Académie des sciences de ce temps-là; mais elle a eu ses partisans longtemps encore après lui. Leibnitz, qui est aussi le grand Leibnitz, dans ses essais de *Théodicée*, ne craint pas d'avancer que les germes divins, destinés à

devenir des âmes humaines, préexistent dans des substances organisées, où elles sont soumises d'abord à une sorte d'apprentissage. Malebranche et Bayle semblent marcher sur cette même route, et, presque de nos jours, on compta parmi les partisans déclarés de cette opinion jusqu'à un médecin; entendez-vous, docteur? Le médecin Dédu, qui n'était que de la faculté de Montpellier, il est vrai, a fait un livre fort curieux sur l'âme des plantes.

— Zigzag! zigzag! grommela le docteur.

— Ceci est pour la part de l'Europe ; quant à l'Orient, continua le comte, on n'y met pas en doute cette doctrine, professée généralement dans toute la haute Asie. J'ai eu dernièrement, reprit-il en se passant la main sous le menton, la bonne fortune de traiter de cette question avec M. l'ambassadeur de Siam et M. l'ambassadeur du Japon, tous deux de passage à Paris; celui-ci m'a parlé longuement d'un certain dieu Fottey, dont le souffle suffit pour donner une âme aux plantes les plus vulgaires; celui-là m'a affirmé que, dans son pays, le système des âmes appliqué aux végétaux est si bien reconnu qu'on n'y mutile pas un arbre sans expier le sacrilége par un acte de contrition, qu'on n'y arrache pas une herbe potagère sans adresser une prière mentale

à l'âme ainsi condamnée au déplacement. Notez bien, ajouta Zœllern en façon de parenthèse, que ces croyances ne sont pas miennes.

— C'est fort heureux, interrompit le docteur.

— Non; vis-à-vis d'elles, je m'enveloppe encore dans le doute philosophique : « Les plantes « ont-elles ou n'ont-elles pas une âme? » Grande question, messieurs, grande question !... »

Quant à moi, le dirai-je? quelque bizarre fût-elle, cette animation de toutes les substances organiques ne formant plus qu'un seul être complexe, mû par les mêmes lois et marchant par mille chemins vers un même but, commençait à m'impressionner. Dieu connaît-il l'impossible? et qui de nous peut fixer des bornes à cette grande et mystérieuse théologie de la nature?

Puis, en moi-même, j'en revenais à mes tables tournantes. Cet esprit, ce démon dont avec tant d'invraisemblance on veut faire l'hôte invisible de la table, pourquoi ne serait-il pas simplement l'âme de l'arbre qui l'a fournie? Cette âme végétale, je comptais bien l'interroger le soir même, la contraindre à me livrer son secret. Quelle découverte, si je parvenais à éclairer cette question tant débattue et à poser enfin dogmatiquement l'explication du phénomène!

Au coup de neuf heures, presque tous mes in-

vités arrivèrent. J'ordonnai aussitôt qu'on apportât la table, une table en laquelle j'avais particulièrement confiance, la plus impressionnable, la plus alerte, la plus facilement causeuse de toutes les tables.

Comme il advient toujours en pareille occasion, malgré la chaîne de doigts obstinément fixés sur elle, la table ne bougea pas.

Le cher docteur était radieux et humait coup sur coup des prises de tabac avec des airs, avec des gestes de triomphateur insolent. Le comte de Zœllern émit cette idée, que parfois la présence d'un profane, d'un incrédule, suffit à l'avortement complet de l'opération. J'ai tout lieu de croire que le petit homme espérait faire massacrer son contradicteur habituel au milieu d'un soulèvement populaire.

J'ordonnai qu'on servit le thé sur cette même table. Le docteur, qui jouait alors le beau rôle, me taxa d'imprudence :

« Si elle allait se mettre à danser une sarabande au moment où l'on s'y attendrait le moins ! me dit-il ; gare aux porcelaines de Chine ! »

Zœllern l'appela athée.

Par bonheur, M. Marcillet et Alexis venaient de faire leur entrée au salon. Il ne fut plus question que de magnétisme.

Le docteur se frottait les mains; il comptait sur une déconvenue de ce côté comme de l'autre. Pour prévenir l'intervention des compères, il s'empressa de proposer une partie d'écarté à Alexis, qui, les yeux bandés, lui nomma les cartes avant d'y toucher, le fit capot, lut ensuite dans ses poches, y nombra la somme qui s'y trouvait, or, argent ou cuivre, et termina en lui déclarant qu'il avait dîné ce jour même d'un potage à la julienne, d'un filet aux olives et d'une sole normande.

« Comment le savez-vous? dit le docteur à moitié bouleversé.

— Par la note du restaurateur, restée dans la poche de votre gilet. »

Zœllern se frottait les mains à son tour. Il pria le magnétiseur de l'endormir sur-le-champ ; il avait un voyage pressé à faire.

Après quelques passes consciencieusement administrées, il s'endormit en effet, et de si franc jeu qu'un long temps s'écoula sans qu'il fût à même de répondre aux questions qui lui étaient adressées.

Enfin, il poussa un soupir, ses lèvres s'agitèrent.

« Voici le moment, dit M. Marcillet; et il reprit l'interrogatoire.

— Vous trouvez-vous disposé à m'entendre?

— Elles en ont *une!..*, répondit le magnétisé.

— Vous m'avez mal compris. Savez-vous qui vous adresse la parole en ce moment?

— Le dieu Fottey, honoré au Japon et dans tout l'archipel indien. »

M. Marcillet recommença ses passes et l'interrogea de nouveau.

« Où êtes-vous?

— Dans le PARADIS DES FLEURS. »

Le magnétiseur s'arrêta, nous regarda d'un air quelque peu déconcerté, et se tournant vers la galerie :

« Messieurs, je crois devoir vous en prévenir, parfois le rêve se mêle indûment aux influences magnétiques. Je ne pense pas que le sujet soit dans un parfait état de lucidité. Essayons, sans trop le heurter, de le remettre dans le droit chemin. — Selon vous, les fleurs ont donc un paradis?

— Pourquoi non, puisqu'elles en ont *une?*

— Une quoi?

— Une âme!... N'est-il pas juste alors qu'elles aient comme nous leur lieu de récompenses et de châtiments? »

Ici, il y eut dans l'assemblée un léger murmure, du milieu duquel se détachait distinctement pour

moi un certain *zigzag!* et le frappement d'un doigt sur une tabatière.

M. Marcillet reprit avec une condescendance parfaite :

— Êtes-vous bien sûr, monsieur, de ne vous point abuser?

— Comment m'abuserais-je? En ce moment même, grâce à l'intervention bienveillante de l'ambassadeur du Japon, le divin Fottey a ouvert à ma curiosité le séjour des félicités florales. J'ai douté, malgré Thalès, Leibnitz, Malebranche et M. Dédu; je m'en repens. Maintenant force m'est de croire, je vois !... Oh ! quels spectacles ! quels parfums !...

— Allons, essayez de détourner le cours de ces idées....

— Taisez-vous! lui cria le dormeur d'une voix impérieuse; cessez de me troubler dans mes ravissements ! »

Le magnétiseur fit mine de vouloir l'éveiller; je m'y opposai, et, sur ma prière, il consentit à me mettre en communication fluidique avec le patient.

Zœllern continua de parler presque sans interruption; il décrivit ce qu'il voyait ou ce qu'il croyait voir, avec une précision telle que je ne puis admettre la moindre supercherie dans ses

récits, tout étranges, tout surnaturels qu'ils paraîtront; son esprit, son savoir, son imagination, n'auraient pas suffi seuls à une improvisation pareille.

Le cercle s'épaississait autour du visionnaire ; d'un geste j'indiquai au docteur une place restée vacante près de moi.

— Zigzag ! » me répondit-il en s'éloignant pour aller se préparer une tasse de thé.

Je remarquai toutefois qu'il s'était assis à l'extrémité de la table qui le rapprochait le plus de nous, et l'oreille tournée de notre côté.

Le Paradis des Fleurs, créé par Fottey, le dieu de la végétation, dans une des îles Maldives, avait sa partie orientale divisée en une foule de petites vallées parallèles. Ces vallées, adossées les unes aux autres par de légers versants, du haut desquels tombait une nappe d'eau formant cascade des deux côtés, s'épanouissaient au milieu d'une tiède atmosphère; d'humides vapeurs, se colorant aux rayons du soleil en rose, en bleu, en violet, les remplissaient du rayonnement des arcs-en-ciel; rien n'y manquait aux habitantes du lieu, ni les doux soleils, ni les rosées balsamiques. Mais je ne m'appesantirai pas sur cette poésie paradisiaque, dans laquelle le dormeur se complut un peu trop peut-être.

Pour en revenir à la partie purement topographique, toutes les cases de ce grand échiquier étaient occupées par des plantes réunies sans ordre de classification aucune, et n'ayant d'autre lien commun entre elles que leurs bonnes qualités et le genre de services rendus par elles à la société humaine.

Pêle-mêle, dans la riante partie du jardin qui leur avait été consacrée, se montrèrent d'abord aux regards du visiteur *les Plantes Nourricières :* le blé, le maïs, le riz, puis la famille nombreuse des légumineuses, le haricot, la fève, le pois, la lentille, portant élégamment leur joli casque en tête.

Dans le Paradis des Fleurs se trouvaient aussi les plantes bienfaisantes qui ont adouci les souffrances et parfois même rendu la vie aux malades. Zœllern visita donc *la Vallée des Plantes Médicinales.*

Son étonnement fut grand de les y trouver en nombre infiniment restreint ; la casse et le séné n'y figuraient même point ; et, comme si le fluide magnétique ajoutait un excitant à sa malignité naturelle, il prêta au dieu Fottey cette opinion explicative que les vertus merveilleuses de tant de plantes, vantées hier en qualité de panacées universelles, rejetées aujourd'hui au

rang des mauvaises herbes, n'avaient jamais profité qu'à MM. les médecins, soit d'Europe, soit d'Asie, aussi charlatans les uns que les autres.

En rapporteur fidèle de la séance, je dois déclarer qu'à ce moment mon cher docteur huma bruyamment une nouvelle prise de tabac et se versa une seconde tasse de thé.

Poursuivant son récit en même temps que sa route, le comte traversa *la Vallée des Plantes Industrielles*, textiles ou tinctoriales. Le cotonnier, le chanvre, le lin, la garance, l'indigotier, et mille autres de même importance, semblaient former la haie des deux côtés de son chemin pour être inspectées par lui.

Il ne fit que passer cependant et aborda *la Vallée des Plantes Religieuses*.

Sur des tertres semblables à des autels, le silphium, le sésame, le lotus, si cher aux anciens prêtres de l'Égypte, comme aux brahmes de l'Inde ; la verveine, *herba sacra*, qui servait à purifier les temples de Jupiter et d'Apollon ; le gui des druides de la Gaule et de la Germanie ; le perséa, sujet de tant de pieux commentaires ; l'acacia, l'arbre mystique par excellence ; la rose de Jéricho, symbole de mort et de résurrection, et toute une suite d'herbes saintes non moins dignes de vénération, se montraient entourées

des attributs des divers cultes anciens et modernes. Fottey, tout dieu qu'il était, s'inclina en passant près d'elles; nécessairement Zœllern dut faire de même; mais son admiration, ses élans d'enthousiasme, il les réservait pour l'heureuse *Vallée des Belles Plantes*.

Plus sensuel ou moins hypocrite que l'Occident, l'Orient a fait de la beauté plastique une vertu. Les belles femmes, fussent-elles d'anciennes pécheresses, entrent d'autorité dans les paradis de Mahomet et de Brahma, et montent de droit au rang de houris ou d'apsaras. Il en est de même pour les belles plantes dans le paradis du dieu Fottey.

Quand ces végétaux magnifiques, l'orgueil de la création florale, le cactus de Mac-Donald, dont la corolle, large comme la corbeille d'une vendangeuse, montre ses hauts pétales d'argent implantés sur un calice d'or, avec son style se dressant en colonne d'ivoire surmontée d'un panache de pourpre; lorsque le grand aristoloche, le gustavia, la victoria régia, le nelumbium, le magnolia, se sont présentés aux abords de son île, leur a-t-il dit : « D'où venez-vous? quel bien avez-vous fait? » Non ; il leur a dit : « Entrez? »

Et après elles, lorsque les autres fleurs royales

de tous les climats, de tous les pays, les lis du Japon, les tigridies du Mexique, les strélitzia du Cap, les orchidées de l'Amérique méridionale, les roses trémières de la Syrie, les agapanthes d'Afrique, et jusqu'aux pivoines de la Sibérie, s'offrirent à lui, reconnaissant également leur droit de beauté, il rouvrit sa porte et souffla sur elles pour leur donner une âme.

En songeant à nos jardins d'Europe, même aux jardins d'hiver de Paris, de Londres et de la Haye, Zœllern se disait que les comparer à cette luxuriante vallée, ce serait opposer au vaste Océan l'*aquarium* de la Société d'acclimatation.

Et cependant, quoique ébloui par le spectacle déroulé sous ses yeux, il crut remarquer, surtout parmi les espèces royales, certaines irrégularités de forme, certains accidents anormaux qu'il s'étonnait de trouver associés à tant de perfections.

Il ne craignit pas de faire part de ses observations critiques à son divin guide. Celui-ci, en souriant, les rétorqua aussitôt. Ce que Zœllern soupçonnait d'être des irrégularités fâcheuses, n'était que des perfections de plus, des organes additionnels accordés par Brahma aux habitantes de ce bienheureux séjour.

Dans le paradis des Maldives, les fleurs se

meuvent et dégageant de la terre, qui les retient à peine, leurs racines conformées en pattes d'oiseau, elles peuvent marcher, sautiller d'une place à l'autre; mieux encore, elles ont des ailes, de jolies ailes blanches, bleues, ou diaprées, assorties à la couleur de leurs pétales ou de leurs tiges, et qui, repliées, deviennent presque insaisissables à la vue. D'un seul vol, elles franchiront les limites de leurs vallées respectives, s'il leur plaît de voisiner entre elles.

Le bon Fottey poussa alors un cri; ce cri, répété par mille échos, courut de vallée en vallée, et remplit bientôt l'île d'une même clameur.

Zœllern se crut en proie au vertige. Un mouvement unanime, spontané, se manifestait dans la plaine et le long des versants, où, jusqu'alors, étagées par rang de grandeur, s'étaient tenues immobiles toutes ces merveilles florales. La plaine, les collines, le ciel lui-même semblèrent vaciller sous son regard. Haletant, saisi d'angoisse, presque épouvanté, il assista à un spectacle qu'il n'a été donné à aucun homme ici-bas ni de voir ni de concevoir.

Confondant leurs couleurs et leurs parfums, les fleurs de la splendide vallée se croisaient dans tous les sens, en volant à tire d'aile à travers les airs. Accourues des vallées limitro-

phes, d'autres fleurs, à travers la poussière humide des cascades, apparaissaient sur le faîte des collines, et elles se mêlaient à celles-ci, et, ensemble, elles tourbillonnaient en manière de jeu; mais certes, sans l'avertissement préliminaire de Fottey, le comte eût pu croire qu'un ouragan furieux venait de s'abattre sur ce séjour des enchantements.

Maintenant, il les voyait ralentir leur essor, rompre le tourbillon, planer, puis descendre en battant des ailes, et regagner terre.

Après un repos de quelques instants, les unes se mirent à marcher par bandes; c'étaient généralement les plus grandes, les plus remarquables par leurs formes ou leurs couleurs. Zœllern tint note de leurs airs précieux et de leurs allures de grandes dames; durant la promenade, avec un art parfait de coquetterie, elles étalaient leurs larges pétales pour en faire ressortir les nuances variées, tout en maintenant leurs feuilles en bon ordre et du bon côté.

D'autres fleurs s'étaient abattues auprès de petits lacs formés à la base des collines ; elles y baignaient leurs racines, sans doute pour y raviver leur teint ou y redresser leur tige, quelque peu fatiguée par les chaleurs du jour.

Sur le bord de ces mêmes petits lacs, les plantes

aquatiques avaient naturellement élu leur domicile. Ainsi que leurs sœurs terrestres, elles pouvaient dégager leurs racines du sol, s'éloigner du rivage, et, de plus, parcourir leurs lagunes en nageant.

Aux premières le dieu bénin de la végétation avait donné des ailes; il avait voulu pour celles-ci que leurs feuilles inférieures se prolongeassent en forme de rames; ces rames légères suffisaient à les soutenir sur les eaux, qu'elles parcouraient la tige droite et la corolle épanouie.

Les papillons sont admis dans le Paradis des Fleurs, car fleurs et papillons ne peuvent guère vivre les uns sans les autres; mais, fixés au sol ou sur quelque pointe de rocher, ceux-ci, captifs, paralysés des ailes, ne peuvent prendre part à tout ce mouvement de fête, et ce sont les fleurs qui, contrairement à l'ordre établi chez nous, volent à leur rencontre, font leur choix, les caressent ou les délaissent, selon leur caprice,

Le Paradis des Fleurs est l'enfer des papillons.

Zœllern demanda alors au dieu Fottey d'où pouvait venir cet attrait sympathique entre deux espèces d'êtres qui, sur la terre du moins, semblent appartenir à des races tout à fait distinctes.

« A une grande raison harmonique, dont vous

ne pouvez vous rendre compte dans votre Europe arriérée, lui répondit Fottey, la transmigration des âmes. D'après les lois de la métempsycose, l'âme de la fleur, après son temps d'épreuve, passe dans le corps d'un papillon, ou de tous autres insectes, mouches ou scarabées. Cela doit suffire à vous faire comprendre quelle attraction secrète rapproche ces diverses espèces entre elles. »

Le comte osa donner une suite à sa question.

« Et que devient l'âme du papillon?

— Elle passe dans le corps d'un passereau, ou d'un animal, également de mince importance, pas seule cependant, car il faut trois âmes de papillon pour former l'âme d'un oiseau mouche, comme il a fallu trois âmes de fleurs pour former celle d'un papillon, et ainsi de suite ; trois âmes d'oiseau-mouche, ou de roitelet, formeront l'âme d'un ramier; et, toujours trois par trois, toujours progressant en force et en intelligence, elles remonteront ainsi, degré par degré, l'échelle des êtres, jusqu'à ce qu'une myriade de ces âmes de toutes sortes, purifiées de nouveau par le souffle de Dieu, en vienne à former l'âme d'un homme, la seule créée immortelle. »

Ravi de ces confidences cosmogoniques, Zœllern les recueillait précieusement, se promettant

bien de les propager pour l'instruction de cette pauvre Europe, si arriérée ; et, tout en causant, le dieu et le voyageur s'avançaient vers les cantons les plus élevés de l'île.

Celui-ci s'étonnait de voir succéder aux vallées et aux collines si fraîches, si riantes, qu'ils parcouraient tout à l'heure, des montagnes abruptes, stériles, dont pas une source ne jaillissait, et où leurs pieds s'enfonçaient dans le sable.

Son étonnement s'accrut encore en rencontrant sur ces terrains sauvages les fleurs les plus estimées chez nous, non-seulement des camélias, des balsamines, des tulipes, de couleurs et de formes irréprochables, mais les plus belles roses du monde, la rose thé, la rose du roi, la rose à cent feuilles.

Comment ne se trouvaient-elles pas dans la Vallée des Belles Plantes, où leur place semblait marquée de droit ?

Il soumit la question au maître.

« Nous sommes dans un lieu d'expiation, lui répondit Fottey. Autrefois les tulipes et les camélias possédaient tout ensemble la beauté et le parfum ; elles en ont été trop fières. Leur parfum, je l'ai repris pour en doter la violette et le réséda, plantes des plus humbles, et dont la modestie méritait récompense.

— Mais la rose ! interjecta Zœllern, la rose, regardée chez nous comme la reine des fleurs?

— Titre usurpé! sa royauté n'est qu'un mensonge ; ni sa beauté ni ses parfums ne lui appartiennent ; le tout n'est qu'une œuvre d'art et d'astuce. Née simple fleur des champs et des bois, au printemps ses grâces naturelles égayaient les buissons, que ses fruits de corail décoraient à l'automne ; l'ambition s'est emparée d'elle ; elle a eu son paradis sur la terre, où chacun lui a fait fête ; maintenant, dans ce terrain aride, pierreux, elle expie ses succès menteurs : c'est là son châtiment. Mais le malheur épure ; soumise à cette épreuve douloureuse, la rose reviendra à son état primitif, à ses cinq pétales, qui se diamantaient sous la brume du matin, à sa senteur première, naïvement suave, et dont elle aurait pu se contenter. Ramenée alors aux lois de sa nature, dont l'industrie de l'homme l'a si fort éloignée, en même temps que des pistils et des étamines, il lui reviendra une âme, car les fleurs doubles n'en ont pas, et l'amour et les soins de la maternité lui feront facilement oublier ses triomphes frauduleux. »

Un peu mortifié du régime infligé à des fleurs, qu'il aimait tout particulièrement, le

comte de Zœllern continua de suivre son guide jusqu'à une chaîne de rochers noirs et anguleux qui couronnaient les hauteurs de la montagne.

A peine y étaient-ils engagés, qu'une chaleur suffocante, des vapeurs âcres, caustiques, nauséabondes, dont cependant Fottey ne parut pas le moins du monde être affecté, montèrent jusqu'à eux. Quant au voyageur, il n'eut que le temps de plonger un regard rapide sur les bas-fonds du versant opposé, où s'ouvraient des gouffres de soufre et de bitume.

Dans des profondeurs ténébreuses, il crut entrevoir, il entrevit quelques formes végétales, en façon de spectres, et tellement rabougries, corrodées, desséchées, que jamais plantes enfouies depuis dix ans dans l'herbier d'un amateur n'ont présenté un aspect plus chétif, plus misérable.

Le lieu inculte, stérile, où ils venaient de rencontrer les roses, les balsamines, les tulipes et d'autres encore, n'était qu'un purgatoire ; celui-ci était un enfer. Là avaient été reléguées les plantes vénéneuses, les plantes magiques, celles qui avaient aidé à des manœuvres de sorcellerie ou à l'accomplissement d'un crime. Là aussi se trouvaient les plantes accusées d'exalter l'imagi-

nation de l'homme et d'agir sur lui par de trompeuses voluptés aux dépens de sa santé, de sa dignité, de sa raison.

De ces dernières, Fottey ne lui en nomma que trois ; le pavot à opium, qui a déjà tué deux millions d'hommes en Chine ; le chanvre indien, avec lequel les Indiens fabriquent leur bang, les Turcs et les Arabes leur haschisch, qui les égaye, les enivre et les décime ; enfin l'absinthe, aussi funeste que les deux autres, et en voie de crétiniser l'Europe.

Notre ami Zœllern ne se fit pas prier pour redescendre de ces hauteurs....

Ici notre dormeur mit fin à sa narration, et, après quelques instants de silence, nous l'entendîmes murmurer à demi-voix :

« Adieu, bon et excellent Fottey. — L'île fuit devant moi. — Nous tournons le cap Comorin.— Adieu, la mer des Maldives ! — Voici l'Europe ! — Voici Paris. — Réveillez-moi, monsieur Marcillet. »

M. Marcillet fit les passes réglementaires.

Quand Zœllern rouvrit les yeux, il ne gardait plus aucun souvenir de ce qu'il avait vu et entendu dans ce Paradis des Fleurs.

« Eh bien, dis-je au docteur, la séance a dû vous intéresser plus que tout autre ? Il s'agissait

du rêve magnétique, que vous n'avez pas encore classé, je crois, dans votre savante théorie ?

— Zigzag ! zigzag ! zigzag ! me répondit-il, et tout haut cette fois, en tambourinant plus fort que jamais sur sa tabatière. »

MES FUNÉRAILLES.

Auprès de mon lit se tenait le cher docteur, l'œil sur sa montre à secondes, la main sur l'artère, comptant les pulsations, de plus en plus lentes et affaiblies. J'avais senti ses doigs interrogateurs remonter le long de mon bras. Entr'ouvrant avec effort la paupière, je le vis, le front crispé, comme absorbé en lui-même, faire un signe négatif de la tête, puis j'entendis dans la chambre des sanglots mal contenus.... « Tout est fini ! » me dis-je, et je perdis connaissance.

En effet, tout était fini; je venais de mourir.

Comment se fait-il qu'un instant après, debout près de la fenêtre, la main au coude, je contemplais ce quelque chose d'immobile, de rigide, étendu sous la couverture, en me répétant : « Tout est fini ! » Et, sinon dans un calme parfait, du moins sans une bien vive émotion, je

restai le témoin de tous ces soins, désormais inutiles, prodigués à celui-là qui avait été moi, ou plutôt cette partie de moi-même que M. Xavier de Maistre désigne sous un vilain nom.

Je ne prétends pas faire entendre ici que le personnage mystérieux qui se tenait, debout et attentif, dans une encognure de la chambre mortuaire était l'âme du défunt; ne jouons pas avec de si grands mots. Mais j'avais vécu en lui comme maintenant il vivait en moi; je n'étais pas son âme, j'étais ce que les anciens auraient appelé son simulacre.

En m'examinant, j'eus tout lieu de m'en convaincre, j'avais gardé la forme, l'apparence exacte de l'autre. Je préfère de beaucoup cette appellation, *l'autre*, qui, du reste, est de Platon, à celle de M. de Maistre, réellement inconvenante, *la bête!*... fi!...

Je me tenais donc là, tandis qu'on rendait à mon corps les devoirs exigés. Contristé du spectacle, car on n'a pas si longtemps vécu ensemble et de la même vie, sans qu'une émotion de regret vous saisisse au moment de la séparation, je sortis de la chambre, allant et venant à travers la maison, sans que le bruit de mes pas résonnât le moins du monde sur les parquets et dans les corridors.

Mes domestiques étaient déjà en train de faire main basse sur une foule de petits objets qui m'avaient appartenu. Peut-être, peu confiants dans mes dispositions testamentaires, songeaient-ils seulement à conserver quelque pieux souvenir de leur maître.

Je laissai faire, et, mû par un sentiment de curiosité un peu hâtive, je gagnai la rue, sans avoir besoin, grâce à mon immatérialité présente, que les portes s'ouvrissent pour me livrer passage.

Il faisait beau ce jour-là ; le ciel était bleu, le soleil brillait clair, et, ce qui ne laissa pas que de m'étonner, toute la population parisienne avait sa physionomie habituelle ; chacun se rendait à ses affaires, à ses devoirs, à ses plaisirs ; on eût dit que rien d'extraordinaire ne s'était passé. Cependant j'étais mort.

Il est vrai que les journaux du soir n'avaient pu encore en informer le public.

J'allai visiter quelques-uns de mes amis; dangereuse épreuve, puisque rien ne devait leur révéler ma présence. C'était de l'espionnage au premier chef. Comme le soleil, comme la population de Paris, je les trouvai au milieu de leurs habitudes de tous les jours, ni plus gais, ni plus tristes que la veille. Sans doute ils n'avaient pas reçu le fatal billet de convocation.

Le lendemain, l'horizon était sombre, le soleil se montrait à peine, le vent semblait gémir aux angles des rues, quelques gouttes de pluie marquetaient le pavé. Paris, ce jour-là, avait réellement revêtu un air de circonstance, du moins j'en jugeai ainsi. Les passants marchaient plus posément, avec un maintien plus recueilli. Je remarquai que beaucoup parmi eux étaient vêtus de noir, ou portaient un crêpe à leur chapeau.

« Les journaux ont répandu la nouvelle, me dis-je, non-seulement ceux du soir, mais ceux du matin »

Et, comme je disais, je vis un individu déplier son journal, l'interroger, et le frapper vivement de la main, en adressant au ciel un regard de reproche.

Je n'en doutai pas, j'avais là, devant moi, un de ces précieux amis inconnus, qui tiennent plus compte de nous, de nos œuvres, de notre gloire, que nos amis les plus intimes, sujets à s'aigrir par la fréquentation d'une supériorité qui les amoindrit. Et je me rapprochais de cet homme excellent, de ce noble cœur, quand je l'entendis s'écrier :

« Encore la baisse ! »

J'avais eu le temps de jeter un coup d'œil sur

son journal ; il ne portait pas le sombre encadrement des jours néfastes, et cependant !...

Passant devant des affiches de spectacle, je m'y arrêtai par un reste d'habitude. Pas un théâtre ne faisait relâche, et cependant !...

D'un pas machinal, et la mine piteuse, je reprenais le chemin de mon logis, quand tout à coup s'offrit à moi un tableau capable de me dédommager amplement de tous les petits déboires infligés à ma vanité de défunt.

Noire, noire, longue, longue, épaisse, innombrable, silencieuse, stationnant sur le pavé, encombrant les trottoirs, débordant jusque sous les portes cochères, barrant la route aux voitures, s'agitant sur elle-même avec des mouvements semblables à ceux de la mer, la foule était partout, remplissait tout, d'un bout à l'autre de la rue, du haut en bas de la maison, et la cour, et les escaliers, et les appartements !...

Un magnifique char funèbre, attelé de six chevaux caparaçonnés noir et argent, attendait à la porte.

Grande fut ma surprise, je le déclare ; j'en eus comme une suffocation de modestie. Ma modestie allait subir une bien autre épreuve !

Le cortége se mit en route, et j'aperçus une multitude de sergents de ville chargés de main-

tenir l'ordre aux abords; une compagnie de soldats, musique en tête, tambours voilés, ouvrait la marche, fermée à l'arrière par un escadron de garde municipale en grand uniforme.

Et me demandant ce qui pouvait me valoir, à moi poëte, ces honneurs militaires, j'en étais réduit à me répondre (la modestie mise de côté cette fois), qu'il s'agissait après tout d'un deuil national.

Quand le char funèbre passa sous mes yeux, nouvel étonnement! Non-seulement une énorme couronne de lauriers, entremêlée de feuilles d'or, le surmontait, mais des décorations de toutes sortes, françaises et étrangères, constellaient une des extrémités du drap mortuaire.

Un instant, je crus à une erreur; je crus que ce magnifique convoi, destiné à quelque haut dignitaire, se trompant d'adresse, était venu me prendre par méprise. Mais on racontait près de moi que toutes ces distinctions honorifiques m'avaient été octroyées lors du bruit, partout répandu de ma fin prochaine. D'ailleurs, mon chiffre resplendissait aux panonceaux de la voiture principale comme des autres voitures.

Je n'étais pas encore au bout de mes surprises.

Un fait éclatant me pénétra de l'émotion la plus

orgueilleuse, en me révélant quel rôle j'avais, à mon insu, joué dans la littérature contemporaine : les quatre cordons du char étaient tenus par Lamartine, par Émile Augier, au nom de la littérature dramatique, par le secrétaire perpétuel de l'Académie française et par le président de la Société des Gens de lettres. Les hommes les plus éminents dans les sciences, dans les arts, et mes ex-confrères les écrivains les plus connus dans tous les genres, n'avaient pas dédaigné de se mêler à la foule, noire, noire, longue, longue, épaisse, innombrable, silencieuse, qui se déroulait lentement à la suite.

Et le ciel, toujours grisâtre, semblait, lui aussi, avoir arboré ses draperies de deuil, et le recueillement inclinait toutes les têtes, et les notes chromatiques des instruments de cuivre se mêlaient douloureusement aux sourds roulements des tambours voilés.

A chaque minute, de nouveaux vénus grossissaient le cortége ; par un mouvement irréfléchi, je fis comme eux ; je m'y mêlai. Après tout, avais-je à m'inquiéter de la figure que j'y allais faire ? Plus heureux que Charles-Quint, grâce à mon invisibilité, je pouvais assister à mon convoi sans nécessité aucune de dissimulation.

Lorsque nous débouchâmes sur le boulevard,

une multitude immense en garnissait les bas-côtés; les boutiques, les cafés, étaient masqués par des estrades surchargées de spectateurs; aux fenêtres, aux balcons, de gracieux groupes féminins se montraient en grande toilette de deuil; et à l'approche du mort, toutes les femmes jetaient des fleurs, tous les hommes se découvraient le front, et moi (ce qui n'était peut-être jamais arrivé à aucun autre défunt), je leur rendais leur salut, tant je me sentais troublé.

Au milieu de mon trouble cependant, je crus remarquer une sorte de petite boule, couleur de pourpre, qui roulait et bondissait autour du char. En y regardant mieux, je découvris à cette boule un semblant de pieds et de mains, une tête plate et courte, une sorte de fongosité, le tout interrompant à peine sa ligne sphérique.

C'était une manière de petit homme rouge, un nain difforme. Que faisait-il là? Il continuait de tourner sur lui-même, faisant la roue le long et en avant du char. Maintenant, je l'entendais pousser des cris stridents et les éclats d'un rire moqueur, qui du reste ne troublaient en rien le recueillement général.

Je ne sais pourquoi je songeai à ces insulteurs gagés de l'ancienne Rome, s'attaquant aux hommes illustres durant les cérémonies triomphales.

Je m'étonnais qu'on le laissât ainsi exécuter ses cabrioles grotesques jusque entre les pieds des chevaux, qu'il risquait de faire trébucher ; mais nul ne lui prêtait attention. Peut-être invisible, ainsi que moi, n'était-il vu et entendu que de moi seul ?

Depuis une heure continuant d'avancer, le cortége traversait alors la partie la moins peuplée comme la moins aristocratique du boulevard. Nécessairement, les estrades avaient disparu, et les balcons étaient loin de présenter les mêmes groupes de femmes, gracieusement éplorées. Une pluie de fleurs ne tombait plus des fenêtres. Les fronts se découvraient encore, mais distrait par les gambades et par les cris de cet enragé petit nain, je négligeais de répondre au salut.

Excédés de chaleur ou de fatigue, quelques-uns des nôtres, traînant le pied, ne suivaient plus l'escorte qu'à distance ; quelques autres l'avaient abandonnée tout à fait. A mesure que nous approchions des quartiers populaires, les désertions devenaient plus fréquentes. Il est des gens qui n'aiment à figurer que devant des spectateurs dignes d'eux.

Bientôt le nuage étendu sur nos têtes comme un *velum* teinté de gris s'obscurcit soudaine-

ment; une averse tomba qui diminua encore le nombre des assistants. La musique militaire, cuivres et tambours, avaient cessé de se faire entendre, et le char funèbre (je le remarquai avec stupéfaction) n'était plus attelé que de quatre chevaux.

J'en cherchais la cause, quand j'aperçus le petit homme rouge, hissé sur un des coursiers manquants, et tirant l'autre par la bride, les emmener, en faisant, plus haut que jamais, retentir son rire diabolique.

Il me sembla grandi de trois pieds.

Les sergents de ville, les illustres porteurs de cordons, se maintenaient à leur poste, et si la queue du cortége, imposante encore, ne se montrait plus, comme à l'heure précédente, noire, noire, longue, longue, épaisse, innombrable, silencieuse, je pouvais penser que les indifférents, les curieux, les badauds, si faciles à se laisser entraîner au courant des foules, s'en étaient seuls détachés, et qu'elle venait de s'enrichir de tout ce qu'elle avait perdu.

Mais je restais d'autant plus surpris de la disparition d'une partie de l'attelage, que nous venions de quitter la ligne des boulevards, et parcourions alors une montée abrupte, caillouteuse, sillonnée d'ornières et d'escarpements, où le char

menaçait de s'engraver ou de se briser. A diverses reprises, on se vit forcé d'interrompre la marche.

Pendant une de ces stations, le nain maudit revint, et non-seulement dételа deux autres chevaux, mais encore, escaladant le char funèbre, avec force grimaces et contorsions, il secoua si violemment la grande couronne de laurier, que tout son feuillage d'or se dispersa aux quatre vents.

Témoin impuissant de ces actes sacriléges, je me voilai la face. Je ne saurais dire la mesure du temps qui s'écoula depuis lors : quand, de nouveau, je regardai autour de moi, la route, de plus en plus montueuse, crevassée, ressemblait à une lande déserte; le cortége, singulièrement éclairci, s'était affranchi de sa tenue sévère ; beaucoup de chapeaux avaient repris leur place habituelle ; on marchait deçà, delà, sur les bas côtés, par groupes, presque à la débandade, en causant d'affaires et d'autres. Je gagnai la tête de la colonne.... misère !

OXFORD · TAYLOR INST.

La couronne de laurier, les décorations françaises et étrangères, les panonceaux du char, les panaches des chevaux, les sergents de ville, le secrétaire perpétuel de l'Académie, le président de la Société des Gens de lettres, les membres de tant de sociétés savantes ou littéraires, la partie

rehaussante du cortége, sa pompe, sa glorification, tout avait disparu comme par magie noire. Il ne restait plus, pour faire escorte à *l'autre*, que les fidèles, les obstinés jusqu'à la dernière étape, lorsque enfin les portes de la grande nécropole s'ouvrirent devant nous.

Là, je dois le dire, à mon désenchantement succéda un instant de bien douce émotion.

Mes anciens amis, ceux que la mort avait fauchés les premiers (et ils étaient nombreux !), accourus à ma rencontre, m'accueillaient avec des transports de joie. Ils fêtaient mon arrivée ; mais, tout en les accueillant avec bonheur, je songeais aux êtres aimés que je laissais derrière moi, et, à ce souvenir, mes yeux s'emplissaient de larmes. Eux, qui sans doute ne participaient plus aux faiblesses humaines, ils me raillaient de ma sensibilité de l'autre monde :

« Nous allons croire que vous vous pleurez ! » me disaient-ils ; et, pour m'en faire honte, ils riaient, et à leurs rires bruyants, que les morts seuls pouvaient entendre, une foule de tombes s'étaient entr'ouvertes et de nouveaux rires s'en échappaient.

Le cimetière me parut fort gai ce soir-là.

Cependant, tout en me laissant aller à ce renouvellement des anciennes affections, je me

rappelai *l'autre* et les derniers devoirs que j'avais à remplir auprès de lui. Je n'étais pas fâché, d'ailleurs, d'entendre les discours, nécessairement apologétiques, qui allaient être prononcés sur nous.

Je pris alors congé de mes anciens amis ; mais la nuit était tout à fait venue, le ciel était noir ; il me semblait marcher à travers des nuages et j'errais au hasard, impuissant à m'orienter, quand je me sentis touché à l'épaule. Je me retournai et reconnus, grâce à l'éclat de ses yeux qui brillaient au milieu de son visage empourpré comme une paire d'escarboucles, l'affreux petit homme rouge.

« On vous attend, me dit-il avec le son de voix d'une cloche félée ; suivez-moi ! »

Je le suivis.

Au fond d'une allée d'ifs, sombre et tortueuse, taillée à la façon des boulingrins de Versailles, se dressait un grand bâtiment carré, dont les angles disparaissaient sous de larges draperies de lierre. Un petit avant-corps, en forme d'hémicycle, et décoré d'une double rangée de colonnes basses et cannelées, conduisait à une porte de fer, à deux vantaux, au fronton de laquelle on lisait cette inscription :

SILENTUM SEDES.

Le nain, qui maintenant atteignait presque à la taille ordinaire et dont les yeux flamboyants m'avaient tenu lieu de lanterne durant notre marche, frappa cinq coups à la porte, et son doigt replié suffit à reproduire cinq fois le son du fer sur le fer. Le frisson m'avait pris; je pressentais quelque chose d'inattendu, de mystérieux, quelque chose que je n'étais pas venu chercher.

En effet, la porte s'ouvrant, je me trouvai dans une sorte de temple éclairé de distance en distance par des torchères appliquées contre des pilastres nus, de l'ionique le plus pur, de la simplicité la plus sévère. Une mosaïque, à fond noir, sur laquelle se pouvaient lire des sentences en grec, en latin, en hébreu, en syriaque, recouvrait l'aire du bâtiment. Devant moi, des statues, plus grandes que nature, formaient deux groupes distincts. Où étais-je? Mon œil inquiet fouillait les parties de l'édifice plongées dans la demi-ombre pour y retrouver *l'autre* et notre reste de cortége; je n'y découvrais rien qui me parlât de discours à prononcer ou de cérémonie des funérailles; rien, sinon, au bas d'une estrade en pierre, cinq petits cercueils, de grandeur inégale, alignés sur de minces tréteaux, et que d'abord j'avais pris pour des ornements en relief ajoutés à la mosaïque.

De l'air le plus affairé du monde, mon ci-devant nain s'occupait en ce moment à placer un écriteau devant chacun de ces petits cercueils. Revenant ensuite de mon côté et se penchant à mon oreille, il me dit tout bas, d'une voix de grelot cette fois :

« Patience ; vos juges délibèrent ! »

Mes juges?... je ne voyais que des statues. Je m'étais cru dans un musée, j'étais devant un tribunal, le *tribunal des Silencieux?* N'était-ce pas la traduction exacte du *silentum sedes?*

Je songeai à la vieille Égypte jugeant ses morts ; Minos, Eaque et Radamanthe, de l'enfer grec, me revinrent en mémoire. Je crus les reconnaître dans trois hautes effigies de bronze qui, assises sur une chaise curule, l'attitude interrogante, occupaient la partie supérieure de l'estrade.

Comme si l'enfer de nos jours avait adopté l'institution du jury, douze grands hommes en marbre, choisis parmi ceux de tous les temps, de tous les pays, et composant le second groupe, semblaient les assister dans leurs fonctions. Costumés à la grecque ou à la romaine, ils tenaient à la main une lyre ou un rouleau de papyrus, le tout en marbre, bien entendu, ce qui n'empê-

chait pas quelques-uns d'être coiffés d'une ample perruque à la Louis XIV. Leur silence, leur immobilité m'impressionnaient de façon singulière.

Le seul être doué du mouvement dans cette enceinte, solennelle jusqu'à la rigidité, c'était le nain, l'homme rouge, l'homme aux prunelles ardentes. Sans cesse allant et venant d'une statue à l'autre, quelquefois avec une gambade ou en poussant un petit cri narquois, il me paraissait relier entre eux ces graves personnages dont aucun signe extérieur ne trahissait la pensée. Il pouvait passer à bon droit pour le greffier de cette cour suprême.

Le voyant ainsi remuer, vivre, s'agiter, je le pris en moins grande déplaisance et lui fis un signe d'appel ; il accourut sur-le-champ en me saluant de sa grimace la plus gracieuse.

« Qui juge-t-on ici ? lui demandai-je.

— Vous, maître, me répondit-il ; c'est-à-dire votre mérite littéraire. Il s'agit de vous assigner la place qui vous est due dans cette nécropole des arts. »

Je respirai plus librement. Cependant qu'attendre de l'indulgence de ces juges de bronze et de ces jurés de marbre ? Ils ne pouvaient guère laisser égarer leur sensibilité dans les faux fuyants des circonstances atténuantes ; mais je comptais

sur leur justice, je me rappelais l'ovation splendide, populaire, universelle dont j'avais été le héros dans la matinée de ce même jour, et ce souvenir suffisait à me rassurer.

« S'il en est ainsi, repris-je, si c'est de moi que le tribunal s'occupe en ce moment, que renferment donc ces cinq petits cercueils?...

— Vous! du moins votre esprit, fractionné en autant de parts que vous avez cultivé de genres différents. »

Et il me montra l'inscription placée en tête de chacune des petites boîtes noires; j'y lus tour à tour les titres suivants : *Poésie*, — *histoire*, — *philosophie*, — *théâtre*, — *roman*..

Je m'étonnai d'abord; puis, après réflexion, je trouvai cette manière de procéder à la fois méthodique et ingénieuse, et j'applaudissais en moi-même à cette division, qui ne pouvait que faire ressortir plus vivement la gloire des génies encyclopédiques, tels qu'avait été le mien, quand l'homme rouge, déjà retourné à son poste, de sa voix éraillée, cria : « Écoutez! écoutez! »

Et, au milieu du silence profond que nos quelques mots échangés avaient seuls interrompu un instant, j'entendis la lyre marmoréenne des douze jurés rendre un accord mat et confus, plus étrange qu'harmonieux.

Alors le président du tribunal, tout de bronze qu'il était, se leva; les muscles de son visage s'agitèrent avec un effort visible; à plusieurs reprises, ses lèvres s'entr'ouvrirent, se touchèrent, sans qu'un son quelconque fût émis; enfin il parvint à articuler nettement ce simple monosyllabe :

« Psi ! »

Aussitôt les torchères s'éteignirent, l'obscurité régna partout, à l'exception de l'endroit où se tenait l'homme rouge, dont les prunelles projetaient une lumière blafarde sur les cinq boîtes inégales, que des hommes en chair et en os cette fois, et vêtus de deuil, transportaient au dehors.

A moi seul composant tout son cortége, de nouveau je marchai à la suite de *l'autre* ainsi morcelé, songeant avec stupeur à cet arrêt, aussi bref qu'énigmatique, dont la signification m'échappait complétement.

Le massif d'arbres verts franchi, je cherchai des yeux le char funèbre: il n'y avait pas là de char funèbre, mais une espèce d'omnibus, dans lequel déjà on était en train d'enfourner une foule de petits cercueils.

Puis, une voix glapissante, que je crus reconnaître, cria : « A la fosse commune ! »

Et, le fouet à la main, poussant des éclats de

rire sinistres, l'abominable nain s'élança sur le siége....

Mais, à ce dénoûment inattendu, illogique, scandaleux, mon émotion fut telle que subitement, je me réveillai.

Les yeux grands ouverts je me retrouvai chez moi, dans ma chambre, dans mon lit. Le cher docteur, sa main droite encore posée sur l'artère, n'avait pas cessé de consulter sa montre à secondes. Me voyant lui sourire, il la remit dans son gousset en me disant :

« Fièvre inoffensive, insignifiante; demain vous serez debout.

— Combien de temps ai-je dormi, docteur?

— Deux minutes vingt-cinq secondes.... sommeil agité.... D'où venez-vous?

— Ah! mon ami, c'est une grande histoire, prophétique peut-être.... Je viens de mourir, de mourir et de ressusciter; je viens de traverser tout Paris en triomphateur, avec des sergents de ville, de belles femmes aux fenêtres, marchant moi-même derrière mon convoi, en compagnie de tous nos illustres et d'un petit nain écarlate; je viens de comparoir devant des juges de bronze et des jurés de marbre....

— C'est bien, dit-il en m'interrompant; ne parlez pas trop.

— Plus qu'un mot, docteur. Que signifie : *Psi?*

— *Psi?*... mais, si je ne me trompe, c'est simplement une lettre de l'alphabet grec, l'avant-dernière, celle qui précède l'*oméga*.

— Je comprends? m'écriai-je; en ne m'estimant pas tout à fait le dernier, sans doute ils ont cru y mettre de l'indulgence.... C'est une infamie! J'en appelle!

— Allons, allons, tenez-vous tranquille; continuez à prendre, d'heure en heure, une cuillerée à bouche de votre potion; demain, vous me conterez votre rêve. »

RÊVE D'UNE OMBRE.

La vie n'est que le rêve d'une ombre.
(PINDARE, *Pythique*, VIII, vers. 138.)

J'ai vu en haut ce qui aurait dû être en bas; en bas, ce qui me paraissait devoir figurer en haut; j'ai vu la négation et l'affirmation changer de rôle mutuellement et de bon accord; la vérité et le mensonge se sauter sur les épaules et se dominer tour à tour, comme au jeu de saute-mouton; j'ai vu des pygmées misérables et nuisibles que rien n'a pu vaincre, et des rois puissants et honorés disparaître sous un souffle; j'ai vu des congrès de sages consacrer l'iniquité, et la lumière adorer les ténèbres; j'ai vu la raison dogmatique conduire à l'absurde, tout aussi bien que la foi aveugle; j'ai vu la liberté, aussitôt quelle pouvait déployer ses ailes, voler en ligne directe vers le despotisme, et le despotisme trébucher à chaque

pas sur ses bases immuables. Et au milieu de ces contradictions, de ces tiraillemens, de ces déraillements de toutes choses, je me suis demandé si l'humanité était ainsi faite, et si, les yeux ouverts, je ne rêvais pas.

Peut-être derrière ce rêve de l'existence terrestre est pour nous la vie réelle! Ici, le doute est loin d'avoir pour moi son amertume ordinaire.

« La vie de l'homme est un songe, » vieux dicton, moins métaphorique qu'il ne semble; je commence à m'en convaincre.

Nous croyons vivre, nous rêvons; et Dieu nous éprouve pendant notre sommeil.

Pendant ce sommeil, ne nous est-il pas arrivé maintes fois de voir le ciel s'entr'ouvrir, et une autre terre, toute lumineuse, nous apparaître? Illusion! disions-nous; réalité! devions-nous dire. C'était notre vrai monde qui se montrait à nous au milieu d'un de nos éclairs de lucidité.

Oui, un jour, bientôt, nous entendrons un grand signal partir d'en haut, et, tous ensemble, nous nous réveillerons. Où?... qui le sait!... Pourquoi pas dans le soleil? si toutefois il y a encore un soleil!

Cette patrie céleste où nous allons rentrer, a-t-elle besoin de s'environner de ces millions d'étoiles et de tant d'autres astres inutiles, dont nous

avons surchargé notre ciel? L'espace ne peut-il resplendir de lui-même? A quoi bon une lampe dans le séjour de la lumière? Si nous devons nous réveiller, c'est transformés de nature, de sens et d'intelligence. Il sera venu le jour où nous replongerons à plein vol dans la vérité absolue, éternelle, Dieu, la Justice et la Conscience!... Il faudra en reprendre l'habitude.... Quelque temps, nous aurons à secouer l'homme du rêve avant de le rétablir en plein dans son existence normale et réelle.

Mais, j'y pense, les compagnons de mon exil terrestre auront-ils, pendant ce sommeil en commun, poursuivi les mêmes visées que moi?... Je crains qu'il n'en soit rien. Sur mille chemins différents, chacun de nous aura poursuivi ses chimères, et jeté au vent ses bulles de savon....

Quoi! ces belles histoires, que je croyais avoir apprises en premier lieu dans les colléges, ensuite dans les livres, elles n'étaient que des romans de mon imagination?... Quoi! Napoléon, César, Alexandre, auraient-ils été inventés par moi!... Mais si Napoléon n'a pas existé, M. Thiers n'a donc pas écrit vingt gros volumes sur le Consulat et l'Empire?... En effet, comment pouvais-je m'imaginer qu'il se trouvait un écrivain capable de fournir seize mille pages d'impression, et vingt années de sa vie, pour nous raconter l'histoire

de dix années de la vie d'un autre homme!.. Aberrations du rêve!

Eh! de quoi me préoccupé-je? Nécessairement, puisque tout était illusion, mirage, fantasmagorie autour de moi, M. Thiers lui-même n'a pas plus existé que ce prétendu Napoléon, pas plus que tous les autres prétendus dormeurs avec qui je me figurais rêver de compagnie.

Ainsi, ce monde terrestre sur lequel je crois me sentir vivre, n'appartient qu'à moi, n'est peuplé que de moi, ou des fantômes évoqués par moi; mais alors toutes les imperfections de ce monde, toutes les contradictions insensées que je lui reprochais avec tant d'aigreur, je les avais créées!... Aurais-je pensé jamais avoir un tel déréglement d'imagination?...

De même, ces femmes que j'ai aimées, qui m'ont aimé, ou trompé tour à tour, et tout ensemble peut-être, elles étaient simplement nées de mes rêves.

Il se pourrait que sur cette prétendue terre des vivants, une seule femme eût réellement existé pour moi, Lalagé, mon doux fantôme!

O Lalagé, il ne suffit plus que vous veniez de temps à autre me visiter au milieu de mes songes; assez de folles visions!... Réveillez-moi, réveillez-moi!

LALAGÉ.

Et fugit ad salices....
Dulce ridentem Lalagen amabo.

(HORACE.)

Il est une ombre, un fantôme, une femme,
Qui toujours marche dans mes pas;
Suis-je triste, elle accourt alors que de mon âme
S'échappe le premier hélas!
Puis, je l'entends me prodiguer tout bas
De bons avis, sans que je les réclame,
Et dont souvent je ne profite pas.

Indulgente comme une mère,
Toujours diverse, et charmante toujours,
Autrefois, quand de mes amours
Se brisait la trame éphémère,
Se révélant à moi dans toute sa beauté,
Coquette, et cependant pudique dans sa grâce,
Pour raffermir mon cœur désenchanté,
De mon amour absent elle prenait la place;

Puis, sa main dans la mienne, ensemble nous allions
Bien loin, bien loin, et sans changer d'espace,
Au beau pays des visions,
Où la réalité s'efface,
Où, sous un ciel sans ombre, sans menace,
Fleurissent les illusions.

Aujourd'hui que l'amour ne m'importune guère,
Aussi charmante qu'autrefois,
Quoique plus grave et plus sévère,
Elle sait encor me distraire
Par des plaisirs moins vifs, mais aussi doux, je crois;
Elle me charme, elle m'éclaire,
Et c'est par ses yeux que je vois.

En elle est toute ma science,
Ma raison et ma conscience;
Cependant, j'en suis convaincu,
Quelque chose lui manque, un rien, une fumée,
La vie!... Ah! Lalagé, si vous aviez vécu
Combien je vous aurais aimée!

LE JOURNAL DE MES RÊVES

I

AVIS AUX VOYAGEURS.

Chez tous les peuples, à toutes les époques, le rêve a joué un grand rôle dans l'histoire de l'humanité. Les religions anciennes y voyaient l'indice révélateur des événements futurs, témoins les oracles de Dodone et de Delphes; le culte d'Hécate, avec ses temples servant d'hôtelleries aux dormeurs, avec ses interprétations, ses évocations, et sa fameuse formule : *Bombo! Mormo! Gorgo!* appartenait aussi bien à l'Inde et à l'Égypte qu'à la Grèce.

Aujourd'hui même, tous nos essais de rénovation religieuse, le mysticisme, l'illuminisme, le swedenborgisme, le spiritisme, le magnétisme, n'en appellent-ils pas au rêve, ou à la rêverie poussée jusqu'à l'exaltation, pour nous mettre en communication directe avec les puissances d'en haut?

Quant à l'histoire, proprement dite, elle est tout aussi pleine de rêves que nos anciennes tragédies classiques; de l'histoire passez à la tradition, la tradition en fourmille; le peuple y a encore une foi pleine et entière, et l'opinion du peuple doit compter à une époque où tout se décide à la majorité des voix.

Je suis un rêveur, j'aime les rêveurs, et je crois fermement qu'ils ont contribué pour beaucoup au progrès des sciences métaphysiques, et même des sciences géographiques.

Si j'avais l'honneur de porter un nom faisant autorité dans les diverses Académies de l'Europe, je voudrais composer un livre, un livre synthétique et chronologique, présentant le tableau de toutes les inventions, de toutes les grandes découvertes dues à des rêveurs, en commençant par Christophe Colomb.

A celui-là, en a-t-on prêté de beaux calculs après coup, et il est mort cependant avec la conviction qu'il avait seulement pris les Indes à revers, du côté de l'Occident, et sans se douter de ce nouveau monde découvert par lui; mais ce monde nouveau, vingt fois lui était apparu dans ses rêves, et il avait été à sa recherche là où il l'avait rêvé.

Moi aussi, j'ai voyagé, j'ai voyagé tout autant

que Colomb, tout autant que Cook, que Vancouver, que Dampier, que Vaillant, que Dumont-Durville; j'ai parcouru le Grand-Océan, les Archipels de l'Inde, ceux de la Polynésie; j'ai été jusqu'au bout du monde, plus loin encore.... en rêve, s'entend.

Dans mes excursions, j'ai entrevu au milieu des immenses solitudes du Pacifique un vaste continent ignoré de tous; dans l'Afrique centrale, il m'a été révélé une mer intérieure, avec des îles nombreuses, peuplées d'hommes à la peau d'un bleu indigo magnifique. Nous en avions déjà de bruns, de noirs, de blancs, de rouges, de jaunes et d'olivâtres; les hommes bleus manquaient à la collection. Plus sage que Colomb, je me suis contenté de les voir en songe sans courir à leur recherche, ne jugeant pas qu'un monde nouveau, ou qu'une nouvelle espèce d'hommes; même d'hommes bleus, valût qu'on se dérangeât de chez soi, si l'on s'y trouvait commodément, la tête au frais et les pieds chauds.

Au surplus, toutes mes découvertes en ce genre sont inscrites, à leur ordre de date, dans le journal de mes rêves, que je me ferai un devoir de communiquer à ceux de MM. les voyageurs qui seraient tentés d'aller à la découverte de mes découvertes.

Ce journal, d'où j'ai extrait la plupart des incidents de seconde vie racontés dans ce livre est loin d'être épuisé. J'y ai recueilli seulement ce qui m'a paru avoir quelque suite et quelque signification. Le reste, même en y comprenant mes voyages de long cours, ne présente guère que des visions rapides, restées à l'état d'énigmes, des cadres auxquels manque le tableau, des songes brusquement interrompus.... par le brouillard, comme on disait dans l'ancienne télégraphie.

Aujourd'hui, en rouvrant ce même journal, j'y retrouve cependant quelques faits assez curieux, je crois. Je les réunis ici, en façon de *Miscellanées*, me gardant bien de leur donner plus d'importance et de développement qu'ils ne méritent.

II

UN NOUVEAU JUIF ERRANT.

J'étais fatigué d'un bien-être (dirai-je d'un bonheur) qui, déjà, durait depuis plusieurs années; d'un amour qui, tout en décroissant jour par jour, semblait n'en vouloir pas finir de s'éteindre.

Un ange, lumineux des pieds à la tête, l'ange des voyages sans doute, car il portait trois paires d'ailes, m'apparut et me dit :

« Souhaite ! »

— La monotonie de mon existence me tue, lui répondis-je; sans s'approfondir, le cercle de mes affections devient chaque jour plus étroit; mon cœur se vide goutte à goutte, comme une source dont les eaux sont taries. J'ai cherché le bonheur sur place; erreur! Le changement est une des conditions de l'humanité; l'homme est né nomade, tout le prouve. Son cœur lui-même

a besoin, non de se fixer, mais de se poser un instant. Une journée passée au milieu des mêmes préoccupations que celles de la veille, dans les mêmes lieux, avec les mêmes personnages, n'ajoute rien à notre vie ; ce n'est qu'une redite, l'empreinte d'un tableau déjà connu, sur laquelle le regard s'arrête avec indifférence, et bientôt avec dégoût. Ce que je souhaite, et ardemment, c'est que chacun de mes jours soit une vie à part, distincte de celle qui l'a précédée, une étape, une halte dans ma grande vie, sans point de suture avec le reste ! »

L'ange me prit dans ses bras, m'emporta à travers l'espace, et je m'endormis au bruissement de ses ailes.

Le matin, quand je m'éveillai, j'avais un horizon nouveau devant moi, et devant moi aussi, une figure nouvelle et charmante qui me souriait. Toutes les heures de ma journée s'écoulèrent au milieu de surprises et de ravissements.

Il en fut de même aux jours suivants ; et chaque soir, dans l'attente d'un doux réveil pour le lendemain, je bénissais mon bon ange qui m'avait arraché à l'existence misérable que je menais avant sa bienvenue.

A l'une de mes stations, il arriva que je me trouvai dix fois plus heureux encore que d'or-

dinaire. Nous campions dans je ne sais quelle contrée du globe, en Circassie, je crois, peut-être bien au Pérou, à Lima; les Liméennes sont si jolies! Le ciel, le paysage, les fleurs, les oiseaux, les produits nourriciers du sol, et surtout la jeune hôtesse chargée de me faire les honneurs de son logis, m'avaient ravi à ce point qu'il me sembla que quelques jours pouvaient s'écouler là sans crainte de la satiété.

Quand j'en parlai à mon guide :

« Marche, marche! me répondit-il; le changement est une des conditions de l'humanité. »

A partir de ce moment, le peu de durée de mon bonheur lui ôta de son prix à l'avance. Avais-je le temps de le savourer et de l'apprécier? Avais-je même le temps d'en conserver la trace dans ma mémoire? Le chaos se faisait dans mon esprit, et mon cœur ressemblait à un de ces gouffres à la surface desquels rien ne doit reparaître de ce qu'ils ont englouti.

Nous parcourûmes encore ainsi bien des pays, connus ou inconnus; mais ces nouveaux plaisirs qui m'y attendaient, avant de les posséder je les regrettais déjà. J'aurais voulu m'en affranchir; mais, près de moi, j'entendais une voix cruelle, ironique, murmurer :

« Marche, marche! le cœur de l'homme a

besoin, non de se fixer, mais de poser seulement. »

Bientôt, ces plaisirs, sans cesse renaissants, sans cesse variés, me devinrent de plus en plus odieux par leur variété même. Plutôt la mort que cette existence mutilée, où rien ne se reliait par le souvenir, où rien ne s'affermissait par l'habitude.

Les mains jointes, je tombai à genoux devant mon guide, lui redemandant ma vie d'autrefois, cette vie si douce, si calme dans sa monotonie, si remplie d'un même amour, accru depuis de tous mes efforts pour l'anéantir.

Mais lui, lui, mon mauvais ange, lui, mon bourreau, il répétait :

« De chacun de tes jours, j'ai promis de te faire une vie à part, distincte de celle de la veille : Marche ! marche ! »

Ce mauvais ange, ce bourreau, ce démon, je m'aperçus seulement alors qu'il avait les traits de Lalagé.....

Certes, si j'avais fait un pareil rêve dans le temple d'Hécate, à mon réveil, le grand-prêtre de la déesse n'eût pas manqué d'en tirer une haute moralité ; mais quel événement de la vie, et même de la seconde vie, ne traîne en laisse à sa suite un bout de moralité quelconque?

III

COURSES ASTRONOMIQUES.

Où suis-je ?... quel tourbillon fougueux m'emporte à travers les profondeurs du ciel ? Je plane, je m'élève avec une vitesse dont la rapidité du fluide électrique peut seule approcher. A mes regards, déjà depuis longtemps, la terre a disparu. Pauvre misérable petite terre, je l'ai vue décroître, s'amoindrir graduellement jusqu'à n'avoir plus que l'apparence de la balle d'un écolier, roulant sur elle-même après avoir touché le sol ; et mon cœur s'est ému, mes yeux se sont humectés.... Pauvre, pauvre petite terre, où s'agitent tant de grandes passions et de vanités non moins grandes ! grain de sable où j'ai vu le soleil pour la première fois, où j'ai aimé, où j'ai souffert, me sera-t-il donné de faire retour vers toi ?

Mon émotion ne tarda pas à changer d'objet. Toujours m'élevant, je m'enfonçais dans de pro-

fondes ténèbres, et la crainte me prit de me briser le crâne contre quelque corps céleste inaperçu.

Un faible rayonnement dissipa en partie l'obscurité autour de moi ; j'entrevis comme un globe rougeâtre qui venait à ma rencontre. Était-ce une comète prête à me broyer sur son passage ?... Que faire pour l'éviter ? Je n'avais pas des ailes pour régler et diriger ma course....

Avec un vif sentiment de joie, je m'aperçus alors que pour suivre la direction qui me convenait, ma volonté, ma simple volonté pouvait suffire. J'eus peine d'abord à me croire doué d'une telle puissance, et cependant quoi de plus logique et de plus naturel d'après l'ordre universellement établi ?

Lorsque j'étais un habitant de la terre, ne pouvais-je pas faire mouvoir mes membres rien que sur l'ordre de ma pensée ? Maintenant ma pensée, ma volonté enfin, dirigeait de même les mouvements de mon corps, de mon corps débarrassé des liens de l'attraction, et par conséquent d'une pesanteur à peine appréciable.

Assuré de cette précieuse faculté, après avoir couru quelques bordées de long en large, doucement bercé sur les flots de l'éther, enivré de cette pure essence de vie, je m'enhardis à monter

encore, à poursuivre ma route à travers les hautes régions de l'espace.

Je revis ce même globe rougeâtre, mà première découverte dans mon voyage à travers cieux. Il me sembla pâli. Quel qu'il fût, ce n'était point une comète; il n'en avait ni l'aigrette éblouissante, ni cette longue queue atmosphérique, accompagnement obligé de toutes les comètes; ce n'était point non plus un astre proprement dit; en lui, nul scintillement n'accusait une flamme active. Qu'était-il donc? Tout à coup, une sorte de visage grotesque se tourna vers moi; je le reconnus; mon globe rougeâtre, ma comète sans queue, mon astre sans rayons, c'était la lune!

Si dans mes longues et ardentes aspirations vers la vérité, j'avais été possédé d'un désir violent, intense, d'autant plus violent, d'autant plus intense qu'il menaçait de rester inassouvi, c'était de connaître le mot final et conclusif sur les habitants de la lune.

J'avais lu à ce sujet tout ce que les rêveurs ont pensé, tout ce que les penseurs ont rêvé, depuis Pythagore jusqu'à Sénèque, depuis Cyrano de Bergerac et Fontenelle, jusqu'à Humboldt et Arago.

Parmi les savants, un seul ne s'était pas con-

tenté de penser et de rêver; il avait voulu voir de ses yeux.

De Pâques à la saint Michel,
Il fit construire un télescope
Si grand, si grand!... celui d'Herschel
Auprès du sien était myope.

Puis, il vit.... Que vit-il? De grandes chauve-souris à forme humaine, l'*homo vespertilio;* et moi, j'étais resté dévoré du désir de savoir lequel de tous ces savants avait pensé, avait rêvé ou avait vu dans la ligne droite de l'incontestable vérité.

Pouvais-je espérer de rencontrer jamais une meilleure occasion d'éclaircir mes doutes? La lune était là, là, devant moi, accessible pour moi!

Tendant vers un but unique tous les ressorts de ma volonté, réunissant toutes ses forces en une seule puissance, je me précipitai à vol éperdu, et quelques minutes après je touchais barre sur une haute montagne qui ne présentait guère que l'aspect d'immenses glaciers. Sur les hautes montagnes, les glaciers sont à leur place naturelle; je ne m'en étonnai pas.

Ces Alpes, ces Cordillères de la lune, je les quittai pour descendre dans la plaine. Dans la

plaine, le sol était recouvert d'une neige éclatante de blancheur, tombée de la veille sans doute; sans doute j'arrivais sur notre satellite au milieu de la saison d'hiver.

Mais l'hiver ne pouvait s'y faire sentir partout. Je visitai la lune à ses quatre points cardinaux; je descendis dans ses vallées, même dans le cratère de ses volcans; je parcourus ses mers, ses golfes, tout y était rigide, immobile, tout y était gelé. Cependant le soleil y envoyait en plein sa lumière.... Sa lumière n'y éclairait rien, n'y réchauffait rien; ses rayons y arrivaient froids, sans pouvoir y fondre un flocon de neige, sans y éveiller un atome de vie. Dans ses plaines, pas un arbre; aux flancs rentrants de ses rochers, pas un brin d'herbe verdissant, pas une mousse; dans les airs, d'une limpidité si grande que, à l'œil nu, j'y pouvais voir graviter chaque planète autour de son orbite, pas un nuage, pas une tache, pas un oiseau qui les traversât; pas un cri, pas un bourdonnement qui s'y fît entendre!

Je n'y pus signaler qu'un seul souffle, celui qui sortait de ma poitrine.

La lune était morte!... morte!... morte!...

« Du moins, avait-elle vécu de sa vie de monde planétaire? avait-elle été habitée autrefois? »

A cette double question, je puis répondre hardiment par l'affirmative.

Des cadavres de villes gisaient dans ses plaines, et, quoique recouverts par leur linceul de neige, accusaient encore des formes arrondies et des lignes rectangulaires qui révélaient suffisament la main d'un constructeur.

Or, ce constructeur, était-ce l'homme de Fontenelle ou la chauve-souris de M. Nicolet?

Pour décider du fait, il le semble d'abord, je n'avais qu'à creuser ces couches de neige, à pénétrer dans une de ces maisons, qui, nécessairement, mieux encore que celles de Pompeï, avaient dû garder trace de leurs habitants; le premier outil venu, de fer ou de bois, devait suffire à la besogne.

Mais on ne voyage pas dans l'éther impalpable avec armes et bagages, sauf les cas extraordinaires, comme nous le verrons bientôt; je n'avais emporté avec moi ni un pic, ni une pioche, et ce n'est point avec mes ongles que je pouvais me frayer une route à travers ces villes et dans ces tombeaux scellés par la glace. D'ailleurs, le froid, ce froid plus que sibérien du pays, me rendait incapable d'agir; je songeais déjà au départ, et, en y songeant, je me désolais. N'avais-je donc entrepris cette longue traversée que pour

enregistrer chemin faisant l'acte de décès de la lune? Quoi! rien, rien n'aiderait à m'éclairer sur la nature de ses anciens habitants?

La Providence allait venir à mon secours!

Au moment où, perdant tout espoir, transi, morfondu, l'onglée aux doigts et claquant des dents, je me disposais à reprendre mon essor, une large galerie formée de hautes roches blanches, décorées à l'extérieur d'une couche de glace qui leur donnait une apparence d'immenses blocs de porcelaine, s'ouvrit devant moi. Sur la terre durcie et le long des murailles, se dressaient, se groupaient certains objets confus dont il m'était impossible de définir exactement la nature. J'approchai, pensant seulement trouver là quelques saillies de rocs, quelques troncs d'arbres non recouverts par la neige, ce qui déjà était une conquête.... Surprise plus grande, triomphe inattendu! j'avais sous les yeux un spécimen complet de l'ancienne population de la lune. Ces tristes échantillons de toute une race disparue avaient dû s'y réfugier lors même du grand cataclysme. Ils y étaient encore; conservés intacts par le froid, ils y étaient avec leur dernière expression d'angoisse et dans leur suprême attitude, cent fois séculaire, peut-être.

Je me trouvais donc en mesure de prononcer,

avec pleine autorité, sur cette grande question des habitants de la lune, question qui avait si vivement préoccupé le monde savant et moi-même!

La lune avait été autrefois peuplée, non de grandes chauves-souris, ainsi que l'a cru, ou a feint de le croire M. Nicolet, mais par des êtres se rapprochant beaucoup plus de la forme et de la nature de l'homme, quoiqu'ils en différassent complétement sur certains points essentiels.

L'homme double, l'*homo duplex* de Platon, remis en faveur de nos jours, comme une réalité anatomique par le savant docteur Serres, de l'Institut, se montrait là dans toute l'expansion de sa double individualité.

Mâle dans la partie droite de son corps, femelle dans sa partie gauche, l'homme de la lune, tout ainsi que l'homme de la terre, possédait deux bras, deux jambes, mais de plus que celui-ci, il avait deux têtes, distinctes et séparées, s'élevant gracieusement sur des clavicules articulées, susceptibles de certains mouvements qui nous sont interdits; chacune de ces têtes avait pour tige un cou allongé, qui s'éloignait progressivement de l'autre, à partir de sa base. Évidemment ce cou, au lieu de ne s'étayer comme le nôtre que de sept vertèbres seulement, devait

en compter pour le moins vingt-deux, comme celui des oiseaux.

La large poitrine de ces êtres étranges présentait, non tout à fait dans son milieu, mais un peu vers la gauche, deux mamelles, auxquelles pouvait venir s'appliquer d'un même mouvement la double bouche de l'enfant bicéphale; vers la droite, rien n'accusait ce semblant de bout de sein dont la nature nous a décorés, plus en vue de la loi harmonique que de la loi de nécesssité.

Une double colonne dorsale, façonnée en charnière, permettait aux conjoints de se faire face pour se sourire, pour se parler (car ils devaient posséder le don de la parole, je ne puis le mettre en doute), et de s'appuyer mutuellement la main sur l'épaule en signe de bonne amitié.

Cette pose affectueuse devait leur avoir été habituelle dans les moments de grandes épreuves. Presque tous ces pauvres êtres accouplés, que j'avais là, sous les yeux, m'en fournissaient le témoignage.

Les habitants de la lune ont certes été les plus complets des hermaphrodites parmi les races supérieures; et l'amour, chez eux, a dû se pratiquer d'après les règles de la plus saine morale. D'abord frère et sœur, plus tard mari et femme, reliés par l'habitude, par le sang, exempts de

soupçons et de jalousie, puisqu'ils ne se quittaient point, puisqu'ils ne pouvaient faire un pas l'un sans l'autre, puisqu'ensemble ils devaient naître, puisqu'ensemble ils devaient mourir, pouvaient-ils ne pas offrir des modèles parfaits de conjugalité? et si un âge d'or exista pour les bons ménages, évidemment ç'à dû être dans la lune.

Ici, avant d'avoir achevé mes conclusions, je sentis mes idées s'embrouiller sous l'intensité du froid et perdis tout à coup la connaissance de moi-même. Je ne la recouvrai qu'en entendant deux voix, deux voix querelleuses qui se croisaient en argumentant, en se répliquant sur le ton de la plus vive colère. Autant que je pus le comprendre tout d'abord, il s'agissait d'une fourniture de meubles (ô étrangeté du rêve!); une de ces voix était celle de mon tapissier; mon tapissier se disputait avec quelqu'un, et ce quelqu'un, celui qui criait le plus fort, c'était moi, moi-même!

Et cependant mon voyage astronomique se continuait.

Voici ce qui s'était passé.

IV

UNE AUTRE VISITE! UNE AUTRE PLANÈTE!

Morfondu, à moitié congelé, presque aussi mort que la lune elle-même, j'avais profité d'un faible reste de ma volonté pour me diriger vers la première planète venue. Désireux avant tout de chaleur, de repos, de confortable, j'avais fait dire à mon tapissier (ne me demandez pas par quel moyen), de m'envoyer au plus vite le mobilier complet de ma chambre à coucher.

Mon tapissier est l'exactitude même. Quand j'arrivai dans ma planète, je le trouvai au débarcadère avec ses bagages ; il faisait nuit noire ; sans écouter ses observations, dont je n'entendis pas un mot, sans même m'informer s'il existait une hôtellerie dans le voisinage, je lui ordonnai de dresser le tout dans une belle grotte de basalte ardoisé, dont l'entrée, en forme de portique, s'ouvrait sur un lac.

Rien ne manquait à mon appartement improvisé, pas même le calorifère ; je m'en aperçus à la douce chaleur qui ne tarda pas à me tirer de mon engourdissement glacial. J'aurais pu me croire à Paris, entouré de mes meubles en style Renaissance ; j'avais alors le goût de la Renaissance.

M. Durand, mon tapissier, m'avait même apporté ma vieille tenture des Gobelins, historiée de grands personnages mythologiques, mes faïences de Palissy avec leurs ornements de lézards, de serpents et de grenouilles en relief, et jusqu'à ma fameuse toile du Giotto, le *Massacre des Innocents*. Certes, il pouvait me contenter à moins; mais, je le répète, M. Durand est l'exactitude faite homme ; je lui avais demandé mon mobilier complet, il me l'avait apporté complet ; et si, en même temps que le mobilier, il ne m'avait pas livré les portes et les fenêtres, c'est que le propriétaire s'y était opposé sans doute.

Je me jetai sur ma couchette où je m'endormis aussitôt.

Au milieu de la nuit, des craquements sourds se firent entendre au-dessus de ma tête ; mes murailles de roches semblaient se fendre en crépitant, et, de temps à autre, de légères écaillures de basalte tombaient sur ma cou-

chette. A ces bruits, vingt autres bruits ne tardèrent pas à se mêler ; j'entendais des soupirs, des murmures de toute sorte, même le murmure de l'eau, qui semblait, par secousses, battre l'entrée de ma grotte.

« Un incendie, causé par mon calorifère, vient d'éclater, et les pompiers sont en train de l'éteindre. » Telle fut ma première pensée.

Effrayé, je me jette à bas de mon lit pour sortir au plus vite de cet enfer ; l'issue en était fermée !... Le haut portique du rocher, affaissé sur lui-même, ne laissait maintenant dans sa partie basse qu'une étroite ouverture par où le flot se précipitait en sifflant, et je me disais :

« S'il ne s'agit pas d'un incendie, une tempête s'est donc déchaînée sur le lac, une tempête, à coup sûr, compliquée d'un tremblement de terre ! »

Ma situation, déjà terrible, allait s'empirer encore.

En rentrant dans ma chambre, je restai pétrifié devant le spectacle qui s'y offrit à moi, et qu'un suintement phosphorique de la roche me permettait de contempler dans sa merveilleuse horreur.

Tous mes meubles s'étaient animés. De même que la haute montagne basaltique, sous laquelle j'étais venu chercher un abri, craquait et geignait ; de même que le petit lac, mon voisin,

était venu, tourbillonnant, m'assiéger dans mon asile, chaque pièce de mon ménage jouait à son tour un rôle actif.

Mon lit à colonnettes, fait d'un vieux bois de chêne, tout à coup désarticulé dans ses membres et ses jointures, s'efforçait de retourner à son état primitif et naturel ; ses pieds tors, ses colonnes torses déroulaient leurs spirales, se redressaient, fouillaient le sol pour s'y implanter, et ils s'y implantaient en boutures vivaces, par des racines subitement émises sous leurs parties inférieures, tandis qu'une couche légère d'écorce recouvrait dejà leur tige nouvelle à peine assise dans son aplomb.

Des autres meubles, la marqueterie de nacre ou d'écaille, se détachant, se recourbant. s'arrondissant sur elle-même, prenait des formes de coquillages et de carapaces; les cuirs, les maroquins des siéges se distendaient en revêtant l'apparence de l'animal qui les avaient fournis ; le crin qui rembourrait les fauteuils s'en échappait pour aller se fixer sur des animaux étranges et leur composer une crinière, une toison.

Autour de moi, plantes ou bêtes, tout ce qui avait conscience d'une vie organique antérieure, semblait s'efforcer d'y faire retour. Le miracle ne devait pas s'arrêter là.

Mon guéridon se mit à entrer en danse; tour à tour, et d'un air menaçant, il leva chacun de ses trois pieds terminés par de formidables griffes d'aigle; et ces griffes, elles s'ouvraient, elles se resserraient à mon approche, comme pour saisir leur proie.

Stupeur nouvelle! Les personnages mythologiques de ma tapisserie des Gobelins, Mars, Pallas, et les autres dieux de premier ordre qui la décoraient, prirent tout à coup un relief effrayant; le regard s'alluma dans leurs yeux, leurs muscles s'agitèrent, leur bouche murmura des menaces confuses; un instant la foudre que tenait le vieux Jupiter étincela, et par trois fois la montagne trembla sur sa base. Puis, tous ces dieux déchus se mirent à enfler leur dos, à roidir leurs bras pour se débarrasser de la trame qui les retenait; ils n'en purent venir à bout.

Moins empêchés qu'eux, les soldats romains de l'esquisse du Giotto, avec des regards farouches, s'élancèrent hors de la toile à la poursuite des pauvres petits innocents, et je vis le sang couler, et j'entendis les cris des victimes et les imprécations des bourreaux....

Bizarre phénomène, déjà signalé par Pascal, un instant, j'eus alors conscience de mon état de dormeur : — Je rêve; c'est un rêve! un af-

freux cauchemar, que mon cher docteur ne manquerait pas de classer parmi ses *sympléga-diques*, me disais-je, mais après examen, je me répondis par la négative : — Non, je veille, je suis dans mon plein bon sens; tout est vrai, tout est réel! »

Et je continuai de subir ma torture de rêveur.

Un craquement formidable me fit pressentir le prochain écroulement de cette roche fatale, sous laquelle je m'étais volontairement emprisonné. Du coin obscur où, la sueur au front, je me tenais accroupi sur moi-même, une secousse violente me rejeta au milieu de la grotte, et la grotte, par l'effet d'un bouleversement opéré dans la montagne sans doute, se rétrécit, se resserra graduellement, jusqu'à ne plus me laisser l'espace nécessaire pour éviter le contact de tous ces monstres dont j'étais entouré.

Bientôt d'énormes quartiers de basalte, détachés de la voûte, atteignirent les dieux du vieil Olympe, plus que jamais empêtrés entre les réseaux de leur tapisserie, et les infâmes soldats romains, qui n'en continuaient pas moins leur massacre des innocents; les arbres, les animaux nés de mon mobilier, brisés, écrasés, ne présentaient plus que des débris informes; mon guéridon, éperdu, comme atteint de folie, courant

de lui-même au-devant de cette pluie de roches, usait de ses puissantes serres d'aigle pour se cramponner à la muraille et l'escalader dans toute sa hauteur.

Comblant la mesure, d'affreux reptiles, les lézards, les serpents et les grenouilles de Palissy, quelque temps retenus dans cette torpeur qui leur est habituelle, glissaient, couraient, sautillaient maintenant à travers ces débris rouges de sang, et, imprégnés de ce sang, ils grimpaient, ils s'enroulaient autour de mes jambes, mêlant à mes cris de détresse leurs sifflements sinistres et leurs affreux coax! coax!

C'était horrible!

Eh bien, la plus grande des souffrances endurées par moi ne me venait cependant ni des périls que je courais, ni du spectacle que j'avais sous les yeux, ni des attouchements venimeux des serpents; elle me venait de l'intolérable chaleur qui régnait dans la grotte; je suffoquais, je râlais, je me sentais mourir.

En cet instant suprême, un éclat de voix retentissant domina tous ces bruits, toutes ces rumeurs, tous ces sanglots; cette voix, c'était celle de mon tapissier.

« Vite! vite! s'écria-t-il, en me saisissant par la main, la porte de sortie nous est rouverte

par un éboulement ; nous n'avons pas un instant à perdre, hâtons-nous ! »

Le croira-t-on ? ce fut ce moment où j'allais devoir mon salut à l'honnête M. Durand, que je choisis pour me livrer envers lui aux emportements les plus injustes. Toutes mes frayeurs, toutes mes souffrances venaient de dégénérer en colère furieuse. Je lui reprochai sa déloyauté : je l'accusai de friponnerie. Les meubles qu'il m'avait apportés ne pouvaient être les miens ; ils étaient ensorcelés ! il me jura ses grands dieux qu'il n'avait jamais trompé une pratique ; je lui répliquai en le traitant de misérable ! C'était avec une intention malveillante, criminelle, qu'il avait chauffé le calorifère à ce point de m'asphyxier ; je finis par le menacer du juge de paix.

O triple Hécate ! ô Bombo ! Mormo ! Gorgo !

Heureusement, mon brave tapissier, sans trop tenir compte de mes récriminations, continuait de me tirer à lui.

Une fois hors de la grotte, je cherchai le lac qui en baignait les abords, et ne le trouvai plus ; le lac s'était envolé en vapeurs et formait maintenant un gros nuage rouge et sombre, où semblaient se refléter les lueurs d'un incendie.

Je parcourus du regard la haute montagne dont ma grotte trouait la base ; elle était boule-

versée, et le long de ses flancs déchirés, vingt cratères s'ouvraient à la fois.

L'horizon tracé devant nous ne m'offrait qu'un cercle de volcans.

Repris de terreur : « Où sommes-nous?

— Sur la planète de M. Le Verrier, planète improprement appelée *Neptune*, me répondit Durand avec le plus grand calme ; vous revenez de la lune, n'est-il pas vrai ?

— Quoi ! vous savez ?... Cher monsieur Durand, savez-vous aussi, m'écriai-je en l'interrompant, de quoi la lune est morte ?

— C'est là une vieille histoire, me répondit-il. Après avoir créé le globe terrestre, Dieu mit la lune au service de la terre, en qualité de satellite. Elle était chargée de contenir, de modérer les mers par sa pesanteur ; et pendant quelques siècles les choses allèrent selon la règle ; mais vint un jour où, lasse de tournoyer sur elle-même, la lune brisa sa chaîne et essaya de vagabonder en dehors de son orbite réglementaire. Alors, eut lieu de déluge ; alors aussi, pour la châtier de sa désobéissance, Dieu la frappa de mort, et depuis ce temps, elle accomplit ses fonctions comme un astre purement automatique n'obéissant plus qu'aux lois générales de la gravitation. Maintenant, mon cher client, laissez-moi

reprendre ma phrase interrompue.... Oui, comme vous avez été à même de le vérifier, la lune est morte, et bien morte; ici, tout au contraire, vous avez sous les yeux un monde en voie de formation, et où déjà les forces de la vie organique se sont constituées avec une intensité effrayante; ici, par l'excès de la chaleur, les corps solides se liquéfient, les corps liquides s'évaporent sous forme gazeuze, et vont former cette atmosphère indispensable à toute planète qui veut vivre.»

J'étais resté en extase devant mon tapissier. Jamais je ne l'aurais supposé si bien renseigné sur ces sortes de choses.

Il reprit:

« Déjà la matière brute a été suffisamment échauffée, triturée; quelques-uns de ces volcans commencent à s'éteindre; leur feu se fait central. Le moment est venu où les germes des êtres animés s'y peuvent développer, et s'y développeront, d'abord avec excès, avec une rapidité prodigieuse. Examinez le terrain que nous foulons en ce moment; chaque atome de la matière y remue, avide de frottement. Jetez-y le gland d'un chêne, il va germer immédiatement et immédiatement s'accroître et pousser vers le ciel; demain ce sera un arbre qui, en peu de temps, aura pris des proportions immenses; mais cet

arbre gigantesque périra bientôt, vide et flasque, épuisé par sa surface.

« A la place d'un gland de chêne, mettez-y l'œuf d'un lézard, ou celui d'un oiseau-mouche; il en sortira un aigle ou un crocodile. C'est l'époque phénoménale des monstres, dont M. Cuvier vous a parlé, et, avant lui, M. le marquis de la Place. Ici, tant ce globe est avide de produire, tout ce qui a forme a vie; un cheval de bois y deviendrait un cheval en chair et en os; une poupée y deviendrait une femme; et nous-mêmes, si nous y prolongions imprudemment notre séjour, nous pourrions bien nous y transfigurer en géants. »

Je fis trois pas en arrière. M. Durand me retint par le bras, et, avec un sourire plein d'ironie :

« Maintenant, mon cher client, poursuivit-il, comprenez-vous pourquoi, sans sorcellerie aucune de ma part, la nacre et l'écaille de votre lit, le cuir et le crin de vos siéges, les pieds de votre guéridon, les grenouilles et les serpents de Bernard de Palissy, aussi bien que les personnages de votre tapisserie et ceux du Giotto, ont essayé de se recréer une vie, une forme, une action? pourquoi aussi, sans autre calorifère que le volcan qui chauffait sous vos pieds,

vous avez failli mourir d'asphyxie? A qui la faute! Est-ce à moi, qui n'ai fait qu'exécuter vos ordres, hein?.... répondez. »

Je ne lui répondis rien, je n'avais rien à lui répondre. D'ailleurs, je me sentais oppressé, haletant et la langue collée au palais; l'air libre était devenu aussi brûlant que celui de la grotte. Après avoir failli mourir de froid dans la lune, je me souciais peu de finir par un excès de calorique; enfin, cette perspective de passer à l'état de géant n'avait rien qui tentât ma vanité. Je m'examinai.... Déjà mes pieds avaient pris un développement considérable; mes genoux me semblèrent plus haut perchés qu'auparavant....

Je me hâtai de quitter la planète de M. Le Verrier, l'esprit plein de trouble à cette idée que la création n'était pas terminée encore, et que Dieu, au lieu d'être entré dans son repos, comme l'affirme la tradition, continuait activement son œuvre.

V

En refeuilletant mon journal, j'en voulais seulement extraire à nouveau quelques faits, quelques historiettes rapides, à peine ébauchées; mes courses astronomiques m'ont mené trop loin, je le crains. Cependant, j'aperçois là, sur une marge, de pauvres vers oubliés ou dédaignés. Sans doute ils m'avaient semblé d'abord n'être qu'une redite inutile. En ce moment, ils m'apparaissent comme un résumé nécessaire, indispensable de la question. C'est ici leur place à coup sûr; qu'ils soient donc admis.

QU'EST-CE QU'UN RÊVE?

Dans cette nuit si calme où le sommeil nous plonge
Quel démon vit en nous, et qu'est-ce enfin qu'un songe?
Un songe, miroir décevant
Qui glisse la clarté sous ma paupière close,
Qui fait bondir le sol sous mon pied qui repose,
Et jette ma pensée au vent!

De sa nature, active, inquiète, immortelle,
Alors que nous dormons, notre âme veille-t-elle?
Libre, et désertant sa prison,
Avec l'éclair qui brille, avec l'oiseau qui passe,
Va-t-elle en se jouant se perdre dans l'espace,
Et chercher un autre horizon?

Peut-être dans les champs, les cités, les cabanes,
Quand elle a terminé ses folles caravanes,
Elle revient, et notre esprit
Adopte à notre insu ces visions légères,
Ces tableaux fugitifs, ces haltes passagères
Du voyage qu'elle entreprit.

De là ces astres purs qui nous luisent dans l'ombre,
Ces clochers, ces palais, ces figures sans nombre,
Panorama mobile et prompt
Qui tourne autour de nous comme un peuple en démence,
Désordonné, confus, et roule un cercle immense
Que notre réveil interrompt.

De là pressentiment, avis secret, présage,
De là, parfois, en rêve, un étrange visage
Qui vous charme, et le lendemain
On le revoit des yeux, un souvenir s'éveille,
Devant soi l'on croit voir un ami de la veille,
Et, joyeux, on lui tend la main;

D'un songe qui pourrait expliquer le mystère?
Du lien qui rapproche et le ciel et la terre
Notre âme, invisible chaînon,
Va parfois chez les morts chercher la voix amie
Qui, vers le soir, frappant notre oreille endormie,
Tout bas murmure notre nom?

Qui sait? Ce feu subtil qui dans mon sein s'agite,
Ne peut-il, hors de moi, hanter un autre gîte?
Dieu l'a-t-il créé pour moi seul?
Peut-être quand je dors, de celui que je pleure
Mon âme visitant la dernière demeure
Le ranime sous son linceul.

Peut-être, réchauffant sa dépouille glacée,
A son cerveau désert elle rend la pensée,
Le dresse sur ses pieds tremblants;
C'est alors que, la nuit, au bord des forêts sombres,
Ou le long des vieux murs, on voit errer des ombres,
Le front couvert de voiles blancs.

Mais non, aux revenants le siècle ne croit guère;
Et l'incrédulité, gagnant jusqu'au vulgaire,
Nous envahit de toute part :
Quand la froide raison à l'idéal fait place,
Contre le flot montant de l'océan de glace
Le rêve est notre seul rempart.

O mes amis, rêvons! Puissance immense, occulte,
Le rêve vaut la vie; oui, du rêve il résulte
Des biens réels, je vous le dis;
Le rêve noir nous brise et dans l'enfer nous plonge,
Mais le doux rêve blanc, pour peu qu'il se prolonge,
Nous mène droit en paradis.

Lorsque chez moi l'esprit maîtrisait la matière,
L'œil clos, je m'arrangeais une existence entière;
Quelqu'un vint-il me réveiller,
Nous causions, puis après cette importune trêve,
Le fâcheux disparu, je reprenais mon rêve
En retombant sur l'oreiller.

O privilége heureux de mon adolescence,
Grâce à toi plus d'argus, plus d'obstacles, d'absence!
Amours, c'était votre bon temps!...
Pardon!... quoique j'en garde un souvenir notoire,
Je croirais peu séant de détailler l'histoire
De tout ce qu'on rêve à vingt ans!

N'importe! dans ce calme où le sommeil nous plonge,
Quel démon vit en nous, et qu'est-ce enfin qu'un songe?
Un songe, miroir décevant,
Qui glisse la clarté sous ma paupière close,
Qui fait bondir le sol sous mon pied qui repose,
Et jette ma pensée au vent?

VI

LE BONHEUR A BON MARCHÉ.

Il est temps d'en finir avec les rêves; doux compagnons parfois, parfois aussi guides et bienfaiteurs dangereux. Comme moralité finale, une anecdote encore; ce sera la dernière.

J'ai connu un homme, à la mine chétive, à la physionomie inquiète et sombre. Parmi ses proches, et dans son voisinage, chacun s'apitoyait sur lui. On le croyait pauvre, et peut-être ne se trompait-on pas; sauvage, ennemi des plaisirs; il n'en était rien. A tout prendre, en le connaissant mieux, on l'aurait pu proclamer un des heureux de ce monde. Un peu artiste, un peu poëte, quoiqu'il habitât une sorte de galetas, il y recevait fort bonne compagnie, sans s'inquiéter des visites à rendre; il fréquentait même volontiers les salons, sûr d'y être toujours bien accueilli; il y brillait par son esprit, par des grâces naturelles, que, généralement, on était loin de lui soup-

çonner; pas une fête, pas un bal dans les sociétés les meilleures auxquels il ne fut convié; il s'y montrait toujours avec une mise irréprochable, se faisant habiller par les tailleurs les plus à la mode, et qui jamais ne se seraient permis de lui présenter leur note.

Au jeu, il gagnait de grosses sommes; mais il aurait eu honte d'en faire profiter son ménage; ses succès galants auraient pu lui attirer force querelles de la part des frères ou des maris; mais on le savait de première force à toutes armes; d'ailleurs il se piquait d'une discrétion impénétrable, et sa femme elle-même ignorait ses nombreuses relations du dehors.

Pour dissimuler près d'elle ses fréquentes escapades, il usait de ressources, de moyens qui n'appartenaient qu'à lui, et témoignaient de facultés vraiment précieuses.

Une partie de chasse, suivie d'un copieux déjeuner, l'avait-elle retenu le long du jour, il n'en dînait que mieux en rentrant au logis, où il se gardait bien de rapporter son lot de gibier.

En d'autres circonstances, on aurait pu le croire doué du don d'ubiquité. La nuit, tandis que sa femme dormait à ses côtés, il lui arrivait de la quitter sans qu'elle le sentit partir, Où allait-il? Que nous importe! Le piquant de l'affaire c'est

que, la dame venait-elle à se réveiller, elle le retrouvait immanquablement à ses côtés.

A qui cet homme, si peu considéré dans son entourage, devait-il tant de bonnes fortunes capables d'exciter l'envie? au rêve! Mais le rêve s'était opposé à ce qu'il devînt un bon poëte, un bon peintre et même un bon mari.

Il ne faut pas que la seconde vie absorbe l'autre ; la pensée qui s'immobilise tourne facilement à la folie. Il faut se garder surtout d'avoir trop foi en ses rêves ; deux mots à l'appui :

Un jeune seigneur espagnol apprenant qu'un de ses amis avait rêvé de sa maîtresse, alla en demander raison à celui-ci; ils se battirent, et tous deux furent grièvement blessés; un autre rêveur, un Portugais cette fois, vit en songe sa femme infidèle, et la poignarda en s'éveillant.

Ce sont là des excès dont il faut prudemment se défendre.

O Bombo! Mormo! Gorgo!

Sur ce, cher lecteur, adieu! et que l'ange blanc t'envoie de bons rêves!

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages
Erreur et Vérité	1
Le Moucheron d'or	5
La Glace de Venise	13
Ascension de nuit sur la Yungfrau	21
Le grand Fauteuil	37
Théâtre de Marionnettes	41
La prise de Ptolémaïs	49
Les deux Chasses	51
Les Hallucinations du docteur. — (Un terrain mouvant. — La Berlue-Danaé.)	71
Insectes et Fleurs	89
Le logis de Lise	93
Le chant du Rossignol	99
Une petite Main	101
Une Nuit sous bois	115
La Coupe des larmes	123
Psylla, la mangeuse d'or	127
La Chine à Paris	137
Les Ibis d'Ybsamboul	155

Pages

Le rêve d'un Inquisiteur. 161
Prométhée. 165
Fuite de Sainte-Hélène 181
Grande découverte des Animules 187
Sur le Pavois.. 199
Les trois Lumières. — (Une nouvelle Nuit sous bois.). . . . 207
Les cinq Échelons de Timothée Jerry. 215
Je deviens Barbillon 231
Le Bal des victimes. 139
Un autre Salomon. 247
La Saint-Babylas. 251
Le Paradis des Fleurs. 281
Mes Funérailles. 303
Rêve d'une ombre. 323
Lalagé. 327

LE JOURNAL DE MES RÊVES.

I. Avis aux voyageurs. 331
II. Un nouveau Juif-Errant. 335
III. Courses astronomiques. 339
IV. Une autre Visite! — Une autre Planète! 349
V. Qu'est-ce qu'un rêve? 361
VI. Le bonheur à bon marché 365

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9

Bachelier
22.3.78
70 [illegible]

77783596

LA SECONDE VIE

PAR

X.. B. SAINTINE

RÊVES ET RÊVERIES
VISIONS ET CAUCHEMARS

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1864

7316

PARIS. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9